

LA VIE PARISIENNE AU XIX^E SIÈCLE

PARIS

de

1800 à 1900

D'APRÈS

LES ESTAMPES ET LES MÉMOIRES DU TEMPS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SIMOND

Le Consulat
1800 - 1804

LIBRAIRIE PLON

10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

1^{re} Série

Prix : 1 fr. 75 net



LA VIE PARISIENNE AU XIX^E SIÈCLE

PARIS

de

1800 à 1900

D'APRÈS

LES ESTAMPES ET LES MÉMOIRES DU TEMPS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SIMOND

Le Consulat
1800 - 1804

LIBRAIRIE PLON

10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

1^{re} Série

Prix : 1 fr. 75 net

LA VIE PARISIENNE A TRAVERS LE XIX^e SIÈCLE

PARIS DE 1800 A 1900

D'APRÈS LES ESTAMPES ET LES MÉMOIRES DU TEMPS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SIMOND

AVEC LE CONCOURS ET LA COLLABORATION DE

MM.

H. D'ALMÉRAS, licencié d'histoire.
PH. AUDEBRAND, homme de lettres.
L. AUGÉ DE LASSUS, de la Commission du Vieux Paris.
A. BABEAU, correspondant de l'Institut.
J. BAINVILLE, homme de lettres.
E. BEAUREPAIRE, de la Bibliothèque de la Ville de Paris.
EMILE BERR, publiciste.
HENRY BOUCHOT, conservateur du Cabinet des Estampes. (Bibliothèque nationale.)
F. BOURNON, archiviste paléographe.
GEORGES CAIN, administrateur du musée Carnavalet.
ALBERT CALLET, inspecteur des domaines de la Ville de Paris.
FERNAND CALMETTES, homme de lettres.
JULES CLARETIE, de l'Académie française.
LÉO CLARETIE, docteur ès lettres.
FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française.
PAUL COTTIN, de la bibliothèque de l'Arsenal.
RAOUL DEBERDT, homme de lettres.
PIERRE DE NOLHAC, conservateur du musée de Versailles.
RENÉ-MARC FERRY, homme de lettres.
A. FRANKLIN, administrateur de la bibliothèque Mazarine.
FRANTZ FUNCK-BRENTANO, de la bibliothèque de l'Arsenal.
ANDRÉ HALLAYS, homme de lettres.
F. HERBET, de la Commission du Vieux Paris.
JEAN HESS, publiciste.
HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française.
FÉLIX JEANTET, homme de lettres.

MM.

HENRY JOUIN, secrétaire général de l'École des Beaux-Arts.
G. LABADIE-LAGRAVE, publiciste.
ALFRED LAMOUREUX, président de la Commission du Vieux Paris.
LORÉDAN LARCHEY.
G. LARROUMET, de l'Institut.
P. LE VAYER, administrateur de la bibliothèque de la Ville de Paris.
FR. LOLIÉE, homme de lettres.
PAUL et VICTOR MARGUERITE, hommes de lettres.
F. MAZEROLLE, conservateur du musée de la Monnaie.
ALBERT MAIGNAN, artiste peintre.
A. MÉZIÈRES, de l'Académie française.
G. MONTORGUEIL, publiciste.
EUGÈNE MÜNTZ, de l'Institut.
CHARLES NORMAND, docteur ès lettres, professeur d'histoire au lycée Condorcet.
PERIN, président de la Société de la Montagne-Sainte-Geneviève.
D^r ROBINET, de la bibliothèque de la Ville de Paris.
J. ROBIQUET, du musée Carnavalet.
G. SELLIER, du musée Carnavalet.
CHARLES SIMOND, homme de lettres.
ALBERT SOREL, de l'Académie française.
PAUL THUREAU-DANGIN, de l'Académie française.
MAURICE TOURNEUX, homme de lettres.
JULES TROUBAT, de la Bibliothèque nationale.
G. SYVETON, homme de lettres.
ALBERT VANDAL, de l'Académie française.
HENRI WALLON, de l'Institut.

Ouvrage orné de plus de 4,000 gravures en fac-similé, d'après les documents et originaux.

Clichés Alfred BARRIER. — Photogravure CUEILLE et DESPRÉAUX.

LA VIE PARISIENNE A TRAVERS LE XIX^e SIÈCLE

PARIS DE 1800 A 1900

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné,

demeurant à

prie M. libraire à

de m'inscrire comme souscripteur	}	au 1 ^{er} volume ¹ de l'ouvrage ci-dessus, au prix de.....	11 fr.
		au 2 ^e volume ¹ — — —	14 »
		au 3 ^e volume ¹ — — —	11 »
		à l'ouvrage complet ¹ — — —	35 »

ci-inclus la somme de francs, montant de la souscription.

Les séries devront m'être adressées au fur et à mesure de leur publication¹.

Ou bien :

Le volume souscrit devra m'être expédié dès son apparition¹.

SIGNATURE :

..... le 1899.

¹ Pour éviter toute erreur, effacer les lignes ou mots inutiles.

PARIS

DE 1800 A 1900

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1899.

LA VIE PARISIENNE A TRAVERS LE XIX^E SIÈCLE

PARIS DE 1800 A 1900

D'APRÈS LES ESTAMPES ET LES MÉMOIRES DU TEMPS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES SIMOND

*Ouvrage illustré de 4,000 gravures reproduites en fac-similé, d'après les documents
des bibliothèques publiques, musées, collections particulières.*

TOME I

1800 — 1830

LE CONSULAT — LE PREMIER EMPIRE
LA RESTAURATION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

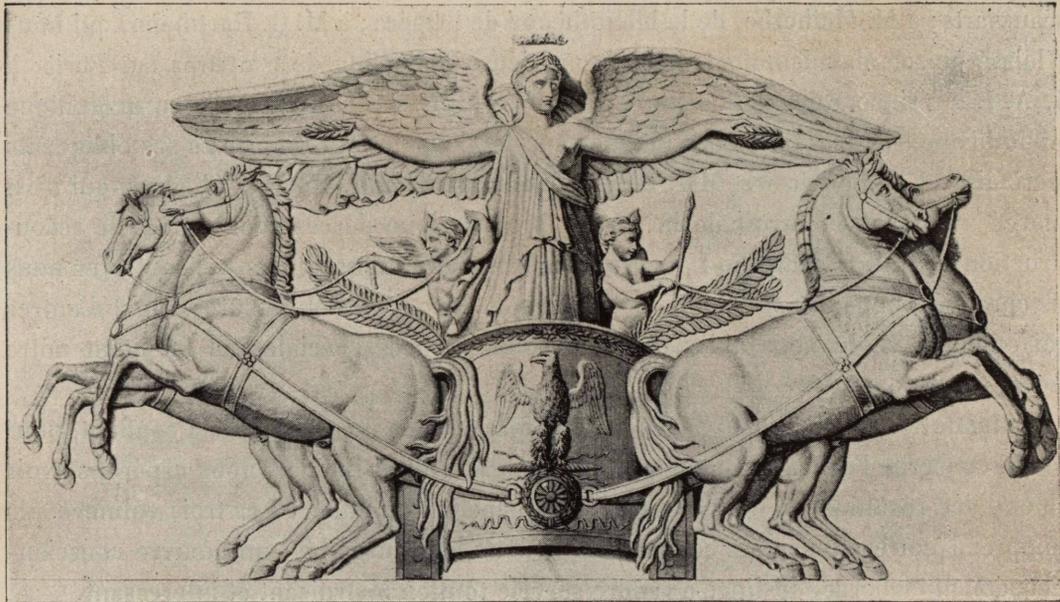
E. PLON, NOURRIT ET C^{IE}, IMPRIMEURS-EDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—
1900

Tous droits réservés.





LA GLOIRE DISTRIBUANT DES COURONNES.

Bas-relief, par Pierre Cartellier, de Paris.

AVANT-PROPOS

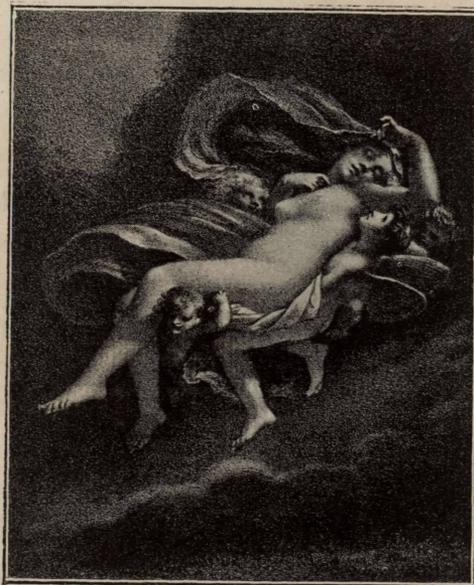
En composant cet ouvrage, d'après un plan nouveau, basé exclusivement sur les documents du temps (texte et gravures), nous n'avons pas eu l'intention de présenter, comme d'autres l'ont fait avant nous, le tableau de l'Histoire de Paris au XIX^e siècle, mais nous avons pensé qu'il pouvait être utile de compléter ces travaux érudits par une sorte de résurrection, d'année en année, de tout ce qui, de 1800 à 1900, a eu sa place ou son heure dans la vie parisienne. Pour réaliser ce projet, auquel les conservateurs des bibliothèques publiques et des musées, les collectionneurs ont prêté gracieusement leur concours, nous nous sommes attachés à reproduire les pages les plus importantes des écrits et des journaux contemporains, les estampes et les dessins de l'époque, en donnant la préférence aux œuvres rares, autant que possible, ou à celles qui n'avaient pas, jusqu'ici, été photographiées. Nous adressons ici nos plus vifs remerciements à tous nos collaborateurs, qui nous ont activement secondés dans nos recherches, et nous témoignons tout particulièrement notre reconnaissance à MM. Georges Cain et Jean Robiquet, du musée Carnavalet; à MM. P. Le Vayer, Edmond Beaurepaire, Dr Robinet, de la Bibliothèque de la Ville de Paris; à M. Henri Bouchot, de la Bibliothèque nationale (cabinet des estampes); à M. Mazerolles, du musée des médailles de la Monnaie; à M. Eugène Müntz, de l'Institut et de l'École des

beaux-arts; à M. Malherbe, de la bibliothèque de l'Opéra; à M. G. Hartmann, qui nous a laissé puiser abondamment dans sa précieuse collection de gravures sur Paris; à S. A. I. le prince Roland Bonaparte, qui nous a ouvert les trésors de sa magnifique bibliothèque, si riche en pièces uniques sur le Consulat et l'Empire; à ses obligeants secrétaire et bibliothécaire, MM. Bonnaud et Escard; à M. Henri d'Alméras, qui s'est chargé avec tant de savoir de la partie chronologique de ces cent années de reconstruction; à MM. G. Labadie-Lagrave et L. Augé de Lassus, qui, en relisant avec nous les épreuves, nous ont permis de mettre à profit leur érudition si sûre; à tant d'autres qui ont bien voulu nous aider de leurs connaissances spéciales en facilitant notre tâche.

L'illustration de nos 2.000 pages a été l'objet de tous nos soins. En la confiant, pour ce qui concerne l'exécution photographique, à M. Alfred Barrier, nous espérons avoir obtenu des résultats qui donneront toute satisfaction au public. Les trois volumes que comprend notre publication constitueront, dans leur ensemble, une œuvre consciencieusement élaborée, destinée à rendre service tout en instruisant et intéressant.

Notre but a été de ne rien négliger pour répondre à l'attente de nos lecteurs, et nous serons récompensés de nos efforts si nous méritons leur approbation.

LES ÉDITEURS.



L'ENLÈVEMENT DE PSYCHÉ.

Gravure de Prud'hon.

Le Consulat

1800-1804



LA PATRIE APPELANT SES ENFANTS A SA DÉFENSE.

Bas-relief de MOITTE, dessiné par Duchemin, gravé à l'eau forte par Chataignier.

(Collection du prince Roland Bonaparte.)

« La France, assise sur une chaise curule, a pour attribut le coq, symbole de l'ancienne Gaule. Elle appelle à sa défense les Français de tous les rangs qui ont atteint l'âge indiqué par la loi pour porter les armes. Animés par la Victoire qui leur montre la palme du triomphe, ils marchent au combat et jurent de vaincre ou de mourir pour leur pays. Derrière la France est Minerve, qui étend son bouclier sur elle en signe de protection. Près d'elle se voient la Justice, la Prudence et la Force. »

Jean Guillaume MOITTE, fils d'un graveur, naquit à Paris en 1747, et y mourut le 2 mai 1810. Élève de Pigalle, il remporta le grand prix de Rome, en 1768, et fut membre de l'Institut.

PARIS DE 1800 A 1900

PREMIÈRE ÉPOQUE

LE CONSULAT

1800-1804

I. — PARIS ADMINISTRATIF.

Dans la journée du 18 brumaire, Bonaparte, s'adressant aux partisans du Directoire, avait en une seule phrase résumé tout le plan de l'organisation future de la France : « Nous voulons la liberté assise sur les bases de l'égalité. » Aussi, dès qu'il fut maître du terrain, appliqua-t-il tous ses efforts, comme dit Pasquier, à briser autant que possible la charpente révolutionnaire. Sieyès le servit au mieux dans cette entreprise. Il s'agissait de remplacer la puissance des clubs et des assemblées délibérantes par une autorité absolue placée dans les mains d'un seul homme et d'inaugurer ainsi une ère nouvelle. La Constitution de l'an VIII, promulguée le 24 décembre 1799, une semaine avant le commencement de 1800, opéra cette transformation. Il y eut, à la vérité, à la tête du pouvoir exécutif, trois consuls, mais en ne laissant à Cambacérès que la direction des travaux de législation et à Lebrun celle des finances, et en se réservant tout ce qui concernait la guerre, l'armée et, par une conséquence nécessaire, les relations extérieures, en menant à la fois

de haut et de près les rouages de l'intérieur, Bonaparte lui-même gardait la vraie direction du pouvoir. La création du Conseil d'État, où il fit entrer tous les talents utiles qui l'entouraient, lui faisait des auxiliaires capables et presque tous dévoués pour donner à son œuvre administrative la force et la solidité. Jusqu'alors, depuis 1789, tout dans le pays avait été subordonné aux discussions et aux résolutions collectives. Désormais une volonté unique dicterait la conduite de tous, sans admettre de résistance.

Instruit par l'expérience des dix années de Révolution qui n'avaient abouti qu'au Directoire, c'est-à-dire au désordre, à la ruine, à la misère, fruits de l'incurie et de l'incapacité, connaissant les instincts turbulents de la capitale livrée à elle-même, le nouveau chef de l'État entreprend de la dompter pour épargner à son gouvernement naissant des 14 juillet ou bien des 10 août. Il est du reste secondé dans ce projet par l'opinion générale et l'approbation populaire.

Pour tenir le peuple parisien en respect, il n'y avait qu'une seule chose à faire : supprimer la commune de Paris. Le maire de la

grande ville disposait de trop de suprématie. On lui substitue un fonctionnaire, instrument intelligent mais obéissant, réduit aux matières de l'administration, qui prend le nom de *Préfet de la Seine* et n'est qu'un prévôt des marchands auquel on ne demande d'ailleurs que de s'occuper des choses de Paris pendant que le *Préfet de Police* s'occupera des personnes. Ils n'ont toutefois, l'un et l'autre (c'est le *Mémorial de Sainte-Hélène* qui le rappellera plus tard), de force que par l'impulsion première dont ils ne sont que les organes : dans la pensée du dictateur tout leur rôle doit se restreindre à n'être que des « ressorts de sa dictature ».

Thiers affirme que la France date son bonheur de l'établissement des préfetures. Ce qui est hors de doute, c'est que Paris, sous le Consulat tout d'abord, dut à cette institution sa tranquillité et ses améliorations urbaines sous tous les rapports. « Ce qu'était Paris capitale en 1800, après dix ans d'anarchie, de sédition ou de faiblesse, durant lesquels on n'avait pas entrepris un travail utile, pas nettoyé une rue, pas réparé un hôtel, où l'on n'avait rien entretenu, rien embelli ni assaini, on se le figure aisément » dit Sainte-Beuve dans sa biographie de Frochot, le premier en date des Préfets de la Seine. L'administration de Frochot, qui dura de 1800 à 1812, fut sage et pleine de sollicitude pour tous les intérêts parisiens, mais il ne fit que s'inspirer des plans conçus ou ébauchés par Bonaparte. Tous les grands travaux, tous les projets d'embellissements, toute la vie administrative émanèrent de l'initiative du maître qui prodigua les ressources pour accomplir la tâche et prit les mesures pour renverser les obstacles. Et ce fut une construction assise sur des fondements qu'un siècle d'existence n'a pas encore ébranlés.

Frochot, brave et honnête homme, apporta dans ses fonctions des qualités supérieures de bon sens, de justice et de probité. La ville de Paris doit une grande reconnaissance civique à son premier Préfet, qui eut une part très active dans les réformes de l'assistance publique, dans les modifications du régime des prisons, dans la création des établissements d'instruction, surtout dans le percement des nouvelles voies qui contribuèrent à donner un plus bel aspect à la capitale.

A côté du Préfet de la Seine, et parfois en conflit avec lui, le premier consul ne parvenant pas toujours à les rendre unis, le Préfet de police Dubois se signala par des actes utiles, sans pouvoir réprimer des abus dont il donnait souvent l'exemple. Sa charge était, à vrai dire, aussi difficile qu'importante. Il était garant de la sécurité de tous et de celle

du Consul individuellement. Il avait pour mot d'ordre cette parole de Bonaparte : « surveillez tout le monde, excepté moi ». Et cette surveillance impliquait une activité infatigable. Dubois ne s'acquitta pas toujours de ses nombreux devoirs avec équité. Bien des arrestations eurent lieu illégalement, sur de faux rapports. Plus d'un innocent jeté en prison y fut retenu pendant des années. D'autre part, le personnel de la préfecture de police laissait à désirer : les agents du Préfet manquaient souvent de circonspection et souvent usaient de brutalité. Bonaparte garda néanmoins Dubois jusqu'en 1810, parce qu'il avait en lui un interprète servile de son despotisme, qui n'excluait pas l'arbitraire.

II. — PARIS MONDAIN.

Après les sans-culottides de la Révolution et les plaisirs du Directoire, caractérisés par la répudiation de la morale, il y eut, sous le Consulat, une sorte de renaissance de la vie mondaine que les orages de la Terreur avaient presque entièrement changée en effroi et angoisse : les émigrés qui rentraient en France les uns après les autres, rappelés par le premier consul ou en possession d'un sauf-conduit, rapportaient un peu de ce bon goût, de cette galanterie exquise d'un temps si proche encore, mais qui paraissait déjà bien loin.

On en avait besoin, car rien n'égalait la grossièreté du monde d'alors : le langage courant était celui du *Père Duchêne* ; les mœurs, le costume, tout tenait des parvenus, dont Mme Angot, qui ne peut bannir de sa conversation le catéchisme poissard, est la personnification.

Avec Bonaparte et la nouvelle cour qu'il s'empresse de former autour de lui, Paris mondain a enfin le centre, le point de cristallisation qui lui manquait. Mais le Consul souffre d'être entouré de tant de « madames sans gêne ». Ses généraux sont plus à leur aise sur le champ de bataille que dans les salons. Pour faire l'éducation de son entourage, il s'efforce de réorganiser aux Tuileries et à Saint-Cloud l'étiquette officielle et d'interdire à ceux qui l'approchent toute familiarité. Tout en ne voulant donner les premières places qu'à des plébéiens, pour ne pas être prisonnier d'un « certain faubourg », il s'environne des débris de l'ancienne aristocratie. Dès les premiers temps du Consulat, rapporte Gourgaud, Sieyès lui disait : « Je ne vous verrai jamais d'aplomb que vos antichambres ne soient remplies des anciens nobles. Les femmes d'avocat, qui feraient à présent les dédaigneuses d'être les dames du palais, en mourraient d'envie, si elles voyaient

les grands noms l'être. » Et c'était vrai. « J'étais mieux servi, avoue Napoléon, par Mme de Montmorency et par Mme de Mortemart que par ces bourgeoises. Ces dernières craignaient de passer pour des femmes de chambre. »

On n'arriva toutefois qu'à être compassé, froid, solennel. Que de choses dans cette société choquaient les « revenants de l'ancien régime » ! Plus rien ne restait du suprême bon ton d'autrefois. Mme Vigée-Lebrun fut étonnée de voir les hommes, les soirs de réception, « faire bande à part » et laisser les femmes causer ensemble. Dans les manières, dans les paroles, toute l'ancienne séduction : élégance, légèreté, nature, avait disparu.

On comprend que, dans ces conditions, la société n'offrit pas beaucoup d'attraits. « Mariez-vous et voyez du monde. Ayez un salon », disait le premier Consul à ses officiers. Mais ils trouvaient si peu de charmes à tout ce cérémonial qu'ils allaient chercher des distractions dans la rue. Les restaurants étaient le lieu de réunion ordinaire ; ou bien l'on passait ses soirées à Frascati, on prenait des glaces au pavillon de Hanovre, on se rencontrait au théâtre. Un moment, ce furent les concerts de Garat qui firent fureur. Ensuite on préféra se promener le soir dans le Jardin de Tivoli, où l'on donnait de très beaux feux d'artifice. Quelqu'un mit à la mode d'emmenner, après le dîner, ses invités au bois de Boulogne.

Tout cela, c'était la négation même de la vie de salon. Quelques femmes d'esprit, comme Mme de Staël, — d'ailleurs poursuivie par la haine de Bonaparte, — Mme de Beaumont et Mme Récamier, ne suffisaient pas à rendre à Paris son ancienne physionomie. Tout se ressentait de la dérogation au bel usage. On ne dînait plus ensemble pour converser, mais pour manger. On ne faisait plus de repas intimes, mais des banquets monstres de trois cents couverts. Jamais on ne vit tant de gourmands.

La mode subit ces influences. Elle sacrifie encore aux exagérations du Directoire. Une gravure du temps, due à un anonyme, nous montre l'élégante du Consulat allant au bal, outrageusement décolletée, par opposition aux « émigrées revenues, » qui dédaigneuses de la société nouvelle, gardent la simplicité de bon aloi de la grande dame. Carle Vernet et Moreau le Jeune ont dessiné admirablement de leur crayon satirique ces femmes que la fortune a subitement élevées : elles conservent la robe collante et la taille courte de l'an VII et affichent les étoffes transparentes. Elles portent des plumes, qui jurent avec la coiffure à la Titus, et leur manteau s'allonge en traîne.

Un luxe inouï, écrasant, de mauvais goût.

est le résultat de tout ce défaut d'éducation. Rien ne subsiste plus de la distinction et des grâces monarchiques. En attendant que l'Empire y revienne, on veut faire riche, et l'on fait lourd. On imite l'antiquité romaine et grecque, sans en retrouver la beauté. C'est le règne du massif dans le mobilier. Déjà les commodes prennent des airs d'autels, avec leurs épaisses tablettes de marbre et leurs peu délicates torsades d'or. Manie qui date, il est vrai, de la fin du Directoire, mais qui se continue, le Consulat n'étant, en définitive, au sens mondain comme au sens politique, qu'une époque de transition.

III. — PARIS INTELLECTUEL.

Au milieu de cette instabilité, la vie intellectuelle a peu de chances de se développer. C'est un des plus pauvres chapitres de notre histoire littéraire que celui qui va de 1800 à 1804. Deux grands noms seulement, ceux de Mme de Staël et de Chateaubriand, émergent au-dessus des beaux esprits inconnus.

Il est remarquable qu'après la Révolution, qui avait profondément ébranlé la société en changeant complètement l'état d'âme de Paris, la littérature, elle, fût demeurée plus timorée, plus réactionnaire que jamais. Les licences d'André Chénier semblaient effroyables à ceux qui appréciaient le poète, et ils étaient peu nombreux. Après avoir guillotiné un roi et fait table rase des traditions du passé, on n'osait pas toucher à la forme d'un vers. La fureur de destruction s'était contentée du bouleversement politique. Les farouches jacobins, impatients de toute autorité, s'arrêtaient respectueusement devant celle de Boileau. Bref, au temps de Bonaparte consul, on en était encore, malgré le renversement de l'ancien régime, à l'écriture de Grimm et aux audaces dramatiques de Crébillon père.

La poésie est celle du vieux Delille : longues descriptions, périphrases adroites, dont certaines sont restées fameuses, tournures usées à force de servir, élégances défraîchies, et, malgré tout, une telle habileté dans le choix des détails qu'on finit par comprendre l'enthousiasme de cette génération pour son ennuyeux contemporain.

La critique, représentée par Geoffroy, du *Journal des Débats*, et par Suard, tous deux alors illustres, soutenait les purs principes classiques. Mais avec quel pédantisme et parfois quelle naïveté ! N'est-ce pas un trait admirable et qui peint bien les aspirations littéraires du temps que cette phrase du directeur de l'École des sciences et belles-lettres, Thurot, sur une traduction de l'*Iliade* : « L'*Iliade*

est le chef-d'œuvre d'Homère, et Homère le plus ancien écrivain que l'on connaisse, le plus grand des poètes qui aient jamais existé.»

Aussi ne doutait-on de rien. Les poètes ne s'effrayaient pas de bâtir des épopées. C'était l'époque où florissaient Esménard, qui écrivait ses derniers chants de la *Navigation*; Chénedollé, à qui Mme de Staël disait sérieusement : « Vos vers sont hauts comme le cèdre du Liban », et qui en était persuadé; Parseval Grandmaison, qui travailla héroïquement pendant vingt ans à son poème sur *Philippe-Auguste*; quelques autres, maintenant totalement oubliés. Pourtant il faut le reconnaître : le doux Fontanes, le plaintif Millevoye ont eu parfois de beaux accents.

Quant au théâtre, il a une vie très active, et assez brillante, à côté des productions indignes de la littérature enfantées par la Révolution. Cependant là non plus il n'y a pas de vraie tentative de rénovation. On se traîne dans l'ornière classique. On a d'adroits, de très adroits dramaturges, comme Picard, que ses contemporains allaient jusqu'à nommer le *second Molière*, moins sans doute à cause de son génie que parce qu'il était acteur en même temps qu'auteur. Duval, Bouilly, Andrieux, Luce de Lancival, Népomucène Lemercier, Dupaty, obtiennent des succès, et Ducis fait applaudir ses infidèles adaptations de Shakespeare. Mais, en somme, aucune œuvre capitale. Les acteurs sont bien supérieurs à ceux dont ils interprètent les pièces. De là peut-être l'éclat incomparable de la Comédie-Française avec la troupe de Talma.

Ce qui triomphe surtout, c'est le genre gai, facile, bien français, bien parisien : le vaudeville, une musique légère, des chansons que chacun sur le boulevard va fredonner.

Pour les arts, le Consulat offre une belle floraison : Gérard, Gros, Guérin, Prud'hon, Carle Vernet, Hennequin, Greuze, David, Boilly, Fragonard, Girodet, dans la peinture; Cartellier, Chaudet, Bosio, dans la sculpture; Duplessier, Bertaux, Desrais, Choffard, dans la gravure.

Les sciences agrandissent leur domaine. La Révolution ne les aimait point : elle compta au nombre de ses victimes Bailly et Lavoisier. Le Premier Consul agit différemment. Il est membre de l'Institut; en Égypte il avait fait une place glorieuse, au milieu de ses armées, aux savants. En possession de la puissance dictatoriale, il s'en sert pour protéger les travaux scientifiques : on rend, en janvier 1800, de magnifiques hommages au génie de Dautenton à qui succède Dolomieu, naguère prisonnier des Napolitains et mis en liberté par l'intervention de Bonaparte. Plus tard on fa-

vorise l'introduction de la vaccine, on décerne une médaille d'or à Volta et le chef du pouvoir veut la lui remettre lui-même, afin de prouver que « les nouvelles découvertes sont essentielles au bonheur des hommes. »

IV. — LA RUE A PARIS.

Bonaparte fit de Paris la capitale de l'Europe. « Je voulais, a-t-il déclaré (*Mémorial*), que Paris devînt une ville de deux, trois, quatre millions d'habitants, quelque chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu jusqu'à nos jours. » Dès le Consulat, il travaille à la réalisation de son rêve. On établit 10.000 nouveaux becs de lumière. Le pavé est remis à neuf, ainsi que les égouts. Des voies larges, aérées, saines, sont pratiquées. On dégage la rue de Rivoli, la rue Saint-Honoré, la place du Carrousel et celle de la Bastille. On borde la Seine de quais. Des ponts sont jetés sur le fleuve. On construit le canal de l'Ourcq.

Malgré ces réformes, Paris ne change pas beaucoup d'aspect, les rues étroites sont toujours nombreuses et l'absence de trottoirs les rend dangereuses pour les piétons. Les élégants n'y marchent que sur la pointe des pieds, pour ne pas se croter. La physionomie générale de la ville, maintenant que les bonnets rouges, les piques, les inscriptions révolutionnaires ont disparu, est presque semblable à ce qu'elle était avant 1789. On y revoit, même en 1804, chez les libraires de la rue du Coq et ailleurs, le portrait de Louis XVI.

Cependant l'animation n'est plus aussi grande que sous les rois. Le chiffre de la population (600.000 habitants) est d'un dixième au-dessous de celui de 1780. Elle est très mêlée. L'affluence des passants se remarque surtout dans les rues Saint-Denis, Saint-Honoré, sur la rive droite; Saint-Jacques, sur la rive gauche. Les jours de parade militaire, on envahit la place du Carrousel. Le Palais-Royal est le rendez-vous, suivant l'heure de la journée, des promeneurs ou des agioteurs, des célibataires ou des gourmets; la rue de Richelieu (rue de la Loi) appartient aux grands magasins, où les femmes à la mode font leurs emplettes; la rue Vivienne est aux courtiers de la Bourse; le boulevard de Coblenz aux désœuvrés et aux émigrés. Le mouvement de Paris commence aux Halles, dès quatre heures du matin, avec les charrettes des laitiers et les voitures des maraîchers. Il finit, la nuit, à la sortie des cafés et des spectacles. Alors Paris dort ou sommeille, pendant que Bonaparte, d'abord premier consul, puis consul à vie, songe à ses armées et à l'Empire.

CHARLES SIMOND.



LA REVUE DU DÉCADI.

D'après le tableau de J.-B. Isabey et Carle Vernet, gravé par Mécou.
(Collection du prince Roland Bonaparte.)

« Elles sont si belles, ces revues, que Bonaparte passe dans la cour des Tuileries, sur son cheval blanc *le Désiré!* Le Carrousel est encombré de curieux enthousiastes. Les vivats retentissent. Voilà l'homme d'Italie, l'homme d'Égypte, l'homme dont le nom est synonyme de génie et de puissance! Le voilà! » (Imbert de SAINT-AMAND.)

PARIS SOUS LE CONSULAT

1800



EN-TÊTE POUR LA PRÉFECTURE
DE LA SEINE.

Vignette de Prud'hon.

quait les divinités protectrices de l'Empire. « Nous touchons, disait Lucien, au même renouvellement, et le sentiment qui nous réunit n'est pas moins religieux. Il me semble que, debout sur la statue brisée ou sur le tombeau détruit d'un des anciens rois de France, le siècle qui va finir prend l'essor, et, s'adressant au siècle qui commence : — Je te lègue un

grand héritage. J'ai accru toutes les connaissances humaines. On m'appellé le siècle de la philosophie : je disparaiss, et les tempêtes rentrent avec moi dans la nuit des temps. Ton règne commence sous un jour serein. Tu dois valoir mieux que moi. J'emporte, il est vrai, beaucoup de bénédictions, mais j'entends aussi des gémissements. Plus heureux, il suffit que tu saches conserver ce que tu reçois pour que des bénédictions sans mélange te suivent jusqu'à ton heure dernière. Ne trompe pas l'espérance des sages... Non, ajoute l'orateur, cette espérance ne sera pas trompée : le repos, la liberté, les sciences, les lumières, les beaux-arts, toutes les idées libérales prospéreront sous la République. Le siècle qui commence sera le *grand siècle*. »

Ce siècle nouveau paraît à Lucien d'autant plus beau que l'âme de Bonaparte semble devoir tout entier l'emplir. L'astre de son frère monte à l'horizon, fixant tous les regards. Vers cette étoile, comme vers le signe d'un nouveau Messie, les peuples sont en marche.

Lorsque s'ouvre le xix^e siècle, à la date



FRISE DE L'HOTEL HABITÉ PAR BONAPARTE EN 1800, RUE DE LA VICTOIRE.
(Ces frises décorent actuellement le grand salon du prince Roland Bonaparte.)

d'avènement que lui impose la volonté de Bonaparte méprisant le calendrier, l'attentat du 18 Brumaire n'est vieux que de quelques semaines, mais il est déjà oublié et de la plupart de ceux mêmes qui le combattirent. Paris était resté indifférent. Que lui fait une Constitution de plus ou de moins? Ce changement de régime, on le soulignera d'une fête civique, la fête de la Concorde.

Bonaparte, à Paris, habite le petit hôtel de la rue Chantereine, qui a été débaptisée pour lui en rue de la Victoire; les badauds assiègent sa demeure, l'attendent à sa porte, l'accompagnent dans ses sorties jusqu'au jour où ils le conduiront aux Tuileries.

Bonaparte est l'idole, et autour de lui l'amour de tous fait bonne garde. Il a fait plus que s'attacher le peuple, il l'a séduit, et cette séduction est l'effet de sa volonté savante. En possession du pouvoir par un coup d'aventure, il tâche à se légitimer; sa science des hommes est assez profonde pour qu'il y parvienne.

Il peut tout, même le bien. Il peut réparer d'anciennes injustices, récompenser des services oubliés, honorer des vertus, rechercher des talents: il le fait. Il met de l'ordre dans une administration dont Sieyès — à qui il fait donner en signe de gratitude le domaine de

Crosne — a étudié tous les organes depuis dix ans. Paris reçoit de lui, avec son organisation municipale et ses deux préfets, un régime qui ne variera plus. Les assemblées sont reconstituées. Cinquante jours ont suffi à la partie initiale de cette tâche gigantesque.

La loi de Saint-Cloud a fixé au premier ventôse la réouverture du Corps législatif. Bonaparte est prêt. Il est impatient de voir fonctionner la machine gouvernementale. Il avance la réunion des Chambres et il décide que les Assemblées commenceront leurs travaux le 11 nivôse, c'est-à-dire le 1^{er} janvier 1800.

Il semble avoir le don d'ubiquité; on le voit partout. Il se fait ouvrir les prisons, annonçant qu'il n'y enfermera plus ni otages ni émigrés; il s'arrête aux établissements d'éducation et y introduit des réformes; il entre dans les casernes; il va voir ses « vieux camarades » aux Invalides, et ses « jeunes amis » à l'École polytechnique. Le même jour, il préside une réunion de ministres et visite un hôpital, assiste à une séance de l'Institut et se montre au spectacle. Il touche à l'universalité des connaissances et favorise tous les progrès. Cependant, au point de vue littéraire, l'année 1800, dominée par les préoccupations politi-



FRISE DE L'HOTEL DE BONAPARTE, RUE DE LA VICTOIRE, EN 1800.
(Salon du prince Roland Bonaparte.)

ques, est stérile. D'ailleurs, pour dire sa gloire, pour la faire parler à son gré, le premier consul préfère la presse; mais il n'a gardé que treize journaux à Paris. Le théâtre est la distraction la plus courue des Parisiens; il le favorise, mais en le surveillant par la censure qu'il rétablit. Le retour du numéraire, la reprise des transactions, la consolidation de la rente, le frein opposé à l'agiotage, ont rendu à la capitale son activité pittoresque. Toutes les classes se ruent au plaisir; les salons se rouvrent aux fêtes; les restaurants à la mode regorgent de consommateurs; Grimod de la Reynière est dieu parce qu'il prêche la bonne chère; les violons un peu partout s'accordent : à Tivoli, à Frascati; et l'Opéra, qui reprend au Carnaval la série de ses bals masqués, y voit la foule accourir, plus que jamais empressée.

Distraire le badaud, l'amuser, l'éblouir, est dans le programme de Bonaparte. Il n'a point biffé d'un trait de plume toutes les fêtes de la Révolution; il en a gardé deux, cadre indispensable des apothéoses qu'il médite. Il veut que la fête du 14 juillet 1800 soit donnée avec grandeur et célébrée avec une joie toute civique. Et pour en rehausser l'éclat, il y fera figurer tout poudreux, venus de la Ligurie à

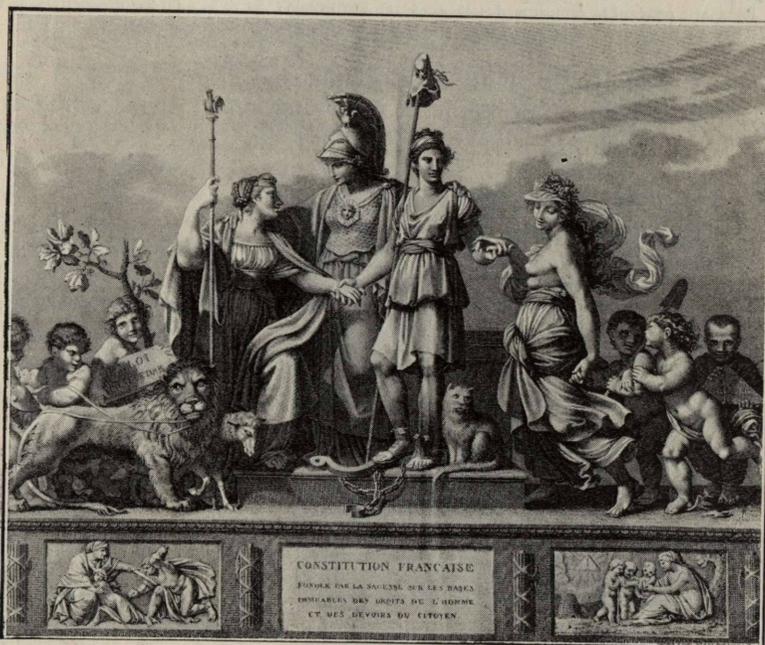
marches forcées, les vainqueurs de Marengo.

Deux mois après, la fête de vendémiaire a lieu avec une pompe incomparable, mais qu'elle est éloignée de rappeler les moissons du dix août! Elle ne consacre que la grandeur militaire. Les cendres de Turenne sont transportées au Champ de Mars, et Carnot prononce l'éloge de l'illustre guerrier. Un monument est élevé, sur la place des Victoires, à la mémoire de Desaix et de Kléber. Garat dit la vie de ces héros.

La proscription menace ceux des représentants restés fidèles à leur serment de défendre la Constitution; ils sont accusés d'attentats imaginaires sans que le peuple songe à les disculper. Fouché, ministre de la police, s'est mis à la recherche de con-

spirateurs, en conspirant. Il n'en trouve point à son gré : il en fait. Il jette le filet policier, un soir, aux abords de l'Opéra et ramène avec quelques agents provocateurs des innocents dont il sera fort embarrassé. Une circonstance le tire d'affaire : une machine infernale a fait explosion rue Saint-Nicaise, au moment où le premier consul se rendait au théâtre. C'est miracle qu'il ait échappé à la mort. Les conjurés, Fouché doit les connaître : ils sont en partie en prison; l'occasion est bonne de se défaire ainsi des innocents qu'il a sur les bras, il se garde de la manquer.

La vie du premier consul est un bien si



PIÈCE ALLÉGORIQUE D'APRÈS UNE GRAVURE DU TEMPS.

(Collection du prince Roland Bonaparte.)

Cette pièce se rapproche de celle qui fut vendue en 1893 avec la remarquable collection L. B. Elle est probablement de Prud'hon.

précieux que nul ne reproche à Fouché, dans son zèle à la défendre, les quelques méprises graves qu'il a pu commettre.

« Je ne veux pas faire le général », avait dit Bonaparte en prenant le pouvoir. Mais il savait trop combien généreusement Paris paye la gloire qu'on lui apporte pour ne pas lui donner à tresser des lauriers nouveaux. Il se prépare donc aux tragiques éventualités. Les recrues sont appelées, et les volontaires, et les vétérans. Il récompensera les services éclatants par des fusils et des sabres d'honneur, comme celui qu'il décerne à La Tour d'Auvergne; par des baguettes d'argent pour les tambours. Il fait coudre sur les bras des bons pointeurs des grenades d'or. Celui des départements qui aura payé en germinal la plus



FRISE DE L'HOTEL HABITÉ PAR BONAPARTE, RUE DE LA VICTOIRE, EN 1800.
(Salon du prince Roland Bonaparte.)

L'hôtel de a rue Chantierine, n° 59 (devenue rue de la Victoire en 1797), fut bâti par Condorcet, acheté ensuite par Talma et revendu à Bonaparte pendant la campagne d'Italie pour 180,000 livres. C'est de là qu'il partit pour faire le 18 brumaire. L'hôtel a été démoli sous le second Empire. Les frises reproduites ici ornaient la pièce appelée « Salon vert ».

forte part de ses contributions sera proclamé comme ayant bien mérité de la patrie; son nom sera donné à la plus belle place de

qui acclame la liberté au nom de la France, se donne et lui donne un maître; il s'imagine asseoir la République et fait le lit de l'Empire. Il est belliqueux avec fracas, il court aux revues du quintidi et du décadi; dans les rues, il suit le panache éclatant des princes de la victoire. Les noms de batailles sonnent souvent à ses oreilles charmées; il n'a de joie qu'à voir frémir au vent de messidor les étendards ennemis déchiquetés et sanglants.

Or, c'est comme une conspiration des esprits et des cœurs : on n'invoque que la paix. Bonaparte lui-même en fait la promesse à ses soldats : « Le résultat de tous nos efforts sera gloire sans nuage et paix solide. » Et Garat, dans son discours sur Desaix et Kléber, exprime l'espoir d'un souverain qui inspirerait au Continent une diplomatie dont le but serait de concevoir, de préparer, d'exécuter un nouveau plan de relations pour toutes les nations, un plan d'après lequel « les puissances n'auraient plus à négocier pour de petits intérêts d'État, et auraient toujours à négocier pour les grands intérêts du genre humain ».

Noble préoccupation du siècle commençant, qui sera aussi le problème du siècle à son déclin ! Bonaparte entretenait ces rêves par des victoires. Dans les fêtes en son honneur, chez Cambacérès, la muse badine de Boufflers, interprétée par le neveu de Garat, célébrait les vainqueurs, et Garat lui-même, républicain de la veille, applaudissait.

Ne lui en faisons point un crime; le Paris de 1800 est bien à son image : frondeur enchaîné par l'admiration, sceptique subjugué, badaud que la fanfare des régiments prend aux entrailles; et, en dehors de la frivolité, n'ayant qu'une seule idée : saluer l'arbitre de la paix dans l'idole qu'il n'aime tant que parce que les lauriers de la gloire ombragent l'énigme de son front.

Georges MONTORGUEIL.

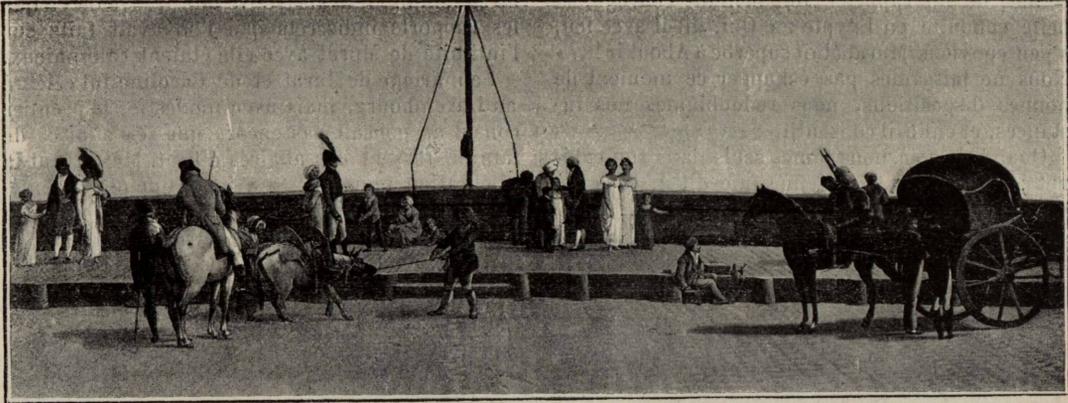


MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DE LA TRANSLATION DES CENDRES DE TURENNE AUX INVALIDES EN 1800.

(Collection du Musée des médailles de l'Hôtel de la Monnaie.)

Paris. La place Royale deviendra ainsi la place des Vosges.

Singulière contradiction ! Ce peuple parisien,



LE PONT ROYAL EN 1800, PAR L. BOILLY.
Peinture sur verre (Musée Carnavalet).

Le pont Royal, dont les dessins sont de Mansart, et dont l'exécution est due au dominicain François Romain, fut substitué au pont Barbier ou Sainte-Anne (datant de 1642) et appelé aussi pont Rouge. Celui-ci était jadis en bois. Il avait remplacé le Bac existant vis-à-vis de la rue qui prit ce nom. Le pont Rouge fut emporté par les eaux le 20 février 1684. Les fondations du pont Royal actuel furent jetées le 25 octobre 1684. Louvois était alors surintendant des bâtiments. Ce pont fut restauré en 1800-1801.

LES ÉCHOS DE PARIS

Le mariage de Murat.

(20 janvier)

MURAT avait été envoyé à Paris et chargé de présenter au Directoire les premiers drapeaux pris par l'armée française en Italie, au combat de Dego et à la bataille de Mondovi. Ce fut dans ce voyage qu'il fit la connaissance de Mme Tallien et de la femme de son général ; mais déjà il connaissait la jolie Caroline Bonaparte qu'il avait vue à Rome chez son frère Joseph, lorsque celui-ci y remplissait les fonctions d'ambassadeur de la République. Il paraît même que Caroline ne lui avait pas alors été indifférente, et qu'il s'était trouvé le rival heureux du fils de la princesse Santa Croce qui la recherchait beaucoup. Mme Tallien et Mme Bonaparte accueillirent avec bonté le premier aide de camp, et comme elles jouissaient d'un grand crédit auprès du Directoire, elles demandèrent et obtinrent pour lui le grade de général de brigade.

Mme Bonaparte en cherchant à captiver l'esprit de Murat, en concourant à son avancement, avait surtout en vue de se faire un partisan de plus à opposer aux frères et à la famille de Bonaparte, et elle en avait grand besoin. Leur haine jalouse ne laissait échapper aucune occasion de se manifester ; la bonne Joséphine, à laquelle on ne peut reprocher que d'avoir été peut-être un peu trop femme, était poursuivie de funestes pressentiments ; entraînée par la facilité de son caractère, elle ne vit pas que la coquetterie qui lui donnait des défenseurs donnait en même temps des armes contre elle à ses implacables ennemis.

Dans cet état de choses, Joséphine, bien convain-

cue qu'elle s'était attaché Murat par les liens de l'amitié et de la reconnaissance, souhaita ardemment de le voir uni à Bonaparte par une alliance de famille, et favorisa de tous ses vœux et de toute son influence son union avec Caroline. Elle ne pouvait pas ignorer que déjà à Milan, il y avait eu entre Caroline et Murat un commencement d'intimité qui rendait leur mariage tout à fait désirable, et ce fut elle qui en fit à Murat la première proposition.

Murat hésita, et, dans son hésitation, alla consulter M. Collot, qui était de bon conseil en toutes choses, et que l'intimité de ses relations avec Bonaparte avait initié dans tous les secrets de sa famille. M. Collot conseilla à Murat d'aller sans perdre de temps faire au premier consul la demande officielle de la main de sa sœur. Murat vint donc au Luxembourg et présenta sa demande à Bonaparte. Le premier consul reçut plus en souverain qu'en frère d'armes la demande de Murat, l'accueillit avec une gravité sévère, dit qu'il y penserait, et ne fit pas tout de suite à Murat une réponse positive.

La demande de Murat fut, comme on peut le croire, le sujet de la conversation du soir dans le salon du Luxembourg. Mme Bonaparte mit en usage tout ce qu'elle avait d'amabilité et de moyens de persuasion, pour obtenir le consentement du premier consul. Hortense, Eugène et moi, nous nous unîmes à elle. « Murat, nous dit-il, est le « fils d'un aubergiste ! Dans le rang élevé où m'ont « placé la fortune et la gloire, je ne puis pas mêler « son sang à mon sang !... D'ailleurs, rien ne « presse, je verrai plus tard. »

Nous fîmes valoir l'amour réciproque des deux jeunes gens, nous ne manquâmes pas de lui faire observer combien Murat était dévoué à sa per-



sonne; de lui rappeler son brillant courage, sa belle conduite en Égypte : « Oui, dit-il avec feu, « j'en conviens, Murat était superbe à Aboukir!... » Nous ne laissâmes pas échapper ce moment de bonnes dispositions, nous redoublâmes nos instances, et enfin il consentit.

Quand, le soir, nous fûmes seuls dans son cabinet : « Eh bien, Bourrienne, me dit-il, vous devez être content; moi, je le suis aussi : toute réflexion faite, Murat convient à ma sœur; et « puis on ne dira pas que je suis fier, que je « cherche de grandes alliances. Si j'avais donné

de sa femme, il avait trouvé une preuve de ce que les rapports indiscrets que l'on avait faits sur l'intimité de Murat avec elle étaient calomnieux.

Le mariage de Murat et de Caroline fut célébré au Luxembourg, mais avec modestie; le premier consul ne pensait pas encore que ses affaires de famille fussent des affaires d'État. Mais avant la célébration nous eûmes à jouer une petite comédie dans laquelle je ne pus me dispenser d'accepter un rôle, et qu'il est bon que je raconte ici.

Au moment du mariage de Murat, Bonaparte n'avait pas beaucoup d'argent, il ne donna donc à



LA PLACE DE LA CONCORDE, VUE DU JARDIN DES TUILERIES, EN 1800.

(D'après un tableau du Musée Carnavalet.)

La place de la Concorde reçut en 1800 ce nom substitué à celui de place de la Révolution qui, en 1795, avait remplacé la dénomination de place Louis XV. Celle-ci avait été dessinée en 1763 par l'architecte Gabriel et inaugurée en 1770.

« ma sœur à un noble, tous vos jacobins auraient « crié à la contre-révolution. D'ailleurs, je suis bien « aise que ma femme se soit intéressée à ce mariage, « vous en devinez bien la raison. Puisque c'est « décidé, je vais hâter l'affaire, nous n'avons pas « de temps à perdre; si je vais en Italie, je veux « emmener Murat avec nous; il faut que j'y frappe « un coup décisif. A demain. »

Le lendemain, à sept heures, quand j'entrai dans la chambre du premier consul, je le vis encore plus satisfait que la veille de la résolution qu'il avait prise; je m'aperçus aisément que, malgré toute sa finesse, il ne devinait pas le vrai motif qui avait engagé Joséphine à s'intéresser aussi vivement au mariage de Murat et de Caroline. Même dans la satisfaction de Bonaparte, je crus voir que dans l'empressement

sa sœur que trente mille francs de dot. Sentant toutefois la nécessité de lui faire un cadeau de noces, et n'ayant pas de quoi en acheter un convenable, il prit un collier de diamants à sa femme et le donna à la future. Joséphine ne fut nullement contente de cette soustraction et mit sa tête en campagne pour aviser au moyen de remplacer son collier.

Joséphine savait que le célèbre bijoutier Foncier avait chez lui une magnifique collection de perles fines, qui avaient, disait-il, appartenu à la reine Marie-Antoinette; elle se les fit apporter et jugea qu'il y avait de quoi lui faire une très belle parure. Mais pour en faire l'acquisition il fallait deux cent cinquante mille francs, et comment les avoir? Mme Bonaparte eut recours à Berthier, qui était

alors ministre de la guerre. Berthier, tout en se rongant les ongles selon sa coutume, se prêta à terminer promptement une liquidation de créances pour les hôpitaux d'Italie, et, comme les fournisseurs liquidés avaient dans ce temps-là beaucoup de reconnaissance pour leurs protecteurs, les perles passèrent des magasins de Foncier dans l'écrin de Mme Bonaparte.

La parure de perles ainsi acquise, il y eut une autre petite difficulté à laquelle Mme Bonaparte n'avait pas d'abord songé. Comment faire usage d'un collier acheté en cachette de son mari? Cela était d'autant plus difficile que le premier consul savait bien que sa femme n'avait pas d'argent, et comme il était, que l'on me passe le terme, un peu *tatillon*, il connaissait ou croyait connaître tous les bijoux de Joséphine. Les perles restèrent donc pendant plus de quinze jours dans l'écrin de Mme Bonaparte sans qu'elle osât s'en servir. Quel supplice pour une femme! Enfin, un beau jour, n'y pouvant plus tenir, Joséphine me dit : « Bourrienne, il y a demain une grande réunion, je veux absolument mettre mes perles; mais, vous le connaissez, il grondera s'il s'aperçoit de quelque chose; je vous en prie, Bourrienne, ne vous éloignez pas de moi; s'il me demande d'où viennent mes perles, je lui répondrai sans hésiter que je les ai depuis longtemps. »

Tout se passa comme Joséphine l'avait craint et espéré. Bonaparte, en voyant les perles, ne manqua pas de dire à Mme Bonaparte : « Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc là? Comme te voilà belle aujourd'hui! Qu'est-ce que c'est donc que ces perles? Il me semble que je ne les connais pas? — Eh, mon Dieu si, tu les as vues dix fois; c'est le collier que m'a donné la République cisalpine, que j'ai mis dans mes cheveux. — Il me semble pourtant... — Tiens, demande à Bourrienne, il te le dira. — Eh bien, Bourrienne, que dites-vous de cela? vous rappelez-vous? — Oui, général, je me rappelle très bien les avoir déjà vues. » Je ne mentais pas, car Mme Bonaparte me les avait déjà montrées, et la vérité est, d'ailleurs, que Joséphine avait reçu un collier de perles de la République cisalpine; mais elles étaient incomparablement moins belles que celles de Foncier.

Mme Bonaparte joua son rôle avec une dextérité charmante, je ne me tirais pas mal non plus du rôle de compère dont je m'étais chargé dans cette petite comédie, et Bonaparte ne se douta de rien.

Mémoires de BOURRIENNE.

(Édition Henri d'ALMÉRAS.)

Une soirée à Frascati.

LE *Frascati* de Paris est la cour d'un hôtel agréablement décoré, plantée d'arbres, et de la longueur d'environ 25 mètres sur 12 de largeur (1). C'est dans ce délicieux jardin en miniature que les heureux habitants de Paris se rendent tous les soirs, pour prendre des glaces et respi-

(1) Il était situé au coin du boulevard et de la rue de la Loi (maintenant rue de Richelieu).

rer le frais; mais peu de monde prend des glaces, et l'air qu'on y respire est brûlant. Là s'accumulent, se pressent, se heurtent incessamment des flots de



LES PETITS MÉTIERS DE PARIS. — LE COLLEUR.

D'après une gravure de Duplessi-Bertaux.

Duplessi-Bertaux, né en 1750, mort en 1815, a été surnommé le « Callot » de nos jours.

curieux. Au milieu de la confusion, du cahotement continu, deux choses m'ont particulièrement frappé; c'est l'imper turbab leinsouciance



LE MARÉCHAL FERRANT.

D'après une gravure de Duplessi-Bertaux.

avec laquelle les femmes déploient plus d'un mètre de *queue*, et l'admirable adresse des hommes qui, pressés de tous les côtés, entraînés par la multitude, trouvent moyen de ne pas mettre en



DÉROTTEUR ET RAMONEURS.

D'après une gravure de Duplessi-Bertaux.

(Collection de la Bibliothèque de la ville de Paris.)

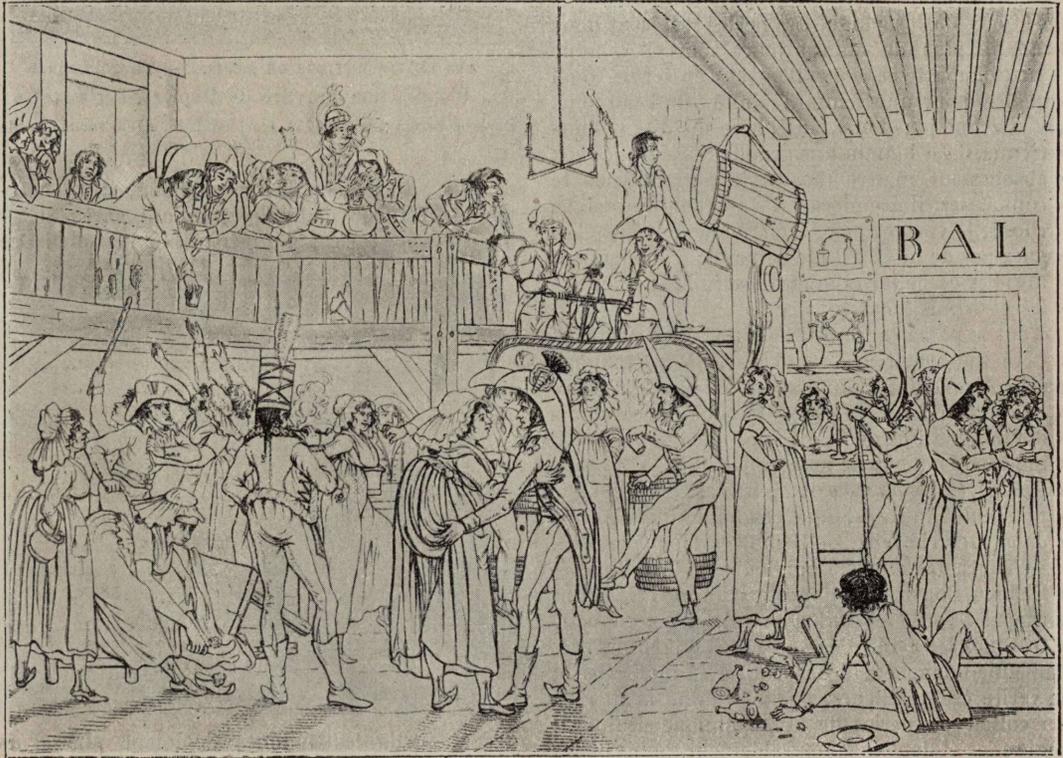
pièces le frère tissu qui flotte devant eux. J'entendais bien dire de temps en temps : *Monsieur, prenez donc garde : ah ! ma robe !* etc. Mais je ne fustémoins d'aucun accident grave, et les queues étaient toujours flottantes. Encouragé par l'exemple, j'ose m'élancer dans le tourbillon. D'abord porté par un groupe de promeneurs, je parviens au bout d'une allée sans avoir, grâce à Dieu, endommagé la queue d'aucune promeneuse. Mais, hélas ! au retour, je fus moins heureux ; je me trouvai tout à coup porté près de la plus longue des queues.

Plein d'inquiétude, les yeux péniblement fixés devant moi, trépigant comme si j'eusse craint de marcher sur des charbons ardents, je retins,

pagne ; je ne pouvais endurer cette insulte ; je répondis avec hauteur. Le jeune homme répliqua plus vivement encore ; une querelle s'élevait ; nous allions nous assigner un rendez-vous, si, à l'instant même, chacun de nous ne se fût trouvé porté, par des flots opposés, aux deux extrémités du jardin.

Je pris le parti de renoncer, pour cette fois, au plaisir de la promenade ; je me dégageai de la foule comme je pus ; et ayant eu le bonheur de me réfugier dans un coin, je me livrai à des réflexions très graves sur l'inconvenance des longues queues des robes.

Décade philosophique, 40 fructidor an VIII.



LE BASTRINGUE.

D'après une gravure de 1800 (Bibliothèque de la ville de Paris).

Chateaubriand raconte qu'en arrivant à Paris en 1800 (*Mémoires d'outre-tombe*) il ne vit partout que fêtes, danses et bastingues ou bals de guinguettes.

pendant quelques minutes, la foule qui me poussait. Mais un de mes pieds atteint la garniture... Maladroit!... Etais-je donc si coupable? — La dame relève aussitôt sa robe avec dépit, et contemple en murmurant l'échancrure... Quel est celui qui n'a éprouvé une pareille disgrâce? En voulant jeter les yeux sur cette dame, j'accroche encore la fine mousseline... nouveau craquement, nouvelle épithète, mais plus aigrement accentuée que la première.

Un jeune homme, qui lui donnait le bras (pour lui, il ne méritait aucunement le reproche que je fais aux dames ; car il n'avait qu'une espèce d'habit de chasse, un *pet-en-l'air*), grasseye, d'un air menaçant, l'apostrophe injurieuse de sa com-

Madame Angot.

(21 mai)

CINQ cent mille personnes coururent à *Madame Angot* (1). Pour lui faire visite, toute la bonne société du temps se donnait rendez-vous chez Nicolet dans les loges d'apparat, tous les amateurs de la rue Mouffetard se rendaient au parterre. L'Europe envoyait là ses représentants. J'y

(1) *Madame Angot*, amusante caricature des parvenus du Directoire et du Consulat, obtint un succès prodigieux grâce à l'acteur Corse dans le rôle de Mme Angot. Seul un homme pouvait représenter cette opulente personne, la Sémiramis des Halles, dont le souvenir s'est encore réveillé chez nous grâce à la musique de Lecocq. (Ch. LENIENT.)



LA TOUR D'AUVERGNE.

D'après un tableau attribué à Greuze (Musée Carnavalet).



BAPTISTE CADET DANS « LES HÉRITIERS ».
D'après une gravure de Duplessi-Bertaux.

ai vu entrer d'honnêtes ouvriers, les bras nus, le bonnet de laine sur l'oreille et le tablier de cuir en sautoir, coudoyant des ambassadeurs qui avaient demandé la pièce. Ces jours privilégiés, la salle était éclairée en bougies. On s'éventait du mouchoir aux petites places; on rafraîchissait l'air aux premières loges avec des éventails.

La Mme Angot du théâtre a fait fortune en vendant du saumon, et, pour se décrasser un peu, elle prend des airs, un ton. Elle instruit son domestique à la servir avec respect, à annoncer élégamment le monde qui vient chez elle, à lui porter la queue, ce dont le valet s'acquitte en la tirant en arrière quand elle veut marcher en avant. La pauvre se trouve mal comme une petite-maitresse; on veut la faire revenir avec de l'eau, elle demande un poisson d'eau-de-vie.

Dans *Madame Angot*, se classaient adroitement les plaisanteries du salon, les mots du jour, les lazzi des merveilleuses et des incroyables (il y en avait encore) : on pouvait y reconnaître les masques; ils couraient en foule les rues de Paris : c'était gai, ressemblant, bien observé, bien mis en scène, joué curieusement. C'était de l'Aristophane en sabots; peut-être un peu trop de gros sel; mais comme l'a dit Hoffmann dans un de ses vigoureux mouvements d'humeur, il faut bien du gros sel pour saler les grosses bêtes.

J'ai beaucoup connu la famille Angot; elle était partout; elle avait pris toutes les bonnes positions de la société; elle possédait les grands capitaux, habitait les hôtels magnifiques, allait passer la

belle saison dans de superbes domaines, se pavanait à Longchamps : elle était si riche, cette famille! Les Angot avaient fait toute espèce de métiers : Figaro n'eût été qu'un novice, et Crispin, qui savait tant de choses, un apprenti, auprès de cette famille-là. La famille Angot savait parfaitement acheter; mais peut-être savait-elle mieux revendre : elle avait le tic d'aimer l'argent et d'en faire avec tout. L'Angot ne voyait qu'un mal réel dans le monde, celui de faire pitié : aussi comme il se remuait pour faire envie! comme il bravait le mépris, le persiflage! comme il éclaboussait l'épigramme! L'Angot était apothicaire, et vendait des souliers; il était chapelier, et vendait du café; il était avocat, et tenait du poivre, du sucre et du suif; il était limonadier, et vendait du savon; il fournissait avant



CORSE (ROLE DE M^{me} ANGOT).

D'après une caricature du temps (Bibliothèque de la ville de Paris).



ARMAND ET M^{lle} MARS DANS « LA JOURNÉE DE HENRI IV ».
D'après une gravure de Duplessi-Bertaux.

tout la République, qui, comme tous les nouveaux héritiers, dépensait son argent sans compter. L'Angot, mâle ou femelle, aimait les bals; il en donnait : on en fit mépris d'abord, mais on s'humanisa : la richesse fait de tous les hommes des moutons de Panurge. Paris entier y alla : jamais Fouquet, de financière et fastueuse mémoire, n'approcha de ce que ces parvenus faisaient alors. Ce n'était rien que la magnificence des salles, que la richesse des meubles, que la délicatesse des festins, que la dépense des illuminations; on y tirait des loteries de bijoux et de diamants, et toutes les aimables invitées avaient des numéros gagnants : elles pouvaient rapporter chez elles, en boucles d'oreilles, en col-

maisons politiques et des théâtres aux réunions les plus bourgeoises.

La soirée que, le premier jour, M. de Talleyrand offrit au premier consul à l'hôtel des Affaires étrangères, rue du Bac, fut un chef-d'œuvre de tact, d'à-propos et de politique. Ses salons présentèrent au premier consul l'élite de tous les ordres de la société, de sorte que sous la rubrique d'un concert, Bonaparte se trouva recevoir l'hommage de la représentation la plus distinguée de la nation. Aussi se plut-il très visiblement à reconnaître l'intention de son ministre par l'ac-

sonnes; la France était en apprentissage moral et politique. Chaque jour Paris se transformait en une vaste école d'enseignement mutuel dont Bonaparte était le moniteur. Depuis la bourgeoisie jusqu'au palais consulaire, chacun s'essayait à une civilisation nouvelle, où il y avait autant à apprendre qu'à oublier.

Les costumes avaient conservé, parce que c'était commode, le débraillé du Directoire et un horrible souvenir de la Convention par les coiffures à la victime. On crut les réhabiliter en les plaçant sous la protection de Titus.



SALON DE 1800. — LA FAMILLE DE PRIAM, PAR GARNIER.

(Collection du prince Roland Bonaparte.)

cueil bienveillant qu'il fit à un assez grand nombre de personnes, dont plusieurs le voyaient pour la première fois. Bonaparte était salué par chacun de nous comme le dieu de la patrie. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ce beau visage bruni par la gloire. Sa parole nette et accentuée et le sourire gracieux qui en augmentait le charme captivaient irrésistiblement. Malgré la simplicité de son attitude et de son geste, il inspirait un respect involontaire, auquel vainement il cherchait à se dérober. Un cercle se formait autour de lui à chaque pas qu'il faisait, et ce qui devait être arriva : on ne vit que lui dans cette soirée, où brillait au milieu de nos vêtements modestes l'uniforme qui le distinguait, lui, ses généraux et ses aides de camp.

Tout était singulier alors et d'un romanesque attachant. Tout commençait, les choses et les per-

Cette coiffure, adoptée généralement par les femmes, était modifiée par beaucoup d'hommes élégants, qui relevaient leurs cheveux en cadettes attachées par un joli peigne sur le sommet de la tête. C'était ainsi qu'à nos bals d'abonnement, était coiffé Trénis, l'Apollon de la danse, digne partner de la jeune créole M^{me} Hamelin, qui en était la déesse. Au signal donné, les quadrilles formaient la haie en cercle, et, au grand plaisir des spectateurs montés sur les banquettes, ce couple merveilleux dansait seul, réalisant dans la bonne compagnie ces miracles de chorégraphie théâtrale dont Vestris (1).

Précédé de la victoire si décisive de Marengo, l'anniversaire de la Fédération du 14 juillet de-

(1) Il s'agit de Vestris II, appelé aussi Vestris-Allard, du nom de sa mère, le fils du *Dieu de la danse*, donnait le spectacle à l'Opéra.

vint tout naturellement la glorification du premier consul. Il eut l'idée d'une consécration qui, de ce jour fameux d'une épopée passée, fit la première solennité de l'ère nouvelle dont il dotait la France. La fête reçut le nom de fête de la *Concorde* : c'était un progrès. Sauf les jeux du cirque, elle fut toute militaire. La veille, la grande cité avait été appelée à une solennelle inauguration du quai Desaix : dans le voisinage, sur la place Dauphine, allait s'élever une colonne funèbre en l'honneur du général. Un autre monument

rent comme témoins des faits d'armes dont la colonne parisienne devait immortaliser le souvenir.

La seconde cérémonie, présidée par le ministre Lucien, appela tous les spectateurs de celle de la place Vendôme à la place de la Concorde, ci-devant de la Révolution, ci-devant Louis XV. Là, bientôt, parurent à cheval les trois consuls, les ministres, escortés de la garde consulaire, et ces aides de camp de Bonaparte dont les noms devenaient historiques et glorieux à la suite du sien. Après un discours de Lucien, fut placée la pierre de la



LE FILS DE SCIPION RENVOYÉ A SON PÈRE.
Prix de Rome. Premier grand prix de peinture en 1800.

Tableau de GRANGER. (Musée de l'École des Beaux-Arts.)

lui avait été décerné par le premier consul à l'hospice du Saint-Bernard : un troisième encore était ordonné sur la place des Victoires, où il remplaça jusqu'à la Restauration le monument triomphal de Louis XIV.

Le lendemain, quatre cérémonies bien distinctes et toutes guerrières se partagèrent la journée. La première eut lieu place Vendôme, où la préfecture avait son siège officiel. Le préfet y posa avec la plus éclatante solennité la pierre destinée à porter la colonne dédiée aux braves de son département. Autre pierre, autre discours. Le même jour, chaque chef-lieu de préfecture fit la même consécration. Les drapeaux des armées de la République, remis en activité pendant toute cette journée, assistè-

colonne nationale en l'honneur de toutes les armées de la République.

Cependant, tout à coup, aux détonations du canon des Invalides, tous ces cortèges militaires et civils s'étaient ébranlés et avaient suivi au temple de Mars les trois consuls et les ministres, qui seuls étaient à cheval, ainsi que leur escorte. Car tout ce qui était de l'ordre civil, préfets, maires, magistrats, sénateurs, députés, tribuns, académiciens, etc., formait une immense infanterie qui, au travers des flots d'une poussière torride, arriva comme une déroutée à l'Hôtel des Invalides. Enfin, après un peu de repos dans les vastes salles, on se rendit à l'église qui s'appelait, bien justement ce jour-là, le temple de Mars.



MODES DE 1800.

Robe à queue, capote en crêpe. Enfant en mamelouk.

(D'après le *Costume parisien* de l'an VIII.)

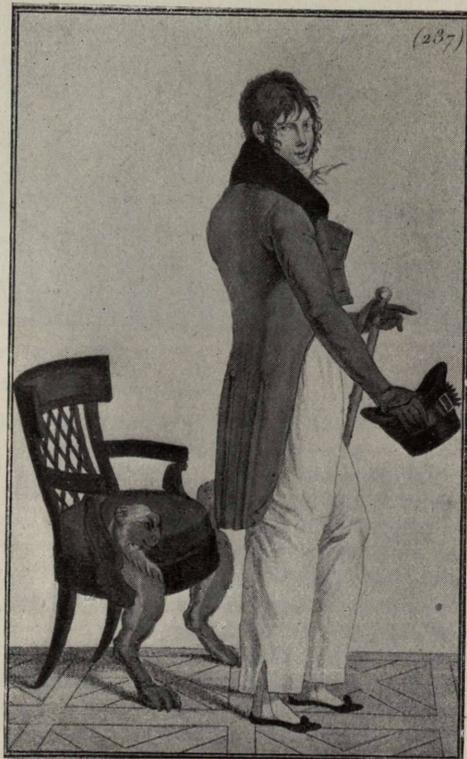
Tout ce que Paris renfermait de plus distingué en hommes et en femmes s'y trouvait placé dans de magnifiques tribunes, parmi lesquelles figurait d'une manière splendide celle du corps diplomatique. Par un ordre admirable, toute la foule officielle, toute cette infanterie plus ou moins brodée qui avait rempli les places Vendôme et de la Concorde, se trouva merveilleusement placée. Le ministre Lucien prononça un magnifique discours, entre deux intermèdes de musique, dont l'un, chanté par la belle Grassini et Bianchi, célébra la victoire qui avait délivré l'Italie; l'autre, intitulé *Chant du 25 messidor* (14 juillet), était une très belle, très républicaine et très héroïque cantate dont Fontanes, le panégyriste de Washington et de Bonaparte, avait composé les paroles, et Méhul la musique. Un grand banquet, présidé par le premier consul, succéda à la solennité du temple de Mars. Il y prononça, d'une voix forte, ce toast profondément républicain : *Au quatorze juillet et au peuple français notre souverain!* et on y répondit par : *Vive le premier consul!*

Le quatrième acte de cette grande solennité se passa encore plus en famille, et le théâtre en fut le Champ de Mars, depuis longtemps envahi par la population de Paris et les gardes nationaux, sauf un espace réservé, occupé par la garde à pied et à cheval, toute pavoisée de drapeaux conquis à Marengo, d'où elle était arrivée la veille en vingt-neuf jours de marche, avec ses beaux uniformes déchirés et ses beaux visages bronzés par le soleil,

la fatigue et la victoire. Alors, le ministre de la guerre présenta à Bonaparte ces drapeaux qu'il connaissait si bien. Mais alors aussi la foule impatiente de voir de près ces drapeaux, et ces braves de la garde, et ces généraux et officiers de la grande bataille, se précipita comme une avalanche vers les héros de Marengo et s'empara, victorieuse à son tour, du cirque où les jeux allaient commencer. Du grand balcon de l'École militaire, le premier consul vit cette irruption invincible et ordonna la remise des jeux à un autre jour.

Le soir, Paris parut tout en feu. Les orchestres étaient partout aux lieux aimés de la population, et un brillant feu d'artifice, allégorique de la victoire, tiré sur le pont de la Concorde, termina la solennité.

Le ministre de l'intérieur avait voulu donner au peuple des *Jeux Olympiques*. Mais nous étions plutôt des Romains que des Grecs; César était là, et l'on se rabattit sur les jeux du cirque. En revanche, rien n'y fut oublié de ce qui pouvait mêler le plus bizarrement le passé et le présent, en mariant hardiment les usages de l'ancienne Rome aux modes toutes modernes de l'actualité française et britannique. Le décade après le 14 juillet, le Champ de Mars servit de lice à trois luttes différentes, au milieu de cette affluence qui étonne toujours les Parisiens eux-mêmes. La première lutte fut la course à pied; la seconde, la course à cheval; la troisième, la course en chars. Ces chars étaient extérieurement construits et décorés d'après les



MODES DE 1800.

Collet haut, pantalon large.

(D'après le *Costume parisien* de l'an VIII.)

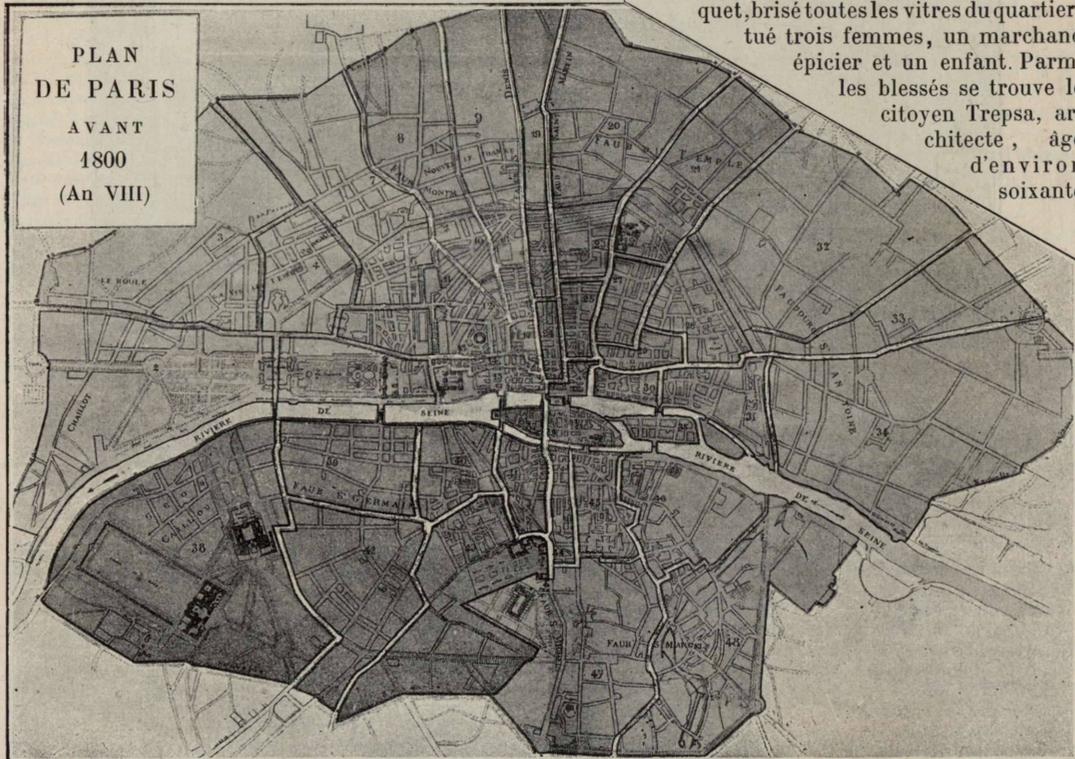
modèles des chars antiques, et les automédons qui les conduisaient, tous jeunes gens de la société, ainsi que les rivaux des deux premières courses, portaient le costume fidèle des jockeys de Newmarket.

Quant aux prix, c'étaient des fusils magnifiques et des boîtes de pistolet, de la manufacture d'armes de Versailles, et de superbes vases de porcelaine de Sèvres. Parmi ces prix modernes, l'antiquité trouva cependant moyen d'être passablement représentée par des couronnes de feuillages d'or, ou de chêne, ou de laurier. Ce fut le préfet Frochot qui proclama et couronna les vain-

L'explosion de la rue Nicaise.

(24 décembre)

LE 3 nivôse, à huit heures du soir, le premier consul se rendoit à l'Opéra, avec son piquet de garde. Arrivé à la rue Nicaise, une mauvaise charrette, attelée d'un petit cheval, se trouvoit placée de manière à embarrasser le passage. Le cocher, quoique allant extrêmement vite, a eu l'adresse de l'éviter. Peu d'instants après, une explosion terrible a cassé les glaces de la voiture, blessé le cheval du dernier homme du piquet, brisé toutes les vitres du quartier, tué trois femmes, un marchand épicier et un enfant. Parmi les blessés se trouve le citoyen Trepsa, architecte, âgé d'environ soixante



PLAN DE PARIS AVANT 1800.

(Collection de la Bibliothèque de la ville de Paris.)

Ce plan est le même que celui de 1784-1791, dit Plan d'enceinte des Fermiers généraux. Cette enceinte avait pour limites : sur la rive droite, à l'ouest de Paris : de la barrière des Bonshommes (Passy) à la barrière du Roule; au nord : du Roule à la barrière Saint-Martin; à l'est : de celle-ci à la barrière de la Râpée. — Sur la rive gauche : au sud de Paris, et de l'est à l'ouest : de la barrière de la Gare à la barrière de la Cunette (Grenelle).

queurs. Quant à moi, j'eus la vive satisfaction de remettre un véritable faisceau d'armes entre les mains de mon ancien camarade d'Harcourt et de Hambourg, Tourton, riche banquier, propriétaire du Clos-Vougeot, proclamé vainqueur dans les trois courses. Et c'était bien juste, car, indépendamment de sa supériorité, il avait fait les frais de la construction des chars et de l'achat des chevaux.

Un aréostat gigantesque, orné de drapeaux tricolores et de fusées, s'élança ensuite dans les airs, où il éclata, ne laissant de lui qu'un nuage de fumée. Il représenta la moralité de ces brillantes fêtes de la gloire.

Mémorial de J. DE NORVINS.

Édition de LANZAC DE LABORIE (Paris, Plon).

ans. Une quinzaine de maisons ont été considérablement endommagées. Il paroît que cette charrette contenoit une espèce de machine infernale.

La détonation a été entendue de tout Paris; une bande de roue de la charrette a été jetée par-dessus les toits dans la cour du consul Cambacérès.

Le premier consul a continué son chemin et a assisté à l'Oratorio. L'explosion a produit un effet terrible sur les maisons environnantes, celles qui étoient les plus proches sont presque détruites. Un mur de 25 pieds qui forme le derrière des écuries du citoyen Lebrun, troisième consul, a été renversé, et les débris de ce mur ont été jetés à 20 pieds dans l'intérieur.

La machine infernale consiste en une espèce de

baril que l'on croit rempli de balles, de marrons solidement fixé, garni de sa batterie, mais ayant et de poudre. A ce baril tient un canon de fusil la crosse coupée.



ATTENTAT DE LA RUE NICAISE (3 NIVOSE AN IX).
D'après une gravure du temps. — (Collection Henri d'Alméras.)

COMPLAINTÉ
SUR L'EXPLOSION DE LA
RUE NICAISE.

Cette machine infernale
Etoit faite d'un tonneau.
Et renfermoit, au lieu d'eau,
Beaucoup de poudre et des bales ;

Entassa sous leur ruine
Les meubles et les trésors,
Et des blessés et des morts.
Le Tribunal plein de zèle,

CHANTONS le récit fidèle
Du plus horrible attentat,
Exercé contre l'Etat,
Rue Nicaise, au Carrouzelle.
De ce fait la vérité
Fait frémir l'humanité.
Une machine infernale,
De nouvelle invention,
Fit, par son explosion,
Un dégât que rien n'égale,
Renversant aux environs
Les hommes et les maisons.
Le Consul, dans sa voiture,
A l'instant passait par là ;
Il alloit à l'Opéra ;
C'étoit à lui, chose sûre,
Qu'on vouloit donner la mort,
Mais ce fut un vain effort.
De ses chevaux la vitesse
Avoit devancé le coup,
Mais en s'arrêtant tout à coup,
De s'informer il s'empresse ;
Sans craindre ce noir dessein.
Il poursuit son chemin.
Son épouse toute en larmes,
Veut partager son danger ;
Mais on vint la rassurer,
Sur ces horribles vacarmes,
Les blessés et les mourans
Poussent des gémissemens ;
D'autres se font un passage
A travers mille débris,
Pour se sauver dans Paris.



BONAPARTE LIBÉRATEUR DE LA FRANCE.
Pièce allégorique de 1800. — (Collection du prince Roland Bouaparte.)

Cette invention d'enfer
Avoit des cercles de fer.
Les éclats de la machine
Enfoncèrent les maisons,
Et la chute des plafonds

Le Sénat-Conservateur,
Ministre et législateur,
Le Conseil d'Etat fidèle,
Au grand Consul en ce jour,
Vinrent prouver leur amour.

Grand détail de l'explosion. (Paris, Daniel, s. d.)

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1800

Janvier (NIVOSE-PLUVIOSE AN VIII).

1 (11 nivôse). — Installation des nouvelles assemblées créées par la Constitution du 22 frimaire an VIII ; le Corps législatif (Perrin des Vosges président) siège au Luxembourg, dans la salle occupée précédemment par le Conseil des Cinq-Cents ; le Tribunal (Daunou président), dans la salle construite par Beaumont.

4 (14 niv.). — Funérailles du naturaliste Daubenton.

9 (19 niv.). — Distribution des prix aux élèves du Conservatoire de musique dans une salle du théâtre des Arts (Opéra).

12 (22 niv.). — Arrestation de l'acteur Gavau-lan (de l'Opéra-Comique) pour avoir porté un habit dont les boutons ressemblent à des fleurs de lys.

17 (27 niv.). — Arrêté des consuls désignant les Journaux politiques autorisés (*Moniteur universel*, — *Journal des Débats*, — *Journal de Paris*, — *Bien informé*, — *Publiciste*, — *Ami des lois*, — *Clef du cabinet des Souverains*, — *Citoyen français*, — *Gazette de France*, — *Journal des hommes libres*, — *Journal du soir par les frères Chaigneau*, — *Journal des défenseurs de la Patrie*, — *Décade philosophique*).

20 (30 niv.). — Mariage de Murat avec Caroline, sœur de Bonaparte.

25 (5 pluviôse). — Un commis au ministère de la guerre, Loustaunau, convaincu d'avoir trafiqué de sa place, est révoqué.

28 (8 pluv.). — Fontanes prononce, dans le Temple de Mars (Invalides), l'Oraison funèbre de Washington, mort le 19 décembre 1799.

Février (PLUVIOSE-VENTOSE AN VIII).

6 (16 pluviôse). — Guyton de Morveau installé comme directeur de l'École polytechnique.

8 (17 pluv.). — Le citoyen Malfilâtre annonce dans ses journaux qu'il a découvert un remède infaillible contre la rage.

14 (25 pluv.). — L'abbé Sicard reprend la direction de l'Établissement des Sourds-Muets.

18 (29 pluv.). — Réorganisation du système administratif. A Paris, 2 préfets : de la Seine (Frochot), de police (Dubois) ; 24 conseillers municipaux ; 12 arrondissements, ayant chacun un maire et 2 adjoints.

19 (30 pluv.). — Les consuls s'installent aux Tuileries. Bonaparte sort du Luxembourg dans un carrosse traîné par six chevaux blancs, précédé par 450 musiciens et entouré de 2,000 hommes de garde.

24 (5 ventôse). — Etablissement d'octrois de bienfaisance.

26 (7 vent.). — Rétablissement des Bals masqués à l'Opéra. Celui du 26 février (à 6 francs le billet) donne plus de 25,000 francs de recette.

Mars (VENTOSE-GERMINAL AN VIII).

1 (10 vent.). — Devismes est nommé directeur de l'Opéra. Ouverture de la Banque de France.

22 (1^{er} germinal). — Le Prytanée français (d'abord Collège-Égalité et destiné à des élèves boursiers, fils de militaires) est divisé en 4 grands collèges placés : à Paris (dans le local du collège Louis-le-Grand) à Fontainebleau, à Versailles (Saint-Cyr), à Saint-Germain. Dans chacun, 100 boursiers et 100 élèves payants.

La classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut élit président Bonaparte.

26 (5 germ.). — Bonaparte fait réélire Carnot à l'Institut, dont il avait été exclu le 6 nivôse an VI.

28 (7 germ.). — Ouverture du Théâtre du faubourg Saint-Germain, sur l'emplacement des ci-devant Bouffons.

31 (10 germ.). — Clôture de la session législative.

Avril (GERMINAL-FLORÉAL AN VIII).

2 (12 germinal). — Carnot remplace Berthier au ministère de la guerre. Il y effectue de nombreuses réformes, et réorganise le bureau topographique.

12 (22 germ.). — La Censure est rétablie pour les pièces de théâtre. « C'est témoigner au pays intérêt et respect, dit la circulaire de Lucien Bonaparte,



NAPOLÉON BONAPARTE
Premier consul, né à Ajaccio le 15 août 1769, mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821.



J.-J. RÉGIS DE CAMBACÈRES
Deuxième consul (18 oct. 1753-8 mars 1824)



CHARLES-FRANÇOIS LEBRUN
Troisième consul (10 mars 1839-16 juin 1824.)



LAZARE CARNOT
Ministre de la guerre (13 mai 1754-5 août 1823.)



CH.-M. TALLEYRAND-PÉRIGORD
Diplomate (13 février 1754-17 mai 1838.)



JOSEPH FOUCHÉ
Ministre de la police (29 mai 1763-26 décembre 1827.)

ministre de l'intérieur, que d'éloigner de ses yeux tout ce qui n'est pas digne de son estime. »

16 (26 germ.). — Assassinat du botaniste Lhéritier de Brutelle.

17 (27 germ.). — La police découvre un conduit de 300 mètres qui amenait des eaux-de-vie en fraude d'une maison de Passy, rue Franklin, à la maison des ci-devant Filles de Sainte-Marie, à Chaillot, *intra muros*.

24 (4 floréal). — Jean-Baptiste Labenette, dit Corse, prend la direction de l'Ambigu-Comique.

27 (7 flor.). — Le premier consul nommé Latour d'Auvergne premier grenadier des armées de la République et lui décerne un sabre d'honneur.

Mai (FLORÉAL-PRAIRIAL AN VIII).

3 (13 floréal). — La maison de Pologne, rue Saint-Louis au Marais, est mise à la disposition du ministre de l'intérieur pour y loger gratuitement les artistes les plus distingués dans les arts mécaniques.

6 (16 flor.). — Bonaparte part de Paris pour se rendre à l'armée de réserve à Dijon.

20 (30 flor.). — Fête en l'honneur du Thésisme dans le Temple de la Victoire (Saint-Sulpice), une des huit églises de Paris où les Théophilanthropes peuvent célébrer leur culte.

22 (2 prairial). — L'Apollon du Belvédère est placé dans la salle des Antiques du Musée.

Juin (PRAIRIAL-MESSIDOR AN VIII).

2 (13 prairial). — Introduction officielle de la vaccine en France, grâce à La Rochefoucauld-Liancourt et à Thouret, directeur de l'École de médecine. Le comité médical vaccine, ce jour-là, 30 enfants, mais sans succès.

9 (20 prair.). — Devismes écrit à Lepan, directeur du *Courrier des spectacles*, pour l'informer que pendant l'été l'Opéra ne commencera qu'à neuf heures : « J'espère, dit-il, que cette disposition plaira au public... Les citoyens et les artistes auront le temps de diner à leur aise avec leur société, de se rendre aux promenades et dans les jardins, d'y admirer ce sexe enchanteur dont les grâces et l'élégante toilette en augmentent l'ornement et après avoir respiré un air pur, ils viendront s'asseoir à l'Opéra qui n'ouvrira son spectacle que quand la nature aura fermé le sien. » Tous les journaux tournent cette lettre en ridicule et l'Opéra continue à ouvrir son spectacle à six heures.

21 (2 messidor). — Lettre des consuls annonçant au Tribunal la victoire de Marengo (14 juin) et la mort de Desaix.

27 (8 mess.). — Le conseil de l'Hôpital du Val de Grâce écrit au Directoire central pour lui demander que les salles soient désormais désignées par des noms de batailles au lieu de l'être par des numéros.

Juillet (MESSIDOR-THERMIDOR AN VIII).

2 (14 messidor). — Retour de Bonaparte à Paris.

3 (13 mess.). — L'Institut se rend en corps aux Tuileries pour féliciter le premier consul de la victoire de Marengo.

14 (25 mess.). — Fête du 14 juillet. La garde consulaire, venue de Marengo à marches forcées, rentre à Paris, pour prendre part à la fête.

Août (THERMIDOR-FRUCTIDOR AN VIII).

3 (15 thermidor). — Banquet des anciens élèves du collège Louis le Grand, à l'Élysée, présidé par Boufflers.

Septembre (FRUCTIDOR AN VIII-VENDÉMAIRE AN IX.)

21 (4^e complémentaire an VIII). — Le corps de Turenne est déposé aux Invalides en présence de Bonaparte. Lucien prononce l'oraison funèbre.

22 (1^{er} vendémiaire, 1^{er} jour de l'an IX). — Célébration de l'Anniversaire de la fondation de la République. Des délégués de tous les départements y assistent. Au Tribunal, exécution d'une symphonie et



hymne à la Liberté. Spectacles gratuits à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Théâtre Feydeau, au Vaudeville.

26 (5 vend.). — Arrêté des consuls qui porte à 3 au lieu de 2 par mois les tirages à Paris de la **Loterie de France** (supprimée comme immorale le 16 novembre 1793 et rétablie comme lucrative le 30 septembre 1797).

Octobre (VENDÉMAIRE-BRUMAIRE AN IX).

8 (16 vendémiaire). — **Berthier** est nommé **ministre de la guerre** en remplacement de **Carnot** (17 vend.). — **Fête chez Cambacérés** en l'honneur de Bonaparte. **Garat y** chante une chanson de Boufflers.

10 (18 vend.). — Bonaparte assiste à la représentation des **Horaces à l'Opéra**. On arrêté dans les couloirs **Ceracchi**. Les conjurés, répandus dans la salle, devaient, au moment de la scène du serment, lancer des pétards, crier au feu, et, en profitant de la panique, pénétrer dans la loge du premier consul pour le poignarder. **Demerville** est arrêté dans la nuit.

21 (30 vendémiaire). — Rapport du ministre de la police sur le **complot du 18 vendémiaire** : « On a pensé, y est-il dit, qu'en frappant le premier consul, on frappait de mort la République. Jusqu'à ce moment les seuls individus arrêtés sont Ceracchi, Demerville et Arena. Les deux premiers ont révélé le complot.

Novembre (BRUMAIRE-FRIMAIRE AN IX).

7 (16 brumaire). — Arrêté du préfet de police Dubois sur les **femmes habillées en hommes**.

9 (18 brum.). — **Ouverture du Musée des Antiques au Louvre**.

15 (24 brum.). — Inauguration de la salle restaurée du **Vaudeville**, bâtie, en 1792, rue de Chartres-Saint-Honoré, sur l'emplacement du Vauxhall d'hiver.

22 (1^{er} frimaire). — Un coup de canon à midi et demi annonce l'**ouverture du Corps législatif**. — Première journée d'**exposition à l'hôtel de Coigny**, rue (Saint-) Nicaise, du tableau d'**Isabey** et **Vernet** : la *Revue du premier consul*.

26 (5 frim.). — Réouverture du **Lycée** (fondé en 1787, par **Pilastre des Rosiers**) : discours de **La Harpe**.

Décembre (FRIMAIRE-NIVOSE AN IX).

24 (3 nivôse). — A huit heures du soir, au moment où Bonaparte se rend à l'Opéra pour assister à l'audition de Haydn de la **Création du monde**, explosion d'une **machine infernale**, rue (Saint-) Nicaise, en face de la rue de Malte, 32 personnes tuées ou blessées.

28 (7 niv.). — **Lucien Bonaparte**, ministre de l'Intérieur, enlève à **Devismes**, qui s'était signalé par son incapacité, la direction de l'Opéra, pour la donner à **Bonnet**.

Monuments et Fondations.

Percier et **Fontaine** commencent la **restauration des Tuileries**. Ouverture du **passage des Panoramamas**.

La **Bourse de commerce** quitte l'église des Petits-Pères (Augustins réformés) de la place des Victoires.

Élévation d'une **fontaine** (démolie en 1824), place **Saint-Sulpice**. — Construction du **quai Desaix** commencé. — La **place Royale** devient **place des Vosges**.

Achèvement de l'**égout de la rue Saint-Denis**. La rue (Saint-) Louis du Marais, où **Turenne** avait eu son hôtel, reçoit le nom de **rue Turenne**.

Une division de la **Maternité** est transférée dans l'ancienne abbaye de Port-Royal, rue de la Bourbe, faubourg Saint-Jacques : elle deviendra plus tard la Bourbe.

Deux nouvelles succursales du **Mcnt de Piété** sont fondées, rue Vivienne et rue des Petits-Augustins.

La vie de la rue.

L'**Automate**, qui joue aux échecs et aux dames, rue des Poulies, vis-à-vis la colonnade du Louvre, n° 211 : prix d'entrée, trente sols.

La **femme invisible**, qui, enfermée dans une cage de verre, répond aux questions sans pouvoir être vue.

Population de Paris.

600,000 habitants (60,000 de moins que sous le règne de Louis XVI). 100 médecins, 80 banquiers, 400 écrivains,

2,400 tailleurs, etc. (d'après le *Tableau de l'An VIII*).

Les Arts.

Exposition annuelle de peinture.

Les « **Sabines** » de **David**.

Portrait du général Moreau, par **Gérard**.

Prix de Rome : **Peinture Granger**.

Les graveurs **Piranesi** viennent se fixer à Paris et y apportent les cuivres gravés par leur père.

La vie littéraire.

Lucien Bonaparte patronne une **Société littéraire**, destinée à reconstituer l'**Académie française**. Ce projet, vivement combattu, est abandonné.

Sébastien Mercier : *Le Nouveau Paris* (publié en 1799, à la fin de l'année, ne commença à se répandre qu'en 1800). — **Mme de Staël** : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales*. — **Beffroy de Reigny** (le cousin Jacques) : *Dictionnaire néologique des hommes et des choses* (la police en arrêta l'impression). — **Berchoux** : *La Gastronomie*. — **Deille** : *L'Homme des champs*.

Les Sciences.

Bichat : *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*. — **Cuvier** : *Leçons d'Anatomie comparée*.

Le théâtre. (DÉBUTS ET PREMIÈRES.)

Théâtre-Français. — 12 janvier. Rentrée de **Mlle Contat**. — 22 mars. *Pinto ou la Journée d'une conspiration*, comédie en prose, par **Nepomucène-Lemercier**. — 8 mai. **Premier début de Lafont**, ancien étudiant en médecine dans le rôle d'**Achille** (*Iphigénie en Aulide*). Une cabale est organisée contre lui par les partisans de **Talma**, qui lui reprochent « d'avoir un accent circonflexe dans la voix ». Il est soutenu par **Mlle Raucourt** (qui rentre cette même année au Théâtre-Français), et par le critique **Geoffroy**, tout puissant au *Journal des Débats*.

Théâtre des Arts (Opéra). — 5 mai. *Hécube*, paroles de **Milcent**, musique de **Fontenelle**. *Réminiscences* si nombreuses qu'un critique du temps assure que « si les paroles sont de 1,100 (Milcent), la musique est de 100,000. » — 14 juin. *La Dansomane*. Ballet de **Gardel**, musique de **Méhul**. **Goyon** se distingue dans le rôle du **Dansomane**. La valse, dansée dans les salons depuis 1795, paraît pour la première fois sur la scène de l'Opéra. — 26 juillet. *Praxitèle*, paroles de **Milcent**, musique de **Devismes**. Un des grands succès de l'année. — 10 octobre. *Les Horaces*, paroles de **Gaillard**, musique de **Porta**. — 24 décembre. *La Création du monde*, oratorio de **Haydn**, paroles de **van Swieten**, traduction du comte de **Ségur**. Prix des places doublé.

Opéra-Comique (théâtre Favart). — 8 juin. *Beniowski ou les Exilés du Kamchatka*, paroles d'**Alexandre Duval**, musique de **Boieldieu**, succès médiocre. — 16 septembre. *Le Calife de Bagdad*, par de **Saint-Just-Dancourt**, musique de **Boieldieu**. Très grand succès, véritable début musical de **Boieldieu**, qui n'était connu que comme compositeur de romances de salon. — 23 octobre. *Maison à vendre*, paroles de **A. Duval**, musique de **Delayrac** (grand succès).

Théâtre Feydeau. — 16 janvier. *Les deux Journées*, paroles de **Bouilly**, musique de **Chérubini**.

Ambigu-Comique. — 21 mai. *Madame Angot au sérail de Constantinople*, par le chevalier **Aude**. Le plus grand succès théâtral de l'année (237 représentations sans interruption.)

Les morts de l'année.

Marc-René de Montalembert, général et écrivain militaire (29 mars). — **Mme Helvetius**, dont le salon avait été un des plus brillants du xviii^e siècle (12 avril).

— Le botaniste **Lhéritier de Brutelle** (16 avril). —

— Le musicien **Piccini**, rival de **Gluck** (7 mai). —

L'auteur dramatique, **Rochon de Chabannes** (16 mai). —

— **Gavinès**, professeur au Conservatoire, le premier violoniste de l'École française (9 septembre). —

Armand de Béthune-Charost, maire du 10^e arrondissement, connu par ses œuvres charitables (27 octobre).



EMMANUEL-JOSEPH SIEYÈS

Homme d'Etat
(3 mai 1748-2 juin 1836.)



SÉBASTIEN MERCIER

Historien de Paris
(1740-1814.)



MME TALLIEN

(Thérèse Cabarrus, 1775-
15 janvier 1835.)



LOUISE CONTAT

Du Théâtre-Français
(1760-9 mars 1813.)



GAVINIÈS

Profes. au Conservatoire
(1726-9 sept. 1800.)



NICOLAS PICCINI

Compositeur de musique
(16 janv. 1728-7 mai
1800.)



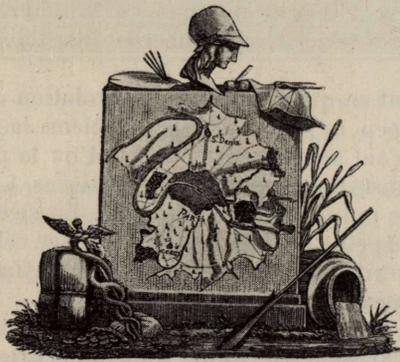
LA PORTE SAINT-DENIS EN 1801.

D'après un tableau du musée Carnavalet.

« En 1671, le prévôt des marchands et les échevins décidèrent qu'on érigerait un arc de triomphe en mémoire des glorieux exploits de Louis XIV dans la Flandre et la Franche-Comté. La ville de Paris fit les frais de cette construction; ils s'élevèrent à 500,122 francs. Ce beau monument est l'œuvre de l'ingénieur et architecte François Blondel. Les sculptures, commencées d'après les dessins de Blondel par Girardon, furent achevées par Michel Anguier et son frère François. » (E. et L. LAZARE, *Dictionnaire des rues de Paris.*) « La première porte Saint-Denis (enceinte des Capétiens) était située entre les rues actuelles des Innocents et de la Reynie; une plaque commémorative (rue Saint-Denis, 135) rappelle l'emplacement de la seconde (enceinte de Philippe-Auguste); la troisième (enceinte de Charles V) occupait la rue à la hauteur des nos 285 et 248. Quand Louis XIV fit raser les anciens remparts et dessiner le « Grand-Cours » (grands boulevards actuels), les vieilles portes de défense furent remplacées par des arcs de triomphe dont deux subsistent encore : les portes Saint-Denis et Saint-Martin. » (Edm. BEAUREPAIRE.)

1801

L'ANNÉE 1800 s'était terminée par un attentat : l'année 1801 s'ouvre par des proscriptions. Malgré Fouché, qui sait à quoi s'en tenir, Bonaparte veut rendre responsables de l'explosion de la machine infernale « les sep-



ARMES DE PARIS.
Vignette du temps.

tembre, ces scélérats couverts de crimes ». Leur principal crime est d'être vaincus. On est si pressé de se débarrasser des terroristes que, sur les listes de proscription, dressées hâtivement, on inscrit de prétendus conjurés qui avaient une raison sérieuse pour ne pas conspirer : ils étaient morts. Les républicains qui

n'ont pas eu la prudence de se rallier au nouveau gouvernement, coupables ou non, Ceracchi, Aréna, Demerville, Topino-Lebrun, sont impitoyablement exécutés. À l'égard des royalistes, le Premier Consul, qui songe à l'Empire, montre plus d'indulgence : il saura les attirer par des honneurs et des places; il les utilisera pour former sa cour. Déjà les émigrés commencent à revenir, et, dans ce Paris qu'ils ne reconnaissent plus, ils apportent des haines artificielles qui deviendront, à la première occasion, de lucratifs dévouements.

Le métier de conspirateur apparaît désormais trop pénible et trop dangereux. Cinq ou six polices fonctionnent en même temps et rivalisent de zèle : celle de Bonaparte, qui est la moins bien informée; celle de Fouché, qui découvre les complots et au besoin les invente; celle de l'État-Major; celles du ministère de l'Intérieur et du ministère des Relations extérieures. La moitié de Paris passe son temps à espionner l'autre moitié. Cafés, salons, théâtres, promenades sont envahis par les *observateurs* qui ont besoin, pour gagner leur vie, de quatre ou cinq dénonciations chaque jour. Un mot imprudent, un geste, peuvent faire mettre en prison le plus



LE BALLON DE GARNERIN.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Le ballon de Garnerin fut la grande attraction parisienne de 1801. Tout Paris y courut pendant cette année, et l'habile aéronaute, suivant un journaliste de l'époque, non seulement s'enleva aux nues, mais y fut porté par une foule enthousiaste.

paisible citoyen. Aussi l'enthousiasme est général : quand il n'est pas spontané, il devient obligatoirement.



MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DU 14 JUILLET.

(Musée des médailles de la Monnaie.)

réat dont tout Paris pût s'occuper. On a la chance de le découvrir. Le premier prix de mathématiques est gagné par un jeune berger de la Somme, Ducros, qui, sans le secours d'aucun maître, « étudiait, il y a trois ans, au

pied d'un chêne et au milieu de ses paisibles brebis ». Ce chêne et ces brebis suffisent à faire d'une solennité scolaire un événement parisien.

Le Concordat, traité d'alliance entre Bonaparte et Dieu, va rallier la plus grande partie du clergé. Une nouvelle concession lui est faite par la suppression brutale d'une religion que l'on veut considérer comme séditeuse et qui n'est que ridicule : Les *Amis de Dieu et des hommes*, les Théophilanthropes, — que le peuple, cruellement injuste, appelle les *filous en troupe*, — sont chassés des églises où ils célébraient leur culte innocent, vêtus de tuniques blanches et de ceintures tricolores. Paris redevient catholique par décret, et les bouquinistes — c'est un auteur du temps qui le remarque — vendent beaucoup plus cher les livres de dévotion.

Tout ce qui rappelait la Révolution disparaît peu à peu. Ceux des anciens Jacobins qui n'ont aucun goût pour l'exil ou la prison se transforment en souples courtisans. L'habit brodé remplace la carmagnole. Le siècle débute à peine, et déjà l'on publie, pour célébrer les mérites des puissants du jour, l'*Almanach des cumulards*.

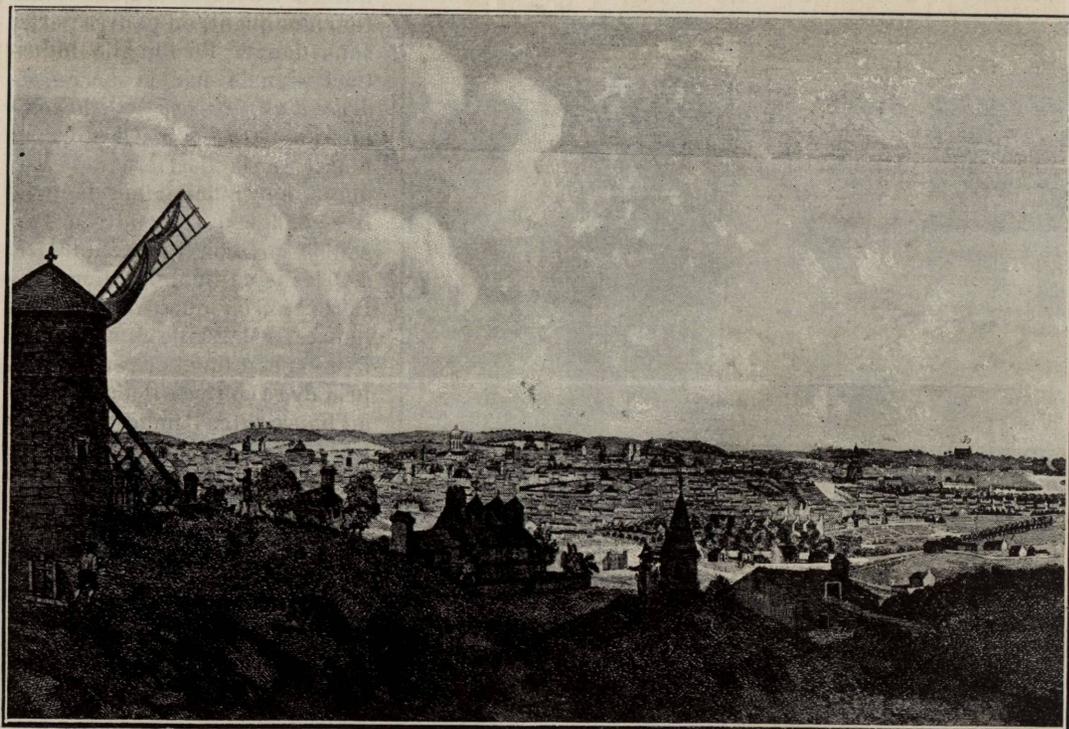
On se dégoûte de tout, même de la haine. Les Parisiens, après dix années de discordes civiles, ne demandent que l'apaisement. Du nouveau gouvernement, ils espèrent, ils attendent l'ordre, le bien-être matériel, la prospérité et l'embellissement de leur cité. Les grands travaux de construction n'ont pas encore été inaugurés en 1801 : les étrangers qui visitent Paris remarquent la saleté des rues, l'absence de trottoirs, le pavé boueux et glissant et le privilège accordé aux fiacres

d'écraser, pour aller plus vite, les malheureux qui vont à pied ; mais ils signalent aussi la beauté de nos Musées, enrichis des dépouilles du monde. L'éclairage n'est pas moins défectueux qu'à la fin du dix-huitième siècle, mais un inventeur obscur, Philippe Lebon, qui expiera son génie par la misère et peut-être par le suicide, fait ses premières expériences des *thermolampes*, au milieu de l'indifférence publique. Humbles et tristes débuts de l'éclairage au gaz !

La bonne société s'efforce de reprendre les

portent en revanche d'amples redingotes à collets démesurés. Ils ont l'amabilité fade, et leur politesse est grimacière, comme sous le Directoire. Les femmes sont habillées en déesses, mais ces déesses, on le devine, s'humanisent assez volontiers.

Consultons les journaux de modes, sans lesquels on ne saurait faire une histoire sérieuse. Ils nous apprennent que les élégantes portent cette année des *réseaux à la Circassienne* et des *épis d'or et d'argent*. Les robes sont garnies de feuilles de satin, de jais



PARIS VU DES MOULINS DE MONTMARTRE EN 1801.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

habitudes que la Révolution a interrompues. Les salons commencent à se rouvrir, mais il faudra quelques années encore avant qu'on y ramène les élégances d'autrefois. Un diplomate anglais, George Jackson, qui arrive à Paris au mois de novembre 1801, nous décrit une soirée chez le ministre de la police. Il remarque la mauvaise tenue des invités. Les bottes crottées et la malpropreté du linge l'étonnent. Il n'est pas moins choqué par la conversation trop libre des femmes qui craignent par-dessus tout de paraître naïves.

Une caricature très amusante représente une de ces soirées mondaines. Les hommes, emprisonnés dans des culottes trop étroites,

et de velours. Une grande révolution s'est faite dans le costume : les plumes ont remplacé les fleurs. Le rose, le blanc et le ponceau font la loi. On serait déshonoré si on arborait d'autres couleurs.

A quoi servirait-il d'avoir de riches toilettes si on ne les exhibait pas ! Fêtes et bals se multiplient. Les Parisiens, suivant une habitude retrouvée et qu'ils ne perdront jamais plus, ne songent qu'à s'amuser — sauf ceux qui sont chaque jour exposés à mourir de faim et qui ne forment d'ailleurs que le quart de la population !

Il est de très bon ton d'assister aux concerts de Mme Grassini. Cambacérès donne des dîners très recherchés où l'amabilité est

hiérarchique et la qualité des morceaux servis proportionnée à la qualité des convives. Il faut être un très haut fonctionnaire pour y manger à sa faim.

L'exposition de l'industrie n'intéresse que médiocrement ce public mondain, mais la visite du roi d'Étrurie, Louis de Bourbon, amuse Paris pendant un mois.

Ce fantoche, dont la nature a fait un sot et dont un caprice de Bonaparte a fait un roi, excite d'abord la surprise. Il est étranger et il porte un titre d'opéra comique. De même

l'*Aéronaute Garnerin* dont les ascensions n'ont pas encore lassé la badauderie parisienne.

Le Palais-Royal, chaque jour, se remplit de promeneurs qui admirent, dans la devanture où elles trônent, les fameuses bottes sans coutures, fabriquées par un cordonnier génial. Les restaurants, avec leurs étalages si engageants, s'encombrent de gastronomes venus de tous les coins de Paris. C'est une grande affaire en ce temps-là que de bien manger, et aucune autre ne paraît plus sérieuse.

Autour des tables bien garnies, si par hasard les sujets de conversation manquent, on pourra parler sans danger de l'habile industriel signalé par la *Correspondance d'un gobe-mouches* : le commissionnaire Lépinard qui a fait placer, à la barrière des Sergents, une affiche dans laquelle il s'engage à se rendre à Versailles en trois quarts d'heure, à Orléans en quatorze heures, à Bordeaux en quatre-vingt-seize heures, à Marseille en cent vingt heures, et promet de renoncer au prix de sa course s'il n'arrive pas à l'heure dite. Pendant six mois au moins, le commissionnaire est aussi célèbre que le cordonnier des bottes sans couture.

Deux événements importants font diversion au milieu de cette badauderie : en cette année, Ingres obtient le premier prix de Rome, mais les artistes qu'on préfère à cette époque sont les

peintres en miniature qui couvrent de leurs prétendues merveilles les arcades du Palais-Royal. Très modestement, sans aucun fracas, un chef-d'œuvre, *Atala*, vient de paraître. Les femmes, que le romanesque séduit et qui, d'ailleurs, en fait de littérature, sont les meilleurs juges, s'intéressent aux malheurs de ce pauvre Chactas.

Mais il existe un homme dont on s'occupe beaucoup plus que d'Ingres et de Chateaubriand, même dans les salons les plus élégants : c'est ce soldat de la garnison qui mange à chacun de ses repas vingt livres de viande.

Henri d'ALMÉRAS.



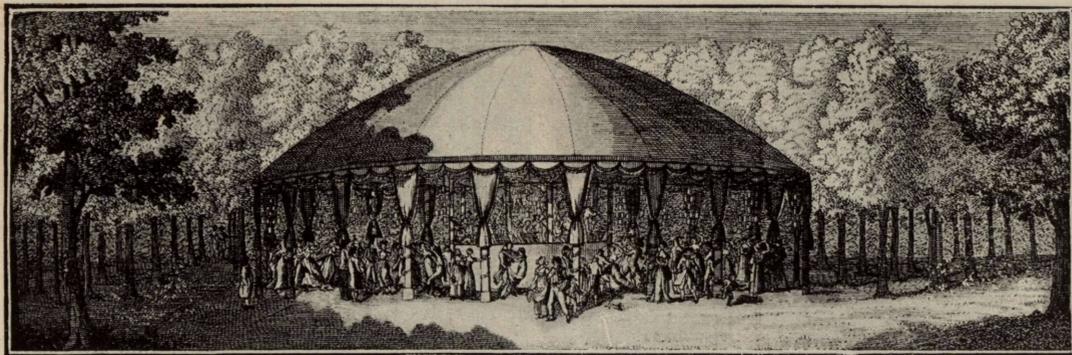
LA LOTERIE.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

« Il n'y avait, dit Miot de Melito (*Mémoires*), qu'une idée commune à tous : le désir de gagner de l'argent, et tout moyen était bon pour réussir à s'en procurer. » Aussi la Loterie, favorisée par le Consulat, faisait-elle perdre la bourse et la tête à des milliers de gens de toutes les conditions.

qu'autrefois ils s'étonnaient qu'on fût Persan, les Parisiens se disent : « Comment peut-on être roi d'Étrurie ? » Cependant le haut personnage se croit obligé d'aller partout, et partout il est ridicule. Il a des mots qu'on n'oserait inventer et que tout le monde répète. Il sème la joie autour de lui. Le rire brave les rigueurs du protocole, et on se demande si Bonaparte, pour faire ressortir les avantages du nouveau gouvernement, n'a pas voulu montrer aux royalistes la caricature de la royauté.

Le roi d'Étrurie parti, il faut se contenter des attractions ordinaires : les *Sauteurs du théâtre Louvois* qui ramènent un public que la tragédie avait mis en fuite, l'*Automate de Pelletier* qui joue seize airs de galoubet,



LE HAMEAU DE CHANTILLY.

Pavillon de la danse.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Les soupes à la Rumford (1)

(9 février).

JE rencontraï, hier après midi, un homme de ma connaissance; nous marchâmes de compagnie, j'allais assez lestement; il m'engagea



LES CHANTEURS DES RUES.

D'après une gravure du temps.

(Bibliothèque nationale. — Collection Hennin.)

à ralentir mon pas : « Avez-vous la goutte? lui

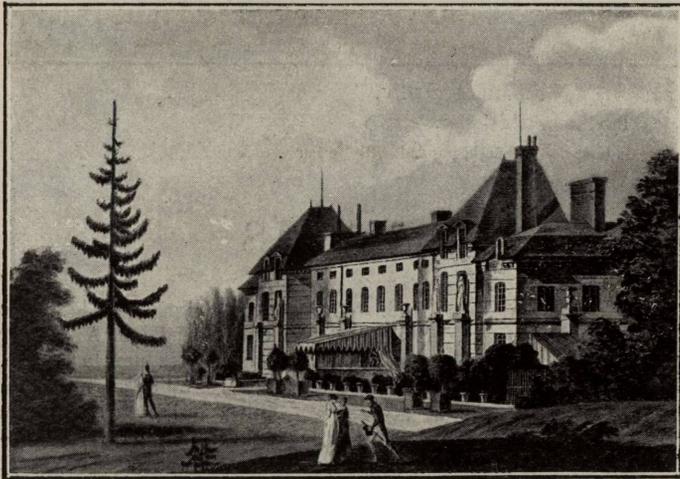
(1) On doit au physicien Benjamin Thomson, comte de Rumford,

demandai-je. — Non, mais je digère. — Je digère aussi, et je n'en suis que plus lesté. A digérer aussi péniblement, si vous n'avez pas la goutte, vous la gagnerez sûrement. — J'en ai bien déjà quelques atteintes. — Chez qui avez-vous donc diné, et comment? — Chez Méot, et voici comment : on m'a servi un vol-au-vent avec crêtes et laitance, un frétot de poulet, des côtelettes à la minute, un salmis de perdreaux aux truffes, un maquereau, des petits pois admirables, et ma bouteille de vin de Volnay. — Je conçois que digérer devient, dans ce cas, une œuvre pénible; l'abstinence serait plus facile à supporter. — Si vous diniez chez nos restaurateurs! — Je commencerais par les débaptiser. Je ne donnerai pas ce nom à l'homme qui, loin de me restaurer, minerait ainsi ma santé, et dont l'art assassin me conduirait infailliblement au tombeau : cependant, aujourd'hui, j'ai, par extraordinaire, diné chez un restaurateur qui, beaucoup plus que votre Méot, mérite cette qualification; mon dîner n'a pas été si fin, si délicat, et sûrement si cher que le vôtre, mais mon appétit est satisfait, et surtout je digère. — Quel est donc ce restaurateur qui laisse digérer? — Demain, si vous le désirez, je vous y conduis. — Volontiers, mais à une condition : vous dînez rarement chez les restaurateurs, c'est une débauche que vous ferez pour moi; permettez que je vous y traite. — Non, c'est moi qui vous donne à dîner. — Entrons au café de la Régence, je vais prendre du thé, vous en accepterez. — Non, je n'en ai nullement besoin; je digère merveilleusement sans cela; adieu, à demain : venez me prendre, je pars ce soir pour la campagne, nous dînerons de bonne heure, ne déjeunez point. »

J'attendais mon convive, il fut exact au rendez-vous. Au moment de partir, il désira un verre de vermouth; je lui fis servir de la liqueur verte, ne fût-ce que pour le remettre de sa digestion de la

qui vint se fixer en France en 1800, le premier établissement à Paris, cette même année, des soupes économiques.

veille. « Y a-t-il des femmes qui aillent dîner chez votre restaurateur? — Oui. — Élégantes? — Pas précisément. » Se plaçant alors devant une glace, il rajuste quelques mèches de cheveux et refait le nœud de sa cravate : nous partons et nous nous acheminons vers la rue du Mail. « C'est dans cette rue-ci que nous dinons. — Je n'y connais pas de restaurateur. — Nous y voici, entrons. — J'ai beau flairer, mon odorat ne me dit rien. Je me charge d'étudier la carte; c'est une affaire. — Pas très



LA MALMAISON.

D'après une gravure du temps. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)

Ce château, situé à deux lieues et demie de Paris dans la vallée de Saint-Germain, date du moyen âge. C'était au IX^e siècle la « Mala domus » où, suivant la tradition, les Normands avaient abordé quand ils vinrent faire le siège de Paris. Richelieu en fit l'acquisition. Elle devint la propriété de Joséphine de Beauharnais, qui en fit un séjour délicieux. Bonaparte l'habita avec elle après son mariage. Joséphine y mourut le 29 avril 1814; son fils, le prince Eugène, en devint ensuite propriétaire. La Malmaison fut pillée par les alliés en 1815. On en vendit le mobilier en 1829. La reine d'Espagne acheta la propriété en 1842. Elle a été revendue, il y a quelques années, par lots. On restaure actuellement le Château pour en faire un musée rétrospectif.

longue. Tenez, la voilà. » Je tire de ma poche la carte imprimée que voici :

SOUPE A LA RUMFORD

BON POUR UNE SOUPE

De midi à deux heures.

Rue du Mail, n^o 16.

Mon homme, stupéfait d'étonnement, reste là; je le prends par le bras et le pousse en avant. J'avais concerté la veille ma partie avec une des dames qui président à l'établissement; nous entrons, je présente mes deux cartes : nous nous plaçons à l'écart pour ne pas gêner par notre présence et pouvoir jouir sans distraction. Les deux heures destinées au service préviennent les inconvénients de la foule; les femmes respectables, à qui ces détails sont confiés, servent avec les égards dus à l'indigence, et l'indigent reçoit cet aliment avec l'air, plusieurs même avec l'expression de la reconnaissance.

La distribution publique finie, nous nous asseyons; on nous sert un potage, et nous le man-

geons de très bon appétit. Nous débutâmes par une scène muette. Nous n'étions la veille que simple connaissance; nous devenons amis : il me prend la main. « Mon ami, me dit-il, je ne dînerai pas tous les jours ici, mais j'y viendrai quelquefois pour me reconforter avec l'humanité, pour honorer la bienfaisance du philanthrope respectable si digne de sa fortune, puisqu'il la consacre à un pareil établissement. — Comment trouvez-vous ce potage? — Je ne dis pas bon, mais excel-

lent, et je me serais trouvé heureux de pouvoir souvent compter sur un pareil repas, lorsque dans nos jours d'anarchie, en butte aux terroristes, et forcé à mener une vie errante, je me trouvais réduit à partager la soupe du bûcheron, de l'habitant des campagnes, âcre de sel, faite avec de la graisse, du beurre ou du lard rances : la soupe du soldat ne vaut pas, à beaucoup près, ce potage, et il coûte? — Six liards. — Six liards! malheureux que je suis! le dîner que j'ai fait hier m'a coûté 48 francs, et le prix de ce dîner suffirait à nourrir un indigent pendant huit mois; de quoi est composé ce potage? — De légumes, de beurre ou de saindoux, de pois, de farine d'orge, d'herbes potagères; chacune des substances qui entrent dans sa composition, bonne, savoureuse par elle-même, le devient davantage par leur mélange et leur assaisonnement. — Mais l'uniformité de cet aliment ne fatigue-t-elle pas à la longue? — L'uniformité de la mauvaise soupe du

paysan et du soldat le fatigue-t-elle? D'ailleurs, on varie celle-ci à volonté, on peut satisfaire tous les appétits, tous les goûts, on peut y faire dominer aujourd'hui le haricot, demain la lentille, un jour le chou, un autre jour l'oseille, la carotte ou le céleri : ce potage peut être l'aliment de tous les âges, de la première enfance comme de la vieillesse. — Combien ces détails m'éclairent, et surtout combien ils m'instruisent! quel hommage l'humanité ne doit-elle pas à Rumford! Je vous rends grâce de la jouissance que vous m'avez procurée aujourd'hui, ainsi que de l'utile leçon que m'a donnée votre amitié. Le début ne me paraissait pas aimable, mais je m'applaudis fort du dénouement : adieu, embrassons-nous. »

Décade philosophique (30 floréal an VIII).

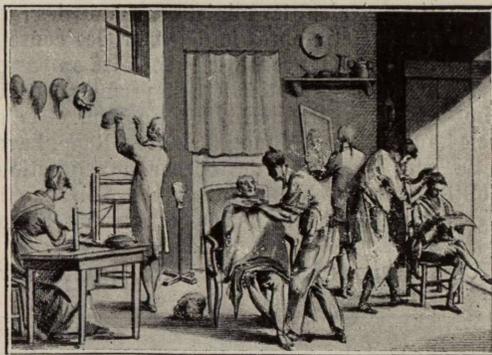
Bonaparte à la Malmaison

(Avril).

Les séjours que le général Bonaparte faisait à la Malmaison n'étaient pas de longue durée. Parfois il a pu désirer le repos, mais il ne savait pas le goûter... Dès qu'il était présent,



LE SERRURIER.



LE BARBIER.

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS.

D'après Duplessi-Bertaux. — (Collection de la Bibliothèque des Beaux-Arts.)

invinciblement tout ramenait autour de lui des idées guerrières. Je vois encore, comme si j'y assistais, un déjeuner champêtre qu'on nous servit sous les beaux ombrages du parc, une matinée de printemps. Un ton de badinage y régnait; on projetait des jeux innocents à la mode dans le grand monde d'alors. Nous sommes interrompus par l'approche d'un grenadier tenant une lettre à la main pour le général. « Ah! dit celui-ci en examinant attentivement le militaire, nous nous sommes vus là-bas. N'étais-tu pas un des braves qui, devant Aboukir, gardaient une batterie d'où ils ont été culbutés? Vous étiez cinq. Ton nom est Joly, je m'en souviens; c'est toi qui m'as remis trois sabres que m'envoyait Junot. — C'est absolument ça, mon général. J'étais là-bas avec Toinon, le grand blond, un fameux rageur, vous savez. — Oui, oui, répondit en riant Bonaparte. » Cette petite reconnaissance suffit à le mettre en bonne humeur pour toute la journée. Se levant de table, il dit à sa femme : « Vois-tu, chère amie, c'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne des batailles. — Mais c'est avec ta bonté, répliqua Joséphine, que tu gagnes tous les cœurs. »

Joséphine subissait complètement l'ascendant de son époux. Je remarquais avec sollicitude que son affection semblait augmenter, tandis que l'amour du général s'affaiblissait avec le temps.

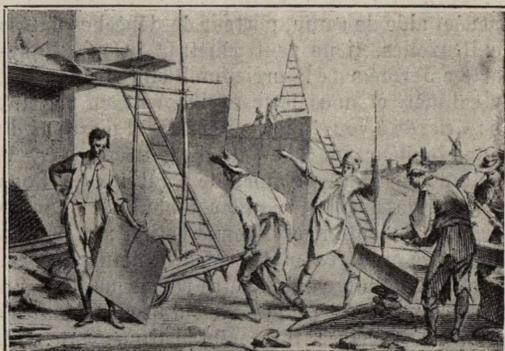
En dépit de quelques défauts qui tenaient à son éducation créole, à une mobilité d'impressions qui donnait prise à la malveillance, on l'aimait. Toujours, en elle, l'action d'un cœur aimant se faisait sentir; sa bienveillance était extrême et donnait du charme à tous ses rapports. Certaine de l'admiration que provoquait sa grâce pleine d'abandon, elle paraissait ambitionner davantage l'estime des qualités de l'esprit. C'est là qu'elle plaçait sa coquetterie. Elle avait enseigné à ses enfants l'art de plaire. Mlle de Beauharnais était adorée : douée de toutes les séductions, simple et modeste durant sa haute fortune, elle sut montrer plus tard l'énergie et la résignation d'une âme forte. Elle justifia pleinement le mot de Mme de Krudner, à la date de 1815 : « Elle ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux orages. »

Il n'est pas étonnant que de telles femmes attirassent une nombreuse société à la Malmaison. La nomination de Napoléon à la dignité de premier consul contribua, en outre, à donner une grande animation à ce séjour.

Ce furent alors vraiment les jours brillants de la Malmaison que les Tuileries et Saint-Cloud n'avaient pas encore fait abandonner. Quel brouhaha sur la route! quel flot de visiteurs s'entrechoquant du matin jusqu'au soir! Dès six heures



LE COUVREUR.



LE MAÇON.

D'après Duplessi-Bertaux. — (Collection de la Bibliothèque des Beaux-Arts.)

du matin arrivaient les ministres; à huit, les rapports des préfets; après le déjeuner, les conseillers d'État, puis les consuls; le soir, les ambassadeurs et la société particulière du premier consul: Mmes Leclercq, Bacciochi, les généraux et colonels Lannes, Duroc, Junot, Bessières, Rapp, Lavalette, etc. On évitait de toucher aux questions politiques, mais chacun s'appliquait à lire sur la figure du premier consul si les choses marchaient à son gré.

Un soir, nous étions au billard, quand arrive

soixante-cinq », répond hardiment l'intrépide aide de camp, heureux du tour que prenait l'interrogatoire. Le consul sourit; il cherchait à interdire les gens, et savait apprécier les réparties promptes et spirituelles. Cet incident détendit un peu les nerfs des convives; mais le consul redevenait soucieux et méditatif. Plus tard, causant avec Mme de Narischkine de l'étrange effet que produisit sur le consul la mort de Paul I^{er}: « N'en soyez pas surpris, me dit-elle; il savait que son buste était au palais de l'Ermitage, et que chaque



LE SOUPER DE GARGANTUA.

Automate du Jardin de Tivoli.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Lacuée, aide de camp, porteur de dépêches datées de Bruxelles. Il ne peut pénétrer jusqu'à Bonaparte enfermé avec Bourrienne. Celui-ci sort enfin du cabinet, et nous jette rapidement en passant un: « Garde à vous! le premier consul n'est pas de bonne humeur. — Qu'a-t-il? dites en grâce. — Il vient d'apprendre la mort de Paul I^{er}... » Sous cette impression, on se mit à table. Personne ne se souciait d'entamer la conversation: il régnait un silence embarrassant, Lacuée ne mangeait pas, il se dissimulait, voulant être remarqué dans un meilleur moment. Ce qu'il redoutait cependant ne tarda pas à arriver. Interpellé brusquement: « A propos, Lacuée, lui dit le général, vous arrivez de Bruxelles. » Il ne pouvait le nier. « Oui, général. — Combien y a-t-il de... jolies femmes? — Trois cent

fois que l'empereur Paul passait devant il ôtait son chapeau, répétant: Saluons le plus grand général des temps modernes! »

J.-F. ISABEY, *Souvenirs*.

Le roi et la reine d'Étrurie à Paris

(25 mai).

Le nouveau roi d'Étrurie, don Louis, infant de Parme et mari de l'infante Marie-Louise-Joséphine, fille de Charles IV, vint à Paris, au mois de mai 1801, pour remercier le premier consul de leur nomination à la couronne

d'Étrurie, car ils la devaient à une clause stipulée dans le traité conclu entre la France et l'Espagne, le 21 mars, à Madrid. Par ce traité, la France acquérait les États de Parme et cédait la Toscane (ou Étrurie) au prince de Parme, en lui donnant pour indemnité de l'héritage paternel celui de son oncle que nous lui avions enlevé.

Jamais je n'ai vu deux figures plus extraordinaires que celles de ces nouveaux souverains. Ils portaient le nom de comte et de comtesse de Livourne et menaient avec eux un *contino* de Livourne qui n'avait pas trois ans accom-

voir défilé devant nous les mêmes voitures qui, jadis, avaient emmené M. le duc d'Anjou lorsqu'il avait été à Madrid prendre le nom de Philippe V. Mais il y avait de plus les mules, les sonnettes, le zagal, le majoral, enfin le *coche de Coglièras* complet. Ce *drelin-dindin* des clochettes muletières au milieu de Paris, en réponse au son clair et argentin de nos grelots de folie, ce glissement nous parut étrange, et d'autant plus que l'attelage des mules, la tournure des conducteurs, et plus encore celle des maîtres, et la figure étrange de la reine qui souriait à la foule badaude entourant le car-



LES ÉTRENNES CHOISIES.

D'après une caricature du temps. — (Bibliothèque nationale. Cabinet des estampes.)

plis, mais valait à lui seul ses illustres parents.

L'infant don Louis, prince de Parme, était neveu, par sa mère, de la reine Marie-Antoinette. Les filles de Marie-Thérèse étaient mariées, l'une au roi de Naples, l'autre au roi de France, l'autre au duc de Parme; et si j'ai bonne mémoire, je crois que la quatrième l'était au duc de Saxe-Teschen. Tout ce que la nullité peut présenter de plus complet (car elle a aussi sa perfection) se trouvait réuni dans cet être qui, en vérité, tenait presque de cette race (de crétins) que l'on trouve dans les Alpes.

Le couple royal arriva à Paris dans une belle soirée de printemps. La bonne compagnie allait encore beaucoup chez Garchi et au pavillon de Hanovre. Il y avait précisément grand monde à Frascati ce même soir, et nous eûmes le plaisir de

rosse royal, tout cela formait une entrée si burlesquement imposante que les Parisiens en demeurèrent fort amusés.

Le premier consul voulut que la réception de ce roi tributaire de la République, et venant pour ainsi dire lui faire hommage de sa couronne, fût à la fois magnifique et de bon goût. Les réceptions amicales à la Malmaison furent d'abord les premières marques d'une cordiale amitié. Bonaparte voulait connaître l'homme qu'il venait de donner à un peuple spirituel et nourri de beaux et de doctes souvenirs. Mais à cet égard il n'eut pas besoin de plusieurs entretiens pour juger le personnage : il était inepte.

La reine était tout autre chose. Son physique repoussait d'abord; mais lorsque l'on avait causé avec elle plusieurs fois, et qu'elle avait dépouillé

une timidité mêlée de morgue qui enchaînait ses paroles et ses actions, on la trouvait alors fort aimable.

Le premier consul eut bientôt jugé le mari et la femme. Il s'en expliqua même assez ouvertement devant plusieurs personnes rassemblées. Le pauvre Louis I^{er} joignait à son incapacité naturelle un

milieu du tumulte qu'occasionna cet événement. La reine paraissait fort en peine et voulait cacher son mari, mais il n'y avait pas moyen de dérober à tant de personnes attentives la figure d'un roi, quelque insignifiant qu'il soit, lorsqu'il tombe du haut mal, et le malheureux prince était, à ce qu'il paraît, attaqué de cette affreuse maladie. Ce jour-

là, il était pâle comme un mort et ses traits absolument renversés. Je dois dire que cet évanouissement, quelle qu'en ait été la cause, ne fut pas long, mais il était effrayant. Lorsqu'il entra dans le salon, Mme Bonaparte lui demanda avec intérêt ce qu'il avait : Oh ! ce n'est rien... ce n'est rien... n'est-ce pas Louisa ? Ce n'est rien... mal à l'estomac... j'ai faim... je dînerai bien... j'ai faim... je le disais à Pepita... N'est-ce pas Pepita ? — (L'infante Marie-Luisa s'appelait aussi Joséphine, et, à la manière espagnole et italienne, don Louis l'appelait souvent *Pepita*. Il l'appelait également *Louisa*.)

M. de Talleyrand fut le premier des ministres qui donna une fête aux nouveaux souverains. On était alors au mois de juin, la campagne était dans son plus beau moment de parure. Aussi M. de Talleyrand donna-t-il sa fête à Neuilly. L'ordonnance en avait été dirigée avec goût et avec esprit tout ensemble. La fête se donnait à Florence, quoique nous fussions à Neuilly, et l'illusion était complète. Une décoration admirable représentait la belle place du palais Pitti, et lorsque Leurs Majestés descendirent dans le jardin, elles se trouvèrent au milieu d'une foule de jolies paysannes toscanes, qui leur offraient des fleurs en chantant des couplets, les enfermant dans leurs rondes joyeuses, pour leur faire entendre des vers à leur louange. Puis le roi et la reine entendirent le fameux improvisateur Gianni, leur annonçant

en beaux vers un règne et des jours heureux. Malheureusement tout cela ne faisait aucune impression sur le roi Louis. La reine paraissait seule reconnaissante pour elle et pour lui.

La plus belle des fêtes fut celle du ministre de l'intérieur, Chaptal. Cette soirée fut une vraie féerie. Le jardin du ministère de l'intérieur fut tellement bien *exploité* que l'on se crut dans un



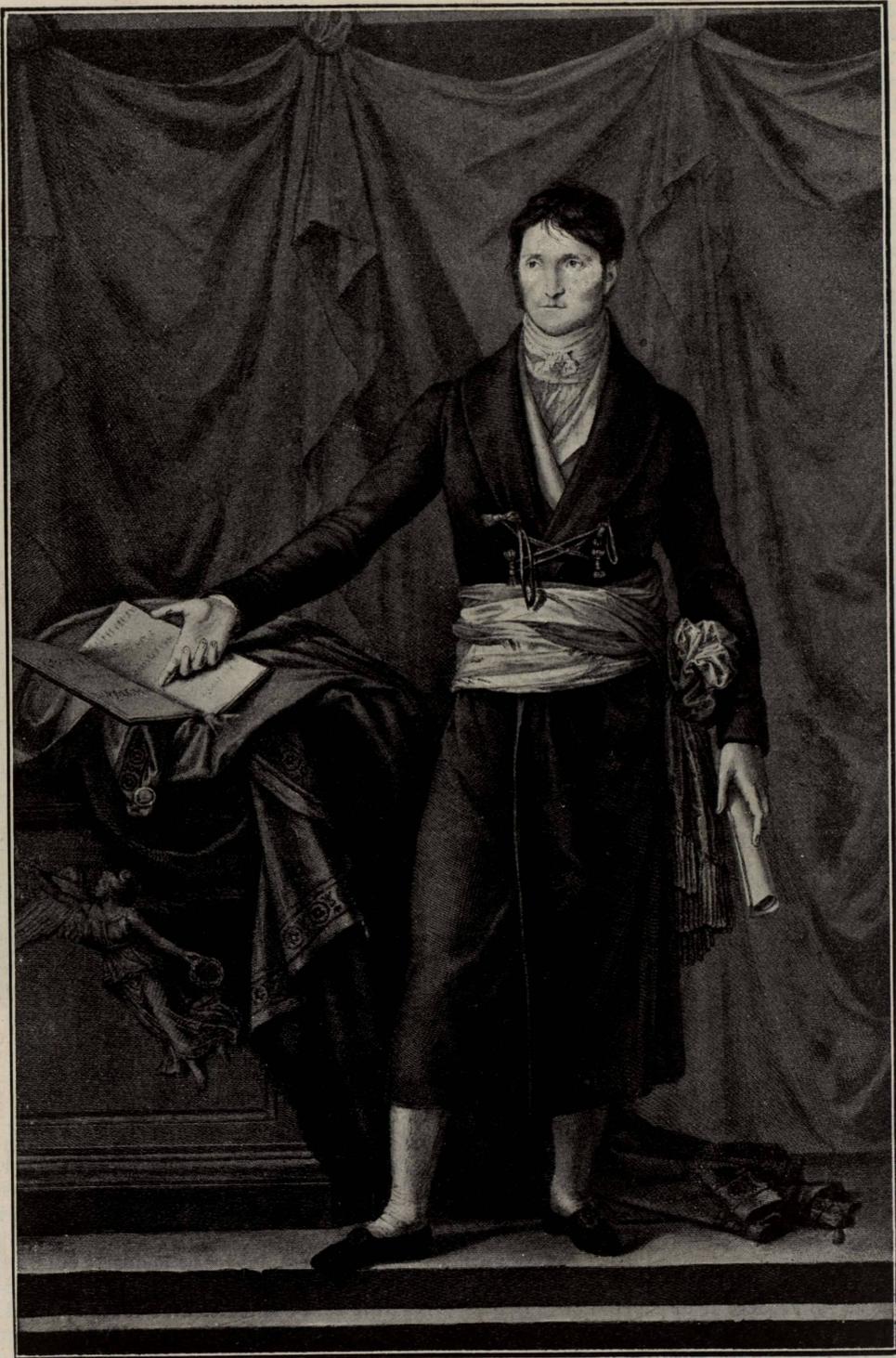
M^{lle} BOURGOÏN, DU THÉÂTRE-FRANÇAIS (RÔLE DE ROXELANE).

D'après un portrait du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

M^{lle} Bourgoïn, la protégée de Lucien Bonaparte, joignait au charme du visage — ses yeux étaient superbes — un organe agréable et flexible. Elle aimait son art et réussissait surtout dans les « amoureuses » de la comédie. Elle partageait les applaudissements avec M^{lle} Volnais. (J. F. REICHARDT, *Lettres intimes écrites de Paris*.)

autre inconvénient, qui fit dire à Napoléon, en fronçant les sourcils, lorsqu'il apprit la chose : — Hum ! si j'avais su cela, il serait resté où il était.

C'est qu'un jour, le roi d'Étrurie ayant été engagé à dîner à la Malmaison, il se trouva mal en descendant de voiture et de la plus étrange manière. Je traversais le vestibule à colonnes pour me rendre dans le salon, lorsque je me vis au



LUCIEN BONAPARTE.

D'après un portrait du temps. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)

parc. Trois cent cinquante femmes avaient été invitées, et toutes se trouvaient placées dans cette belle galerie où Lucien nous avait donné de si jolis bals l'année précédente. Le premier consul était ravi, et quoique je l'aie vu si rarement sensible à ces sortes de choses, il en témoigna son contentement non seulement le jour de la fête, mais encore longtemps après. Il parlait de ces chants invisibles, de cette harmonie ravissante qui se faisaient entendre d'une manière magique dans le jardin du ministère de l'intérieur. Et, en effet, j'ai vu peu de fêtes sous l'Empire, où certes elles étaient aussi belles que fréquentes, qui aient

crois, avec Hortense de Beauharnais. Il faisait des sauts et des bonds qui n'étaient pas du tout dans la dignité royale, à qui de telles cabrioles ne sont pas ordinaires. Je me rappellerai toujours une particularité de cette contredanse, c'est qu'au milieu de ces entrechats le Roi fit voler en l'air un objet assez lourd qui vint retomber sur ma tête et s'accrocher dans mes cheveux. C'était une de ses boucles de souliers. En voyant le chemin qu'elle avait pris, Sa Majesté trouva la chose si réjouissante qu'elle en riait à perdre la respiration. Mais nous rimes bien davantage lorsque, ayant voulu vérifier comment, de son pied royal,



LES REMORDS D'ORESTE POURSUIVI PAR LES FURIES.

Salon de 1801. Tableau de HENNEQUIN. — (Musée du Louvre.)

mérite de faire oublier celle de M Chaptal. Toutefois il en fut encore comme à Neuilly, toutes les gracieusetés faites en l'honneur des souverains ne furent appréciées que par la reine. Le malheureux Louis 1^{er} ne savait pas trouver une parole. Au milieu d'un village de Toscane construit exprès, dans lequel des paysans chantaient en chœur les beaux vers du Tasse et de Pétrarque, ce qui ne laissait pas au roi l'excuse de ne pas comprendre, il ne trouvait pas un mot : toujours son éternel sourire.

Mais où Sa Majesté Toscane était plaisante, c'était à la voir danser. J'eus l'honneur de figurer vis-à-vis d'elle, au bal que lui donna le ministre de la guerre, le jour anniversaire de la bataille de Marengo, et je crois que j'ai fait preuve d'une grande force sur soi-même en gardant mon sérieux pendant toute la contredanse. Le roi dansait, je

la boucle était arrivée dans ma coiffure, nous découvrimes que cette boucle était simplement collée sur le soulier. Un quart d'heure après, la seconde boucle, après avoir décrit un cercle par l'impulsion d'un jeté battu, alla tomber sur le nez d'un vieux monsieur.

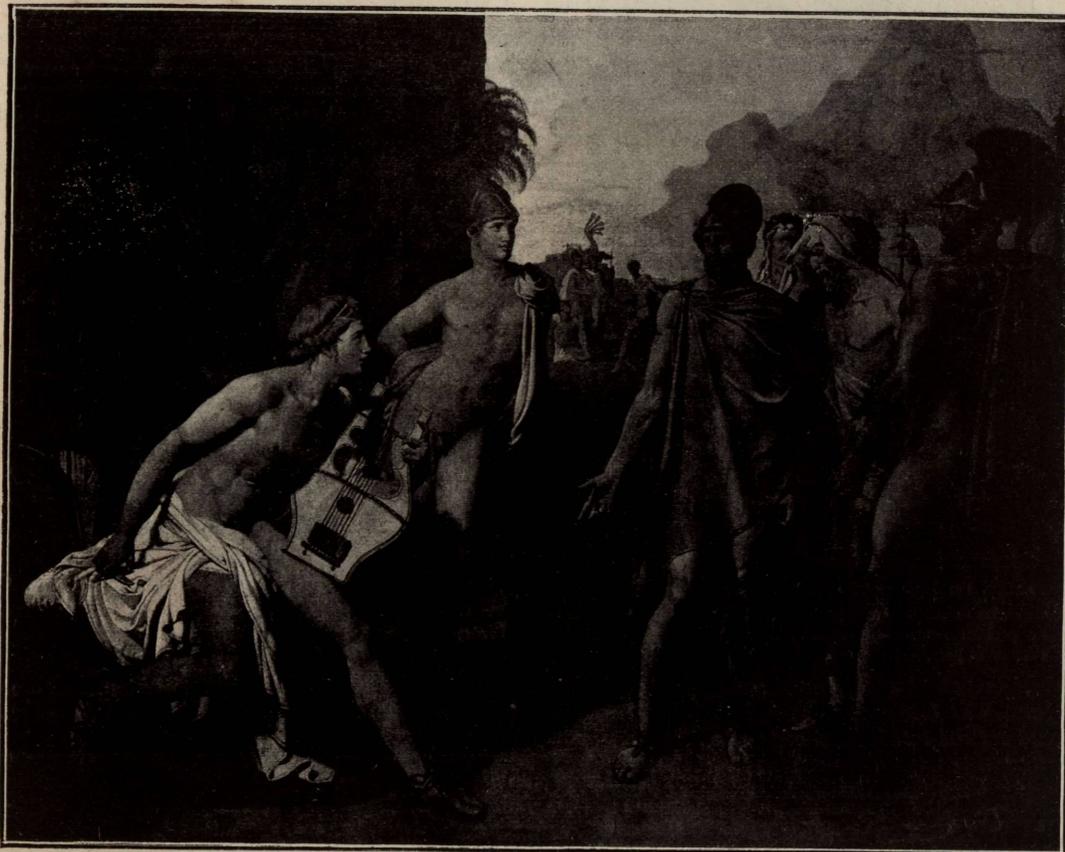
Cette fête du ministre de la guerre eut un caractère particulier, en ce que le souper fut servi dans le jardin sous des tentes avec tout l'appareil militaire d'un bivouac. Le feu d'artifice fut en grande partie employé à prouver au premier consul que l'on ne pouvait fêter que lui, au milieu de l'armée. Un ballon fut lancé pendant la nuit, et sur l'azur ardoisé d'un ciel pur, mais sombre, il traça en s'élevant le nom lumineux de Marengo.

Un jour, pendant que le roi d'Étrurie passa à Paris, le premier consul fut avec lui à la Comédie-



Française. On donnait *Œdipe*. La salle était pleine à ne pouvoir y jeter une épingle. Tout Paris voulait voir à côté l'un de l'autre le général Bonaparte qui avait fondé et créé des républiques étant simple citoyen, et ce roi qu'il couronnait, aujourd'hui qu'il était lui-même le chef de la plus puissante république qui fût au monde. La tournure du nouveau roi était encore plus plaisante auprès de celle du premier consul, toujours

tel moment, c'était la patrie donnant sa voix à tout ce qui entourait Napoléon pour lui exprimer un sentiment qui était dans tous les cœurs. Quant au nouveau roi, il fit d'abord un bond de deux pieds sur son fauteuil, puis il se mit à rire comme un bienheureux en voyant toutes ces mains du parterre, toutes les têtes des loges se diriger du geste et du regard vers la loge dans laquelle il était avec le premier consul. Sa joie fut complète



ARRIVÉE DANS LA TENTE D'ACHILLE DES AMBASSADEURS ENVOYÉS PAR AGAMEMNON.

Prix de Rome (1^{er} grand prix de peinture).

Tableau de J.-A.-D. INGRES. — (École des Beaux-Arts.)

Ingres, né à Montauban en 1781, avait vingt ans lorsqu'il obtint cette récompense. L'Institut lui avait décerné l'année précédente un second grand prix.

calme et sérieux et bien fait pour servir de but à des milliers de regards. Mais l'autre s'agitait, se remuait dans tous les sens et ne présentait aux spectateurs que la vue d'un enfant ennuyé d'être si longtemps sur la même chaise. Il y eut un moment où la salle retentit tellement du bruit des applaudissements que l'effet en était presque effrayant. Ce fut lorsque Philoctète dit ce vers :

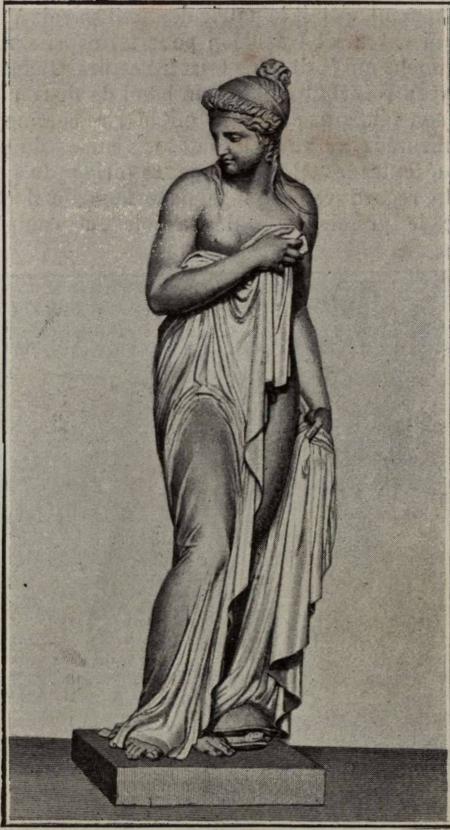
J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être.

La salle entière fut ébranlée sous les piétinements, les cris du parterre et même des loges, qui ordinairement dans ces circonstances ne se mêlent guère des applaudissements. Mais dans un

lorsque, voyant les applaudissements se prolonger, il crut qu'il était de la politesse de rendre une marque d'attention à « des preuves si positives d'un intérêt qu'il était tout fier d'inspirer à un si grand peuple », disait-il ; et il se leva en pied pour faire une belle révérence.

Après un séjour de quelques semaines, le roi et la reine d'Etrurie quittèrent Paris et prirent la route de leur royaume parfumé, dans lequel ils furent reçus par Murat, qui les installa sur leur trône. Je me rappelle qu'à cette époque tous les jeunes généraux qui n'avaient pas encore entrevu les duchés, les principautés, et dont un sabre, un pistolet d'honneur formaient tout le but d'ambition, riaient beaucoup entre eux du rôle que le





SALON DE 1801. « LA PUDEUR », PAR CARTELLIER.
 Cette statue de marbre fut acquise pour la Malmaison par la femme
 du premier consul et vendue en 1818. Elle a été gravée par
 Forster et par Reveil.

premier consul avait donné à remplir au général Murat. « La laideur amère de la reine d'Étrurie la rend surtout très désagréable, disait Junot : quelle figure !... » Et, en effet, toute sa personne était d'une laideur repoussante. Le résultat de ce voyage du comte et de la comtesse de Livourne à Paris fut de donner à Napoléon plus de circonspection dans le choix qu'il ferait, au premier roi qu'il nommerait. Celui-ci justifia parfaitement l'opinion que tout Paris en avait conçue, c'est-à-dire d'un homme complètement nul.

— La jeune génération qui s'élève maintenant ne savait pas quelle figure avait un roi, dit le premier consul un jour en riant ; eh bien ! nous lui en avons fait voir un. Mais sa physionomie redevint sérieuse à l'instant même, et il ajouta : — Pauvre Toscane ! pauvre Toscane !

Duchesse d'ABRANTÈS (*Mémoires*).

Fête de la Paix

(3 novembre-18 brumaire).

PENDANT toute la matinée un brouillard épais obscurcissait l'atmosphère : on ne devait attendre qu'une journée triste et nébuleuse. Tout à coup, à l'heure où les spectacles de la

fête devaient commencer, l'air s'est éclairci, comme par un effet magique ; on eût dit que la toile se levait pour laisser voir une magnifique scène.

Alors le temple du Commerce, construit au milieu de la Seine, a paru dans sa pompe. Cent barques, élégamment pavoisées, voguaient autour, se disputaient le prix de la vitesse. Le temple retentissait de chants d'allégresse, et des hommes de toutes les nations y exécutaient des marches et des danses.

On voyait entre ses colonnes flotter les pavillons de tous les peuples réunis. Ensuite, un très bel aérostat a enlevé quatre aéronautes.

Cette superbe machine a plané dans un ciel pur.

L'illumination qui a suivi a été plus brillante encore qu'on ne l'avait imaginé.

La rivière coulait entre deux longs murs de feu, surmontés par des édifices illuminés avec goût.

Au milieu de son cours, on remarquait un cirque de feu. C'étaient les nouveaux bains qui de loin présentaient cette forme élégante.

Sur le vaste théâtre construit près de la place de la Concorde, et qui représentait toute une ville au milieu de laquelle s'élevaient trois grands temples, on a donné une grande pantomime allégorique. C'était un spectacle nouveau dans nos fêtes.

Il ne manquait à cette grande représentation qu'un amphithéâtre assez étendu pour que tout le public de Paris en pût jouir.

Mais la place même de la Concorde ne suffisait pas pour le grand nombre des spectateurs, qui d'ailleurs n'y pouvaient être commodément placés. Des vues d'économie, bien louables, n'ont pas permis que l'on construise ce colossal amphithéâtre dont on avait eu le projet. Un superbe



MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DE LA VISITE DU ROI ET DE LA REINE D'ÉTRURIE A PARIS.

(Musée des médailles de la Monnaie.)

feu d'artifice a terminé la fête. Quoique l'humidité de l'air, dans la matinée, ait nui à l'exécution, il a paru faire plaisir.

C'était en effet un spectacle bien surprenant que de voir un volcan de fusées s'élançant du sein de la rivière dont les flots paraissaient couverts de petites fusées ; l'eau n'éteignait point leur éclat, elles sautaient, en serpentant d'un flot sur un autre, et dessinaient mille bizarres figures. Cette fête laissera de grands souvenirs.

Journal des Débats (5 novembre 1801).



MODES DE 1801.

Coiffure en cheveux et fichu-losanges.
(D'après le *Costume parisien*, de l'an IX.)

La réclame en 1801

I

HAMEAU DE CHANTILLY, CI-DEVANT L'ÉLYSÉE-BOURBON, AYANT DEUX ENTRÉES PAR LES CHAMPS-ÉLYSÉES ET PAR LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ. AU COIN DE LA RUE MARIGNY.

VELLONI fils a l'honneur de prévenir le public qu'il fera incessamment l'ouverture de son nouvel établissement du Hameau de Chantilly, par une grande fête extraordinaire. On trouvera journellement des haltes anglaises, composées de toute espèce de viandes froides et des meilleurs vins, ainsi que des déjeuners à la fourchette, et autres déjeuners, servis dans les chaumières du hameau.

Un grand café champêtre sera établi au milieu d'une vaste salle de verdure : l'on y trouvera café, thé complet, chocolat, bavaoises, punch, toutes sortes de liqueurs fraîches, vins de liqueur, liqueurs fines des isles, gros fours glacés à l'italienne, un assortiment complet de glaces en moules, sorbets, mousses faits par le citoyen Torton, élève et successeur de Velloni père; une nouvelle citronnelle mousseuse comme le meilleur vin de champagne, une bièrerie hollandaise au centre du hameau, où il se débitera de la bière blanche de première qualité, avec des pâtisseries

différentes, et généralement tout ce qu'on pourra désirer, le tout du meilleur choix, et de la tenue la plus propre et la plus décente. L'on jouira dans ce vaste local de tous les agréments de divers jeux champêtres, comme balançoire, jeux de bague, volant, courses sur l'eau, danse au milieu du hameau, dirigée par le citoyen Julien; superbe promenade sur la terrasse du château, nouvellement décorée de pavillons, ornée de glaces, figures; vase portant fleurs et lumières, et une quantité de beaux orangers; enfin, rien n'a été négligé pour rendre ce séjour le plus aimable et le plus élégant.

Le prix du billet d'entrée sera journellement d'un franc, dont 75 centimes (15 sous) seront reçus en consommation quelconque, la danse et les jeux champêtres exceptés.

Il se propose de donner une fois par décade de grandes fêtes extraordinaires, composées d'un concert vocal et instrumental, exécuté par l'orchestre du citoyen Feydeau sous la direction du citoyen Lahoussaye; beau feu d'artifice par le citoyen Ruggieri, et magnifique illumination par le citoyen Duvergier. Le programme de ces fêtes sera annoncé par des affiches, la veille et le jour qu'elles devront avoir lieu : le billet d'entrée pour ces jours-là sera de 2 francs sans consommation.

Journal des Débats, 1801.



MODES DE 1801.

Costume paré.

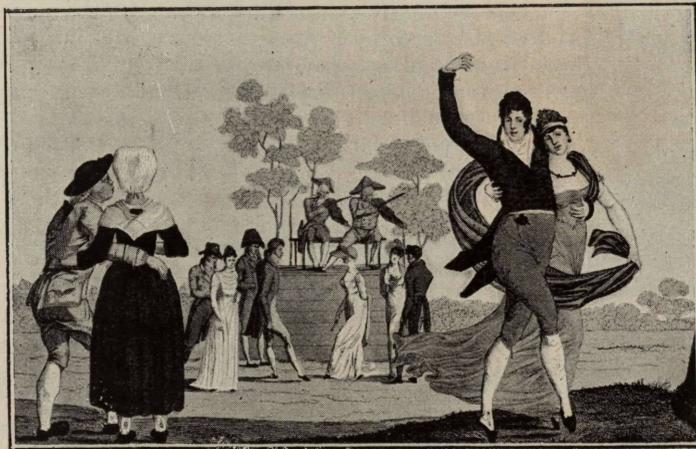
(D'après le *Costume parisien*, de l'an IX.)

II

UNE VOITURE A COMPTEUR

« On voit chez le citoyen Billaux, mécanicien, faubourg Saint-Martin, une machine destinée à marquer l'espace de chemin parcouru : elle se nomme *podomètre* : elle est appliquée à une voiture pour le roi d'Espagne. La pièce motrice suit le mouvement de la grande roue gauche, le communique sur un cadran intérieur qui marque les distances qu'on parcourt. Il y a deux aiguilles comme à une pendule, l'une lente, l'autre vive. La lente ne fait le tour complet que chaque 25 heures, ce qui donne la facilité de l'oublier et cependant de suivre les calculs. Chaque huit tours de roue, il se fait un décrochement qui fait un des degrés de l'aiguille vive et qui désigne un espace d'environ 50 mètres. »

Journal des Débats, 1801.



LA DANSE AU BOIS DE VINCENNES.

D'après le *Suprême Bon Ton*.

Bibliothèque nationale. — (Cabinet des estampes.)

Projet de loi

PORTANT DÉFENSE D'APPRENDRE A LIRE
AUX FEMMES

Ce paradoxe, que les critiques de l'époque appellent « impertinent », eut en 1801 un succès énorme dans le monde parisien. Deux femmes de lettres, M^{mes} Gacou-Dufour et Clément, y répondirent avec plus de passion que de talent. Sylvain Maréchal (1750-1803), publia dès 1775 une série d'écrits, dont le plus remarqué fut *l'Almanach des honnêtes gens*, que le Parlement condamna au feu et qui valut à l'auteur quatre mois de prison à Saint-Lazare.

CONSIDÉRANT que l'amour honnête, le chaste hymen, la tendresse maternelle, la piété filiale, la reconnaissance des bienfaits, etc., sont antérieurs à l'invention de l'alphabet et de l'écriture et à l'étude des langues, ont subsisté et peuvent encore subsister sans elle; Que l'intention de la bonne et sage nature a été que les femmes, exclusivement occupées des soins domestiques, s'honoreraient de tenir dans leurs mains, non pas

un livre ou une plume, mais bien une quenouille ou un fuseau;

Combien une femme qui ne sait pas lire est réservée dans ses propos, pudibonde dans ses manières, parcimonieuse en paroles, timide et modeste chez elle, égale et indulgente...; Combien, au contraire, celle qui sait lire et écrire a de penchants à la médisance, à l'amour-propre, au dédain de ceux et de toutes celles qui en savent un peu moins;

Que la nature elle-même, en pourvoyant les femmes d'une prodigieuse aptitude à parler, semble avoir voulu leur épargner le soin d'apprendre à lire, à écrire; Que le joli babillard des femmes dédommagera avec usure de l'absence de leur style; Que les femmes qui se targuent de savoir lire et de bien écrire ne sont pas celles qui savent aimer le mieux; Que si *Catherine de Médicis* n'avait point su lire, il n'y aurait point eu en France de journée de la Saint-Barthélemi;

Combien la seule conjugaison du verbe *amo, j'aime*, a occasionné de chutes;

Que pour l'ordinaire, une femme perd de ses grâces et même de ses mœurs, à mesure qu'elle gagne en savoir et en talents; Pour peu qu'elle sache lire et écrire, une femme se croit émancipée et hors de la tutelle où la nature et la société l'ont mise pour son propre intérêt;

Qu'il y a scandale et discorde dans un ménage, quand une femme en sait autant ou plus que son mari;

Que depuis qu'on rencontre dans toutes les professions des femmes qui savent lire, la nourrice fait jeûner son nourrisson, la marchande néglige son comptoir, et la cuisinière son service, l'ou-

rière commence plus tard et finit plus tôt sa journée, la coiffeuse distraite brûle la blonde chevelure de sa dame, la garde-malade et l'épicière-droguiste tuent leurs malades par des *qui pro quo*, et la jeune fille, devenue raisonnable, dit que sa maman radote, et traite son papa de bonhomme;

D'ailleurs, qu'empêcher les femmes d'apprendre à lire, c'est un grand pas de fait pour arrêter la multiplication des livres et pour opérer une salutaire réforme dans la littérature tombée en quenouille;

En conséquence : 1^o La raison veut que les femmes (filles mariées ou veuves) ne mettent jamais le nez dans un livre, jamais la main à la plume; 2^o La raison veut qu'on laisse :

A l'homme, — l'épée et la plume.

A la femme, — l'aiguille et le fuseau.

A l'homme, — la massue d'Hercule.

A la femme, — la quenouille d'Omphale.

A l'homme, — les productions du génie.

A la femme, — les sentiments du cœur.

3^o La raison veut que chaque sexe soit à sa place et s'y tienne.

Sylvain MARÉCHAL.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1801

Janvier (NIVOSE-PLUIOSE AN IX).

3 (13 nivôse). — Au Théâtre-Français **Molé** lit des vers en l'honneur du premier consul. — **Arrestation de Destrem** au théâtre Montansier.

4 (14 niv.). — Arrêté des consuls réunissant l'établissement des aveugles travailleurs à celui des **Quinze-Vingts**. — Arrêté des consuls déportant 130 individus parmi lesquels **Thirion** et l'ex-général **Rossignol**.

7 (17 niv.). — Une députation d'aveugles de la maison des **Quinze-Vingt** et une députation des sourds-muets sont présentées au premier consul : « Qu'il est cruel, dit un des délégués, d'être auprès d'un grand homme sans pouvoir en contempler les traits ! Ah ! daignez consoler les aveugles en leur faisant entendre votre voix ! »

9 (19 niv.). — **Ceracchi, Arena, Demerville Topino-Lebrun**, conspirateurs, condamnés à mort.

13 (23 niv.). — **Concert du Conservatoire** : audition de **Kalkbrenner**, sonate de flûte par **Tulou**, ouverture de la *Frascatane* de **Paësiello**.

21 (1^{er} pluviôse). — **Chaptal** est nommé **ministre de l'intérieur** à la place de **Lucien Bonaparte** envoyé comme ambassadeur en Espagne.

28 (8 pluv.). — **Saint-Régent**, conspirateur, est arrêté rue du Four Saint-Honoré.

29 (9 pluv.). — Bal masqué du carnaval à l'Opéra.

31 (11 pluv.). — **Exécution de Ceracchi, Demerville, Arena et Topino-Lebrun**.

Février (PLUIOSE-VENTOSE AN IX).

1 (12 pluviôse). — On arrête dans la nuit un voleur qui cherchait à pénétrer dans les magasins des Tuileries (sous la galerie du Museum). Le bruit se répand qu'on a essayé de faire sauter les Tuileries.

7 (18 pluv.). — Bonaparte autorise la création d'un **hôpital spécial pour les vaccinations** et les études relatives à cette méthode préventive.

9 (20 pluv.). — **Paix de Lunéville**.

Decandolle, secrétaire du comité central des **Soupes économiques**, écrit aux journaux qu'il y a actuellement 6 fourneaux en activité distribuant 300 soupes par jour. Dans la cour du chef-lieu des **Pompiers**, expérience en présence du préfet de police, de la **machine d'Audibert** pour porter secours aux maisons incendiées.

15 (26 pluv.). — Bonaparte présente à l'Institut deux papyrus trouvés à Thèbes.

17 (28 pluv.). — **Fête chez Talleyrand**, ministre des relations extérieures.

18 (29 pluv.). — Le préfet de police ordonne la fermeture, à dater du 20 février, de tous les **bureaux de remplacement** de conscrits ou réquisitionnaires.

Mars (VENTOSE-GERMINAL AN IX).

4 (13 ventôse). — Arrêté des consuls portant ouverture annuelle à Paris d'une exposition des produits de l'industrie française.

6 (15 ventôse). — Arrivée de la **légation russe**.

21 (30 vent.). — **Fête** donnée au ministère de la guerre, pour célébrer la conclusion de la paix.

Clôture de la session législative.

25 (4 germinal). — **Te Deum** à l'occasion de la paix dans les principales églises.

Avril (GERMINAL-FLOREAL AN IX).

1 (11 germinal). — **Promenade de Longchamp**.

6 (16 germ.). — **Saint-Régent et Carbon** sont condamnés à mort.

12 (22 germ.). — Un courrier apporte à l'ambassadeur de Russie, à Paris, M. de Kalitschew, la **nouvelle de la mort de l'empereur Paul I^{er}** (25 mars). Le **théâtre Feydeau** ferme ses portes.

21 (1^{er} floréal). — **Exécution de Saint-Régent et de Carbon**.

24 (4 flor.). — Arrestation à Passy du boucher **Robert Labbé** accusé d'avoir assassiné, pour le voler, dans la nuit du 5 avril, le restaurateur **Orsin**.

Mai (FLOREAL-PRAIRIAL AN IX).

1 (11 floréal). — Création par les messageries rue du Bouloi (établissement ci-devant Saint-Simon) d'un



FROCHOT
1^{er} préfet de la Seine
(1761-29 juillet 1828.)



LOUIS DE BOURBON
Roi d'Etrurie (1773-1803.)



MARIE-LOUISE
Reine d'Etrurie.
(1782-1824.)



MME DE STAËL
(Anne-Louise Necker)
(22 avr. 1766-14 juill. 1816)



ALEXANDRE BRONGNIART
Directeur de la fabrique
de Sèvres (5 fév. 1770-
7 octobre 1847.)



NIC.-M. AUDINOT
Acteur et auteur drama-
matique (8 juin 1732-
21 mai 1801.)

Service de Berlins Paris-Bruxelles en 45 heures.

7 (17 flor.). — Visite de M. de Kalitschew, ambassadeur de Russie, à l'hôtel des Monnaies. On frappe devant lui une médaille avec cette inscription : « **Alexandre I^{er} : empereur de Russie** » et de l'autre côté : « **Paix et amitié entre la France et la Russie.** »

A Passy, anniversaire de la mort de **Piccini**. Inauguration de l'inscription gravée sur son tombeau.

13 (23 flor.). — Arrêté des consuls décidant que **l'Institut** prendra place parmi les grands corps de l'Etat et aura un **costume particulier**.

14 (24 flor.). — Visite de **Bonaparte** au collège **Saint-Cyr**.

16 (26 flor.). — Pose de la première pierre de la **nouvelle salle du Tribunal**.

25 (5 prairial). — Arrivée à Paris du roi et de la reine d'**Etrurie** sous le nom de comte et comtesse de Livourne.

29 (9 prair.). — Le comte de Livourne assiste à **Edipe** au Théâtre-Français.

Juin (PRAIRIAL-MESSIDOR AN IX).

7 (18 prair.). — **Fête** donnée à **Tivoli** au comte de Livourne. Dès la veille plus de 4,000 billets retenus.

8 (19 prair.). — **Fête** donnée à **Neully** au comte de Livourne par le ministre des relations extérieures.

10 (21 prair.). — Visite du comte de Livourne à l'hôtel des **Monnaies**.

11 (22 prair.). — Visite du comte de Livourne au **Conservatoire de musique**.

16 (27 prair.). — **Ascension de Garnerin**, du hameau de Gentilly à Villeneuve Saint-Georges, avec une jeune dame « qui avait déjà fait avec lui trois ou quatre voyages et montrait autant de sang-froid qu'un grenadier qui monte à l'assaut pour la troisième fois ».

29 (10 messidor). — Ouverture d'un **concile national** à Paris. Départ du comte et de la comtesse de Livourne.

Juillet (MESSIDOR-THERMIDOR AN IX).

6 (17 messidor). Organisation du corps des **pompiers de Paris** (273 hommes : 3 compagnies).

14 (25 mess.). — Célébration de l'**anniversaire du 14 juillet**.

15 (26 mess.). — **Concordat** entre le Pape Pie VII et le gouvernement français.

29 (10 thermidor). — Ordonnance du préfet de police portant que la **Bourse** se tiendra tous les jours (sauf les jours de repos indiqués par la loi) de 2 à 3 pour les ventes et achats, de 3 à 4 pour les opérations de banque et les négociations des lettres de change et d'effets publics.

Août (THERMIDOR-FRUCTIDOR AN IX).

16 (28 thermidor). — Clôture du Concile national.

Septembre (FRUCTIDOR AN IX- VENDEMAIRE AN X).

3 (16 fructidor). — Ouverture du **Salon de l'an IX**

5 (18 fruct.). — La police fait enlever dans la nuit le poteau placé par la Commune de Paris sur le quai du Louvre, avec cette inscription : « C'est de cette fenêtre que l'infâme Charles IX, d'exécrable mémoire, tirait sur le peuple avec une carabine. »

10 (23 fruct.). — **Suicide** de l'imprimeur **Giguet**.

18 (1^{er} jour complémentaire). — **Exposition de l'industrie nationale** dans la grande cour du Louvre.

22 (5^e jour complémentaire). — **Visite des consuls** à l'exposition de l'industrie.

23 (1^{er} vendémiaire, 1^{er} jour de l'an X). — Célébration de l'**anniversaire de la fondation de la République**.

24 (2 vend.). — Rapport du jury sur les récompenses accordées aux exposants de 1801.

27 (5 vend.). — **Barbé-Marbois** est nommé ministre du Trésor public.

Octobre (VENDEMAIRE-BRUMAIRE AN X).

4 (12 vendémiaire). — Le général **Dolgorouki** remet à **Clarke** de la part d'Alexandre I^{er} un sabre enrichi

de diamants évalué à 50,000 francs, pour les arrangements pris par lui relativement au renvoi des prisonniers russes.

Arrivée du courrier annonçant la signature à Londres des **préliminaires de la paix** entre la France et l'Angleterre. A la Bourse de Paris, cette nouvelle fait monter le tiers consolidé de 48 à 53 francs.

5 (13 vend.). — Arrivée du cardinal Caprara à Paris.

6 (14 vend.). — Les consuls se rendent au Louvre pour y voir le **portrait de Desaix** par Regnaud.

7 (15 vend.). — Séance publique de l'Institut : le **grand prix de peinture** est accordé à Ingres.

10 (18 vend.). — Concert donné par **Mme Grassini** (la recette dépasse 13,000 francs).

12 (20 vend.). — Les églises ouvertes aux **Théophilanthropes** pour leur culte leur sont enlevées.

18 (26 vend.). — Expérience des **Thermolampes** de Lebon. (Le vent l'empêche de réussir.)

Novembre (BRUMAIRE-FRIMAIRE AN X).

3 (12 brumaire). — Nomination par les consuls de quatre **préfets du palais**.

7 (16 brum.). — A la 1^{re} classe de l'Institut, lecture par **Volta** d'un mémoire sur le **Galvanisme**, en présence de Bonaparte qui lui fait voter une médaille d'or.

9 (18 brum.). — Célébration de l'**anniversaire du 18 brumaire** et **Fêtes de la Paix**. Bonaparte porte une épée dont la poignée est enrichie de diamants, parmi lesquels le **Régent**.

22 (1^{er} frimaire). — Ouverture de la session du corps législatif.

Décembre (FRIMAIRE-NIVOSE AN X).

9 (18 frimaire). — **La Seine monte** à 7 mètres au Pont National et envahit le quai des Grands-Augustins.

16 (25 frim.). — Ouverture du **cours de langues orientales** vivantes établi près de la Bibliothèque nationale (persan : Langlès ; arabe : Sylvestre de Sacy ; turc : Jaubert ; grec moderne : d'Anse de Villosion).

30 (10 nivôse). — Au Théâtre des Arts, **distribution des prix du Conservatoire** de musique (1^{er} prix d'harmonie : Kalkbrenner ; de flûte : Jean-Louis Tulou ; de violon : Auguste Kreutzer).

Monuments et fondations.

ACHÈVEMENT de la grande **salle du Tribunal** (au Palais-Royal). Sur la place Dauphine, construction, par Percier et Fontaine (1801-1803), de la **Fontaine Desaix**, élevée par souscription. La démolition d'une partie de la rue Saint-Nicaise et de plusieurs hôtels donne une forme plus régulière à la **Place du Carrousel** et dégage les **Tuileries**.

Ouverture, rue de Chaillot, dans l'édifice **Sainte-Péline** et la maison en face, d'une maison de retraite « assurée à l'infortune et au malheur ».

Population de Paris en 1801.

Premier recensement officiel en octobre 547,416 habitants, sur lesquels 116,626 indigents.

La vie de la rue.

Panorama du Jardin des Capucines (vue de Toulon). — Fantasmagorie de **Robertson**, cour des ci-devant Capucines. Catoptrique physico-magique ou Fantasmagorie perfectionnée par le citoyen **R. Charles**. Apparition de spectres, génies, ventriloques, hommes et femmes invisibles, bustes parlants, etc. Palais du Tribunal, n° 127, galerie des Bons-Enfants. — Le **ventriloque Fitz-James**. — Les **Sauteurs** du théâtre Louvois. — Spectacle des citoyens **Olivier et Demenlieu**, hôtel des ci-devant Fermes, Messageries Saint-Simon, rue de Grenelle Saint-Honoré et du Bouloi : Cours de physique et de cartes, pièces mécaniques et entre autres la **Maison hollandaise**, d'où sort un automate qui sert toutes les liqueurs qu'on lui demande. — L'**Automate de Pelletier** joue 16 airs de suite sur le galoubet. — Ouverture sous la direction de Velloni fils, du **Hameau de Chantilly**, ci-devant Élysée-Bourbon.

Les Arts.

Les quatre chevaux antiques, enlevés à l'église Saint-Marc de Venise, sont placés dans la cour des Invalides.



GRATET DE DOLOMIEU
Géologue (24 juin 1750-
26 novembre 1801).



ALEXANDRE VOLTA
Célèbre physicien (19 fév.
1745-5 avril 1827).



F.-W. KALKBRENNER
Compositeur
(1788-10 juin 1849).



RODOLPHE KREUTZER
Violoniste (16 nov. 1766-
6 juin 1831).



ANDRÉ-JACQUES GARNERIN
Aéronaute (1769-1823).



CH.-ALB. DEMOUSTIER
Littérateur (11 mars 1760-
2 mars 1801).

Exposition au Louvre des **Noces de Cœna** de Véro-nèse, des **Batailles d'Alexandre**, de Lebrun, et de quelques tableaux de Rubens. — Exposition dans l'ancien Garde-Meuble des **Ports de France** de **Joseph Vernet**. — Lebreton, membre du Tribunal et secrétaire de la classe des Beaux-Arts à l'Institut, achète **L'Amour et Psyché** de Gérard. — Vente de la **collection Tolosan**, exposée rue Vivienne, n° 45 (200 tableaux environ qui restèrent presque tous en France et produisirent 320,000 francs).

Prix de Rome : Peinture, J.-A.-D. Ingres. Sculpture, Marin.

Portrait de Bonaparte par Isabey (gravé par A. Tardieu). — **Portrait de Mme Bonaparte** par Gérard.

Kreutzer, premier violon à l'Opéra, est envoyé en Italie par le gouvernement pour rechercher et acheter les plus belles partitions sorties du Conservatoire de Naples. Les musiciens de l'Opéra offrent une **médaille d'or à Haydn**.

La vie littéraire.

Chateaubriand : *Atala*. — **Legouvé** : *Le Mérite des Femmes*.

Les Sciences.

Guyton de Morveau : *Description complète des procédés de désinfection*.

Commerce et industrie.

Conseil des arts et du commerce formé à la préfecture de la Seine. — Fondation de la **Société d'encouragement pour l'industrie nationale**. — Réorganisation de la **fabrique de Sèvres**, avec **Brongniart** comme directeur. — Benjamin Deslessert fonde à Passy la **première filature de coton**. — Brevet d'invention accordé à **Seguin** pour sa fabrication du **papier** avec de la paille et autres matières végétales. — **Jacquard** fait recevoir à l'exposition de l'industrie le modèle de son **métier à tisser**.

Le théâtre. (DÉBUTS ET PREMIÈRES.)

Théâtre-Français. — 18 novembre. Début de **Mlle Bourgoïn** dans le rôle de **Mélanie** (drame de la Harpe). Redemandée à la fin du spectacle (ce qui a lieu alors pour la première fois), elle est reçue sociétaire immédiatement.

Théâtre des Arts (Opéra). — 8 mai. Célébration de l'anniversaire de la mort de **Piccini** (reprise de **Didon**). — 5 août. La **Flûte enchantée** de **Mozart**, arrangée sous un nouveau titre (les **Mystères d'Isis**). — 27 octobre. Début de **Mlle Bigottini**. — 7 novembre. **Le Casque et les Colombes**, paroles de Guillard et Collin d'Harleville, musique de Gretry (3 représentations).

Théâtre Feydeau. — Ferme le 12 avril.

Théâtre Favart. — 17 février. **L'Arto**, paroles de Marsollier, musique de Méhul. — Ferme le 20 juillet.

Opéra-Comique. — Sous ce titre, se réunissent le 27 juillet en société et avec privilège les deux troupes **Favart et Feydeau**. — 16 septembre, première représentation des deux troupes réunies : **Stratonice** de Méhul. — **Les Deux Journées** de Chérubini.

Théâtre Louvois. — Fondé par Picard avec une partie de la troupe de l'Odéon, brûlé en 1799. — 5 mai. Réouverture : **La petite maison de Thalie**, par A. Charlemagne (grand succès) et **le Collatéral** de Picard. — 8 mai. **La Petite ville** de Picard (très grand succès). — 5 août **Duhautcours** ou **le Contrat d'union**, par Picard et François Chéron (grand succès).

Vaudeville. — 15 mars. **Philippe le Savoyard** ou **l'origine des Ponts Neufs**, par Armand Gouffé, Duval et Chazet (succès).

Théâtre de la Cité-Variétés. — S'ouvre avec une nouvelle administration le 3 février.

Théâtre Olympique. — S'ouvre rue de la Victoire, sous la direction de Mlle Montansier, le 13 mai.

Opéra Buffa. — Ouverture salle Favart, le 31 mai. **Théâtre Mozart**. — Ouverture le 16 novembre.

Les morts de l'année.

Le poète **Demoustier** (2 mars). — **Audinot**, auteur dramatique (21 mai). — L'helléniste **J.-F. Vauvilliers** (23 juillet). — Le maréchal de **Ségur** (8 octobre). — Le géologue **Dolomieu** (26 novembre).



LE JARDIN DES TUILERIES EN 1802
MUR DE CLÔTURE SUR LA PLACE DE LA CONCORDE.

D'après une estampe du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Ce mur de clôture, dans toute sa partie facilement reconnaissable à l'appareil de la maçonnerie, est le mur même de l'ancien rempart connu dans la topographie parisienne sous le nom d'*enceinte bastionnée*. (EDM. BEAUREPAIRE, *Paris*, Hachette.) Les deux chevaux ailés sont des chefs-d'œuvre d'Antoine Coysevox (1648-1728), surnommé le Van Dyck de la sculpture.

1802

L'année 1802 est une époque exceptionnelle dans l'épopée sanglante et glorieuse de



PRESTATION DU SERMENT DU CLERGÉ DE FRANCE ENTRE LES MAINS DU PREMIER CONSUL BONAPARTE, EN PRÉSENCE DU LÉGAT DE SA SAINTÉTÉ, DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS, LE 20 GERMINAL AN X (JOUR DE PAQUES, 8 AVRIL 1802).

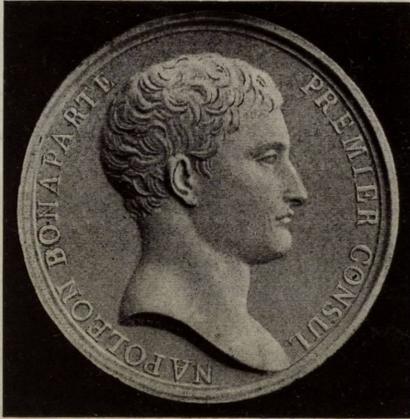
D'après une gravure du temps.

(Collection du prince Roland Bonaparte.)

la Révolution et de l'Empire; elle a été une sorte d'entr'acte au milieu des guerres que la France a soutenues de 1792 à 1815; elle a vu

les frontières s'ouvrir pour les étrangers et les émigrés, et Paris, redevenu plus brillant que jamais, exalter dans des fêtes officielles « la réconciliation de la France avec l'Europe et de la France avec elle-même ».

Le jour de Pâques, soixante coups de canon annoncèrent aux Parisiens qu'un *Te Deum* serait chanté à Notre-Dame pour célébrer la paix d'Amiens et le rétablissement du culte. Ces actes mémorables furent proclamés dans tous les quartiers par le préfet de police, accompagné des douze maires et des commissaires de police, escorté de détachements de troupes et précédé de trompettes sonnantes. Avec quel empressement plus grand la foule s'assembla sur le passage du cortège des trois Consuls, qui se rendirent à Notre-Dame dans une voiture à huit chevaux, devant laquelle de superbes coursiers, donnés à Bonaparte par le roi d'Espagne, étaient conduits en main par des Mameluks revêtus d'habits chamarrés d'or! Les carrosses des ministres et des ambassadeurs venaient ensuite, entourés des gardes consulaires aux uniformes étincelants; et quelle émotion ressentirent les assistants, lorsque dans la vaste



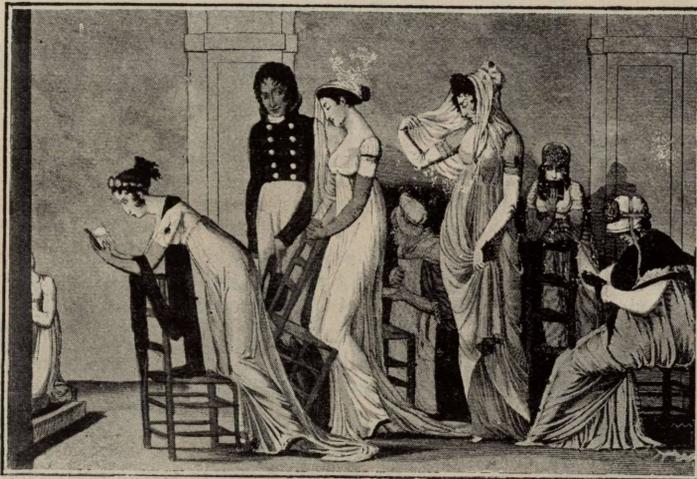
MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DU RÉTABLISSEMENT DU CULTE (1802).

(Musée des médailles de la Monnaie.)

basilique du moyen âge éclatèrent les accents du *Te Deum* de Paesiello, avec accompagnement des deux orchestres sous la direction de Méhul et de Cherubini, tandis que le gros bour-

la même solennité et se trouvait comme placée entre eux et le ciel qui les lui a donnés! »

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte.
Déjà Napoléon perceait sous Bonaparte.



A L'ÉGLISE.

D'après le *Suprême Bon Ton*. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

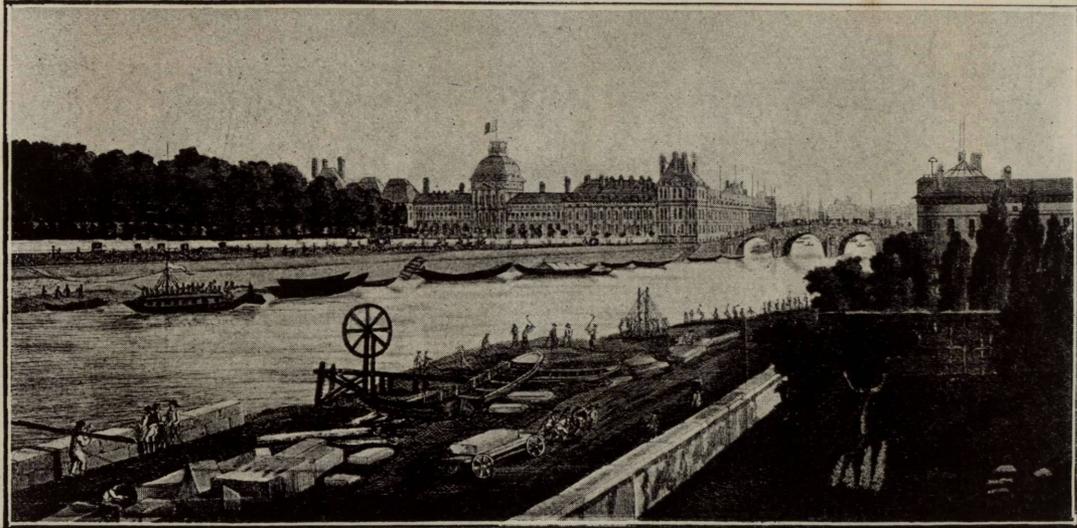
« L'opération la plus hardie qu'ait faite Bonaparte, dit Chaptal (*Mémoires sur Napoléon*), a été le rétablissement du culte sur ses anciennes bases. Quoique cet acte n'eût l'approbation d'aucune des personnes qui l'entouraient, il s'exécuta. » — Bourrienne ajoute : « La joie de l'immense majorité de la France imposa silence aux mécontents, même les plus audacieux. Une foule de personnes qui, avant le succès, n'osaient faire éclater leurs sentiments, ne les dissimulèrent plus, et il fut évident que Bonaparte avait, mieux que tout ce qui l'entourait, connu le fond des cœurs (*Mémoires*, édition d'Alméras, t. I). » Aussi le suprême bon ton en 1802 est-il d'aller s'agenouiller et prier à l'église.

don, muet depuis dix ans, se faisait entendre dans l'une des tours!

Non loin de Bonaparte, le héros, le pacificateur, le restaurateur de la religion, apparaissent dans l'église les membres de sa famille enrichis par ses succès. « Madame Bonaparte, disait le *Journal des Débats*, avait à sa droite Madame Bonaparte mère, qui d'un regard pouvait voir ses cinq fils réunis dans

quette dont s'entouraient M. et Mme Bonaparte, les flatteries officielles qui comparaient le Premier Consul à Auguste, à Mars et à Minerve, le titre d'Excellence qu'on donnait aux ministres, tous ces détails, non moins que l'irrésistible mouvement d'une opinion enivrée par le prestige du succès et de la gloire, faisaient prévoir qu'un jour prochain les coqs gaulois aux ailes éployées

Paris allait voir renaître les splendeurs d'une Cour nouvelle dans le palais des Tuileries. Sans doute, les formules et les emblèmes républicains subsistaient; les mots de liberté et d'égalité étaient toujours inscrits sur les monuments publics; sur quelques-uns d'entre eux on pouvait voir encore le bonnet rouge arboré à l'extrémité d'une perche; des rues conservaient les appellations que la Révolution leur avait assignées, comme la rue de Richelieu devenue la rue de la Loi; sur les places publiques se dressaient encore les arbres de la Liberté, bien que souvent languissants et malingres; les anciens couvents et plusieurs églises étaient convertis en casernes ou en magasins; mais la garde consulaire qui veillait aux portes du palais, l'apparat et l'éti-



LE QUAI DES TUILERIES EN 1802.

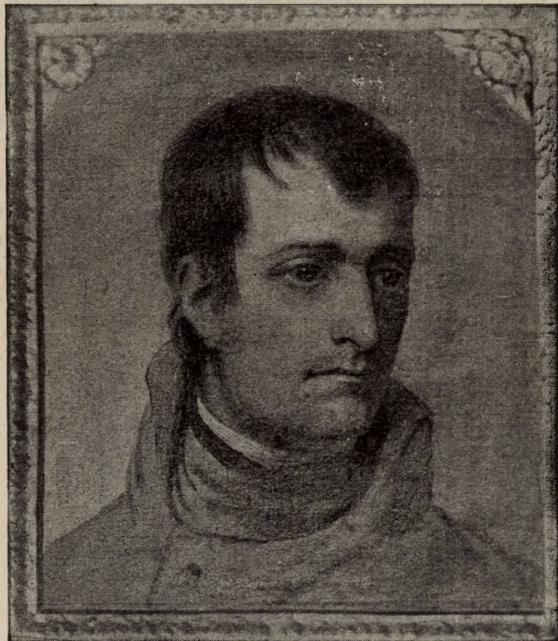
D'après une estampe du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Jusqu'en 1730 le quai des Tuileries était un chemin étroit, qui séparait le fossé des Tuileries de la Seine. A cette époque, on démolit a porte de la Conférence, ainsi nommée parce qu'elle avait été construite dans le temps des fameuses conférences qui amenèrent la paix des Pyrénées. Par lettres patentes du 8 octobre 1731, Louis XV ordonna la formation d'un nouveau chemin, de largeur convenable, ce qui fut exécuté. Le quai resta à peu près tel jusqu'en 1806, année où Napoléon décréta qu'un mur de quai serait construit dans le prolongement du parc Saint-Nicolas. (F. et L. LAZARE, *Dictionnaire des rues de Paris*.)

seraient remplacés sur les pilastres des grilles des Tuileries par les aigles impériales.

De même que les brillantes revues passées par Bonaparte dans la cour du Carrousel, les défilés des troupes, les carrosses des ambassadeurs, les livrées des ministres excitent l'admiration des badauds. Les fêtes publiques sont prodiguées, et, jamais le Palais-Royal et les boulevards n'ont été plus animés. « Paris, dit un Anglais, est une foire où il y a du plaisir pour tout le monde. » Le jardin des Tuileries est, à certaines heures, le rendez-vous des élégants et des jeunes femmes à la mode, que les intempéries de l'air n'empêchent pas de se montrer en toilettes claires et légères. Des restaurants en vogue, dont l'architecture rappelle celle des temples grecs, s'ouvrent sur l'allée des Feuillants. De tous côtés, l'été, des jardins superbes attirent les amateurs de danses et de plaisirs variés; tels le Hameau de Chantilly, installé à l'Elysée; les Folies-Beaujon; le parc Monceau, qu'on trouve trop éloigné; Tivoli, où l'orchestre exécute « des airs et des valse nouvelles de MM. Mozart, Haydn et Pleyel ». Mais le concert-promenade le plus renommé de tous, c'est Frascati, où la foule la plus élégante se presse, à la sortie des spectacles, de dix heures du soir à deux heures du matin.

La Grèce et Rome sont des modèles que

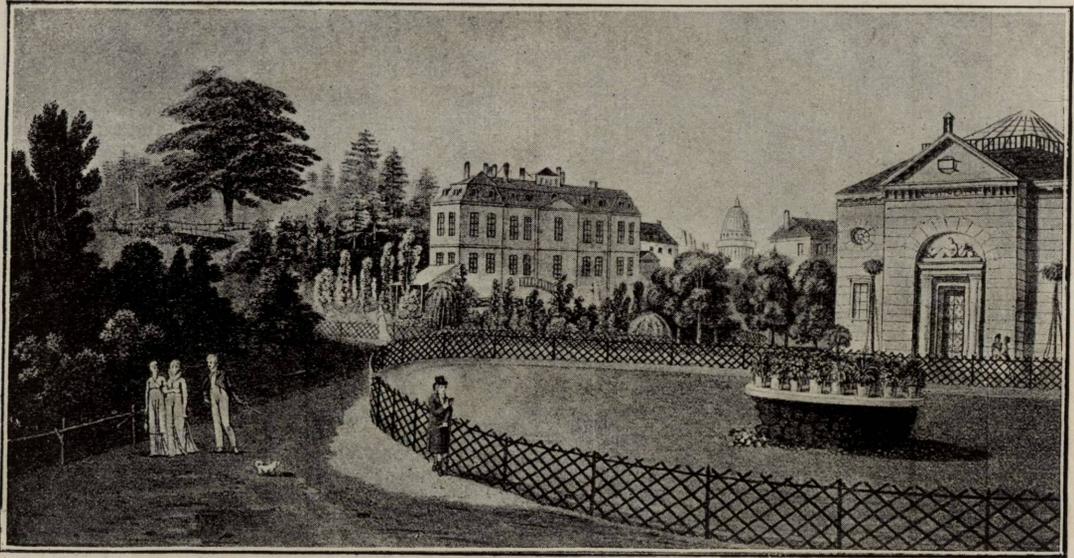


LE PREMIER CONSUL.

Portrait original peint par J. Phillips.

(Conservé à l'Hôtel de la sous-préfecture de Bayonne.)

J. Phillips marqua parmi les peintres anglais du commencement de ce siècle et laissa spécialement un renom de portraitiste. Sur le châssis de la toile, au dos du tableau, on lit, en anglais, une inscription à l'encre dont voici la traduction : « Ce portrait a été dessiné par J. Phillips, membre de l'Académie royale, alors que Bonaparte était premier consul en 1802. Bonaparte posa pour ce portrait à la demande de lord Erskine. Phillips acheva son tableau pendant que Bonaparte était à souper. » Il existe de ce tableau une gravure de Turner, qui trahit et affaiblit l'original. Le portrait de Phillips est un des seuls authentiques. Les yeux de Bonaparte luisent d'un éclat bleu d'acier très fixe, à la fois pénétrant et doux (Louis LABAT.)



LE JARDIN DES PLANTES EN 1802.

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

En 1626, Héroard, premier médecin de Louis XIII, obtint des lettres patentes ordonnant la création d'un Jardin des Plantes à Paris sur le modèle de celui fondé à Montpellier par Henri IV en 1598. Héroard fut enlevé à la science avant l'exécution de ce projet que reprit en 1633 le médecin ordinaire du roi, Guy de la Brosse. Il fit à cet effet l'acquisition du terrain de la butte des Copeaux ou Coupeaux, qui servait de voirie aux bouchers de l'abbaye Sainte-Geneviève. En 1640, le nouvel établissement construit sur cet emplacement fut élevé. Il reçut le nom de *Jardin royal des herbes médicinales*. Fagon, premier médecin de Louis XIV, puis les naturalistes Tournefort, de Jussieu, Buffon, Daubenton, Bernardin de Saint-Pierre, Cuvier, contribuèrent tour à tour à l'agrandissement et à l'embellissement de ce Jardin du Roi. (F. et L. LAZARE, *Dictionnaire des rues de Paris*.)

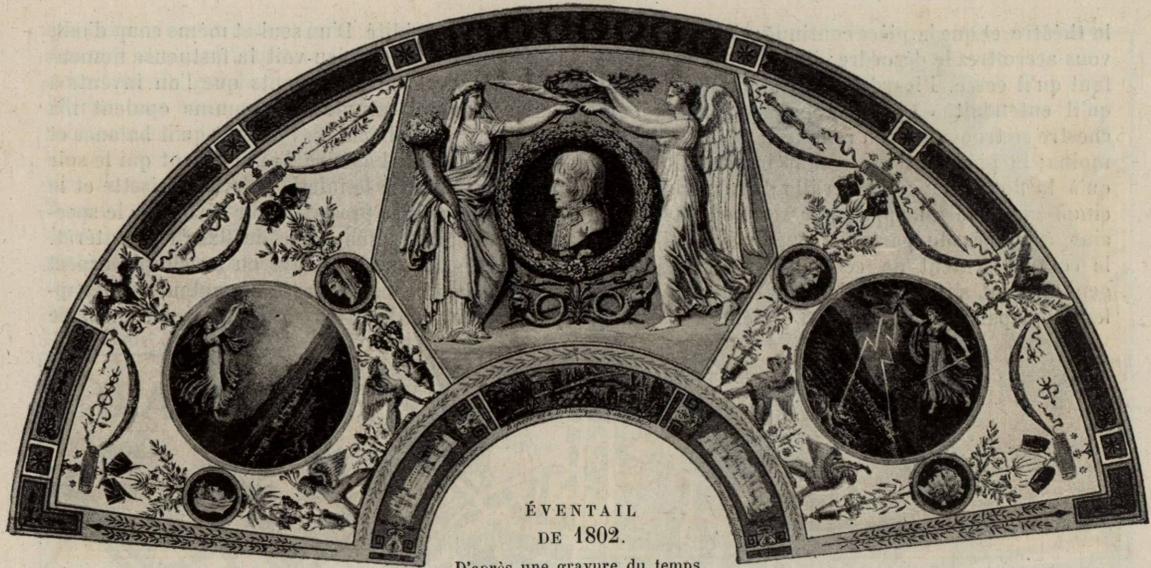
partout l'on veut suivre. Tandis que les noms de consuls, de tribuns, de sénateurs revivent dans l'organisation politique, les tuniques et les coiffures de l'antiquité classique sont adoptées par les femmes. La littérature pourtant cherche à réagir contre cet engouement. Les romans de Madame Cottin et de Pigault Lebrun sont en vogue. *Delphine*, de Mme de Staël, doit son succès non seulement à ses hautes qualités littéraires, mais aux allusions qu'on y cherche. Mais rien n'égale le retentissement obtenu par le *Génie du christianisme*, que « le citoyen Chateaubriand » fait paraître à la veille de la fête du rétablissement du culte. Le style superbe de cet ouvrage est encore mis en relief par les circonstances, et, s'il trouve parmi les philosophes des détracteurs passionnés, il rencontre ailleurs des admirateurs enthousiastes. « Le *Génie du christianisme*, dit le *Journal des Débats*, s'est élevé au milieu de nous comme un grand édifice. »

La paix seconde les grands projets d'embellissement de Paris. On entreprend des travaux utiles : le pont des Arts, le pont qui relie l'île Saint-Louis à la Cité, le pont du Jardin des Plantes, le canal de l'Ouëq, destiné à fournir de l'eau en abondance aux quartiers du nord. On démolit le grand Châtelet, on abat des maisons pour ouvrir la rue de Rivoli et la

place des Pyramides, pour dégager les Tuileries et le Louvre, où l'on voudrait transférer la Bibliothèque Nationale.

Il y a des ombres, sans doute, au tableau si séduisant que présente Paris à cette époque. La perte de la liberté est la rançon de la sécurité, de l'ordre, de la paix glorieuse dont on jouit. Si l'on accueille les étrangers et les émigrés, on exile des femmes et des vieillards, dont le seul crime est d'entretenir des correspondances suspectes et de dénigrer le régime nouveau. La Harpe, âgé de soixante-dix-huit ans, reçoit l'ordre de se retirer dans une petite commune à vingt-cinq lieues de Paris, parce que, dit un article officiel, « il est en proie à une espèce de délire réacteur, que nourrit et entretient chez lui le caquetage de quelques coteries ». Mais ces actes d'une police ombrageuse et quelque peu ridicule sont oubliés et même approuvés par la majorité. Le Français est « ivre de gloire, ivre d'amour », comme le disent de petits vers récités dans un lycée de demoiselles ; il ne connaît pas de sentiment supérieur à l'orgueil qu'il ressent en contemplant 1,800 drapeaux pris à l'ennemi, suspendus aux voûtes de l'église des Invalides, qu'on avait jusqu'alors désignée sous le nom de Temple de Mars et qui venait d'être rendue au culte.

Albert BABAU.

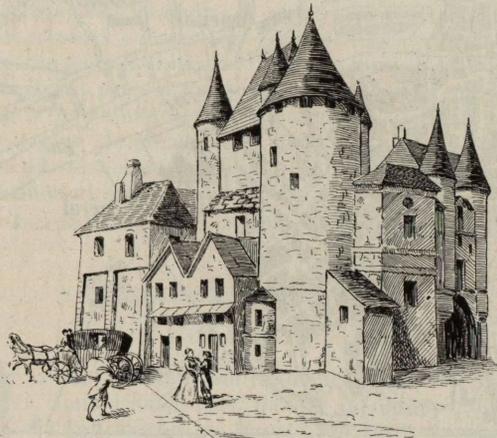
ÉVENTAIL
DE 1802.

D'après une gravure du temps.

(Collection du prince Roland Bonaparte.)

Sous le Consulat, la mode était aux éventails symboliques, la plupart donnant le portrait de Bonaparte. Plusieurs de ces éventails furent dessinés par Prud'hon, David, Desrais. Ils sont aujourd'hui très rares. Quelques-uns ont été reproduits par la gravure.

LES ÉCHOS DE PARIS



PARIS DÉMOLI.

Vue du Châtelet démoli en 1802.

Bibliothèque nationale. — (Collection Destailleurs.)

Le grand Châtelet, construit sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la place du Châtelet et la Chambre des notaires, était, sur la rive droite de la Seine, une ancienne forteresse faisant pendant à celle du petit Châtelet élevé sur la rive gauche. L'un et l'autre commandaient des deux côtés l'entrée du pont. On les faisait remonter à l'empereur Julien, sous Louis IX et sous Louis XIV, on y apporta des modifications importantes.

Les désordres au Théâtre Louvois.

(25 janvier).

LA troisième représentation de la *Grande Ville* de Picard fut très orageuse. Une scène pitoyable pour ses motifs et révoltante par la manière dont elle se termina, eut lieu dans le

parterre, près de la porte d'entrée. J'étais à l'orchestre et trop éloigné pour en apercevoir tous les détails. Je vais dire ce que j'ai vu et ce qu'ensuite j'appris.

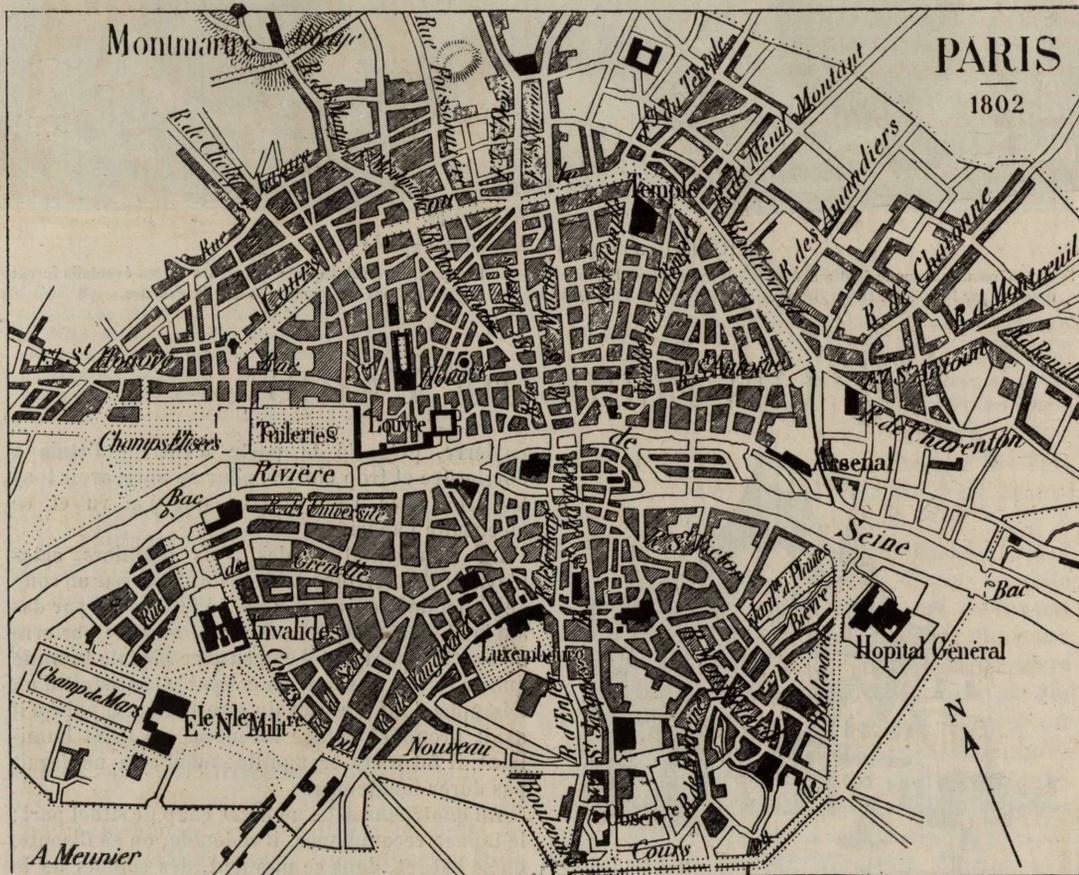
La représentation des trois premiers actes n'avait été interrompue un instant que par un coup de sifflet dont on avait d'abord fait justice par des applaudissements; cela suffisait, mais le parterre ne s'en tint pas là, et il exigea avec plus de tumulte que de raison la sortie du coupable. Satisfait d'un triomphe dont il aurait dû être honteux, puisqu'il avait prononcé contre lui-même un arrêt humiliant, il fut assez tranquille; mais cela ne devait pas durer longtemps.

Au quatrième acte, un autre coup de sifflet part; le tapage recommence, il redouble, on se dispute, on se bat, et, dans ce moment, des soldats de la garde se précipitent sur le parterre, le sabre à la main; cette manière imprudente de faire la police produisit l'effet contraire: elle porta le désordre au dernier degré. On jetait de toutes parts des cris affreux; le parterre rompit les digues, le débordement commença, et, après avoir escaladé l'orchestre, cette partie malheureuse du parterre, repoussée par la garde, inonda le théâtre. C'est en vain que des hommes plus calmes, qui, à l'orchestre, soutenaient une espèce d'assaut, criaient à ceux qui s'effrayaient: « Ne fuyez pas, restez à vos places », ce tumulte dura cinq ou six minutes.

Picard et plusieurs autres acteurs s'avancèrent alors sur le théâtre, en annonçant le désir de parler; les mêmes personnes qui, à l'orchestre, avaient vu tout ce tapage avec plus d'indignation que d'effroi, lui crièrent: « Point de discours, ils sont inutiles, renvoyez tout ce monde qui est sur

le théâtre, et que la pièce continue ; si vous tardez, vous accroitrez le désordre ; il ne peut diminuer, il faut qu'il cesse. Picard leur fit signe de la main qu'il entendait. « Chacun reprit ses places ; l'orchestre se trouva un peu rempli, le parterre l'était moins ; la pièce fut jouée sans interruption jusqu'à la fin, et dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte on apprit par ses nouveaux voisins, échappés du parterre, quelques détails sur le commencement de cette affaire. Des jeunes gens avaient sifflé et avaient été maltraités violemment par des hommes qui étaient près d'eux ;

sable de la cupidité. D'un seul et même coup d'œil, le trop heureux Parisien voit la fastueuse nomenclature de tous les agréments que l'on invente à l'envi pour lui complaire ; l'homme opulent n'a que l'embarras du choix. Pendant qu'il balance et reste indécis sur le genre d'amusement qui le soir aura l'honneur de le faire bâiller, la grisette et le petit bourgeois se pressent pour découvrir le spectacle qui sera le plus digne de fixer leur intérêt. C'est ordinairement au titre ou au simple aspect de l'affiche que cette classe d'amateurs s'en rapporte ; aussi en voit-on de toutes les tailles, de



PLAN GÉNÉRAL DE PARIS EN 1802.

Dressé d'après les documents du temps par A. Meunier. — (Collection Charles Simond.)

quelques spectateurs avaient pris la défense des uns, ceux-là le parti des autres ; on s'était battu, et la garde n'avait rien trouvé de mieux à faire que ce qu'elle ne devrait faire qu'à la dernière extrémité.

Journal des Débats, 6 pluviôse an X.

Les affiches du Pont-Neuf.

EN montant les degrés du trottoir à droite, une collection d'affiches est la première chose qui frappe vos regards. Une foule de curieux les parcourt : les uns par désœuvrement, d'autres par habitude, d'autres par besoin. Ces affiches sont la trompette du plaisir et le témoin le plus irrécusable

toutes les formes et de toutes les couleurs. On en voit de blanches, de rouges, de vertes, de jaunes et de marbrées. Donne-t-on à un de ces spectacles la représentation d'un diable d'une couleur quelconque, l'affiche y répond. Joue-t-on l'Homme-vert, un énorme placard vert captive votre attention. Le Théâtre de la Cité est particulièrement connu pour recourir à ce genre pitoyable de charlatanisme ; l'annonce comme la pièce ne parle qu'aux yeux et nullement aux cœurs. Ce spectacle à grande pantomime se pique de mettre de la pompe jusque dans ses affiches. Il semble que pour produire de l'effet, il soit nécessaire de sortir de la nature et d'exagérer les sensations. Les titres de nos pièces modernes sont aussi ridicules

que ceux de nos romans. Ce ne sont plus des sujets doux et simples, indiqués par le bon goût et la saine morale, qui disposent à la sensibilité, et qui offrent une école des mœurs; mais ce sont des intrigues monstrueuses, gigantesques et ridicules, qui, décorées de titres plus ridicules encore, excitent l'avidité curieuse d'une multitude ignorante. Tout à côté de l'annonce des divers chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, on voit figurer celles des plates rapsodies du jour. Sur la même ligne on voit inscrits, en gros caractères, *Phèdre* et *Jeannot*, *Mahomet* et *Joerisse*, *Philinte* et *Cadet-Roussel*. Enfin, les mêmes placards proclament avec impudence des noms justement obscurs auprès de ceux des célèbres artistes qui ont illustré et chaque jour illustrent encore la scène française.

Aux affiches dramatiques sont accolées celles des sociétés bourgeoises, des expériences physiques et expérimentales, des voltigeurs et danseurs de corde, des gladiateurs, des maîtres en fait d'armes, des escamoteurs et des charlatans, des licés-des-arts, institut et réunions scientifiques, des ascensions aériennes, des joutes et combats du taureau, des panoramas, panteoramas, phantasmagorie, bals, concerts, fêtes champêtres, etc., de sorte que d'un coup d'œil l'observateur bienveillant peut aisément, sans déboursier un sol, sans sortir de chez lui, savoir combien il se donnera en un seul jour de représentations de fêtes différentes, et quels sont les artistes qui seront tenus de déployer leurs talents. Il peut se rendre compte des sommes énormes que les Parisiens sacrifient en une seule journée pour leurs plaisirs; son génie pénétrant peut, si bon lui semble, savoir la quantité d'individus qui sert à l'amusement des autres; et par un simple calcul, il peut, si l'envie lui en prend, dénombrer jusqu'aux coups d'archet qui se donneront dans le courant de la soirée.

Joseph ROSNY, *Voyage autour du Pont-Neuf*, 1802.

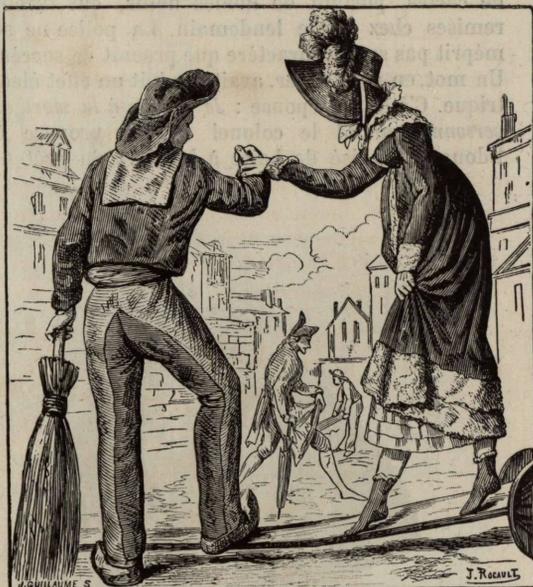
« Édouard en Écosse »

(18 Février).

LE vent soufflait dans ce moment aux proscriptions dramatiques. Dans le même mois que *l'Antichambre*, de Dupaty, un autre ouvrage fut frappé d'une rigueur pareille; ce fut le drame d'Alexandre Duval, *Edouard en Écosse*.

Cette pièce, où est habilement arrangée une histoire si intéressante par elle seule, avait été composée sans aucune intention politique; mais il est certain que ce prince déguisé, errant, traqué par une poursuite acharnée, recevant une hospitalité périlleuse, et toujours au moment d'être découvert, pouvait aisément reporter les esprits vers une autre famille tombée du trône, comme les Stuarts, et comme eux nourrissant l'espoir d'y remonter. Néanmoins, la pièce, lue avant la représentation chez Chaptal, le ministre de l'Intérieur, où étaient réunis d'autres hauts fonctionnaires, n'avait pas paru offrir de danger. En conséquence, elle avait eu son laissez-passer en règle.

Joué pour la première fois, le 17 février 1802, *Edouard en Écosse* obtint un grand succès qui,

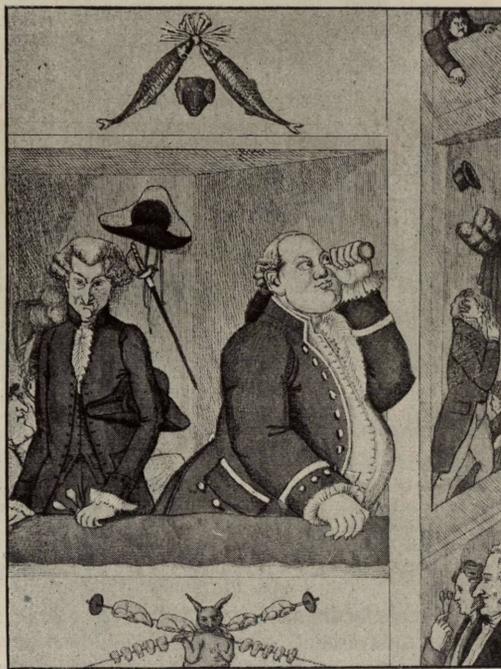


LES RUES DE PARIS EN 1802.

« Passez! passez! » par Carle Vernet.

Bibliothèque nationale. — (Collection Hennin.)

auprès de la masse du public, ne fut dû qu'au vif intérêt scénique; mais les royalistes y virent autre chose, et, après leurs bravos enthousiastes, l'auteur en reçut une preuve par le grand nombre



UNE LOGE AU THÉÂTRE.

D'après une caricature du temps.

(Collection Henri d'Alméras.)

Le personnage à droite est le second consul, Cambacérès; celui de gauche, son commensal accoutumé, d'Aigrefeuille; le premier moins populaire par sa science juridique que par son embompoint, signe de bonne chère; le second connu de tout Paris par sa maigreur.

de cartes, portant de nobles noms, qui furent remises chez lui le lendemain. La police ne se méprit pas sur le caractère que prenait ce succès. Un mot, en particulier, avait produit un effet électrique. C'était la réponse : *Je ne bois à la mort de personne*, quand le colonel anglais propose à Édouard déguisé de boire à la mort du préten-

qui était dans la salle, et ne le quittait pas des yeux, se croyait sauvé; mais un incident vint tout à coup à la traverse.

Le premier acte fini, les applaudissements, qui semblaient craindre de couper l'intérêt en éclatant au milieu de l'action, se donnèrent libre carrière. Surtout une loge, en face de celle du Premier Consul, manifesta un enthousiasme qui attira son regard perçant. Elle était occupée par M. de Choiseul et par d'autres personnes appartenant au monde de l'émigration, nouvellement rentré.

Pour M. de Choiseul, son retour s'était accompli dans des circonstances qui avaient porté sur lui l'attention. Il était un des naufragés de Calais, un de ces émigrés qui, sous le Directoire, jetés par la tempête sur les côtes de France, furent revendiqués par des lois impitoyables, et sauvés après une longue lutte qui émut vivement les esprits.

A ces bravos dont l'intention était bien affichée, le front de Bonaparte se rembrunit. La portée que l'on donnait à la pièce lui apparut clairement. Le parti des Bourbons en faisait un manifeste en leur faveur. Aussitôt, l'arrêt ne fut pas douteux; jusqu'à la fin de la représentation, le mécontentement du chef du pouvoir fut en raison de la sympathie du public. Le drame trop applaudi fut défendu.

Quoique l'auteur fût très innocent de la signification prêtée à son œuvre, il était à craindre pour lui que la foudre souveraine ne s'en tint pas à cette interdiction. Il prit précipitamment la route de Rennes, sa ville natale, où il alla faire une petite retraite. Revenu bientôt à Paris, il apprit ce

qui était advenu pour Dupaty, à propos de *l'Antichambre*, joué dix jours après *Édouard en Écosse* (1).

(1) Louis-Emmanuel Dupaty, fils de l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, entra à dix-sept ans dans la marine et se distingua dans le combat où périt *le Vengeur*. Devenu auteur dramatique, au commencement du siècle, il fit représenter en 1802 *l'Antichambre*. Cette pièce déplut au Premier Consul qui y voyait des allusions politiques. L'auteur, sous prétexte qu'il n'avait pas eu un congé en règle comme marin, fut arrêté et dirigé sur Brest, où on l'aurait embarqué si des amis puissants n'avaient obtenu sa grâce. Il se rallia plus tard à l'Empire.



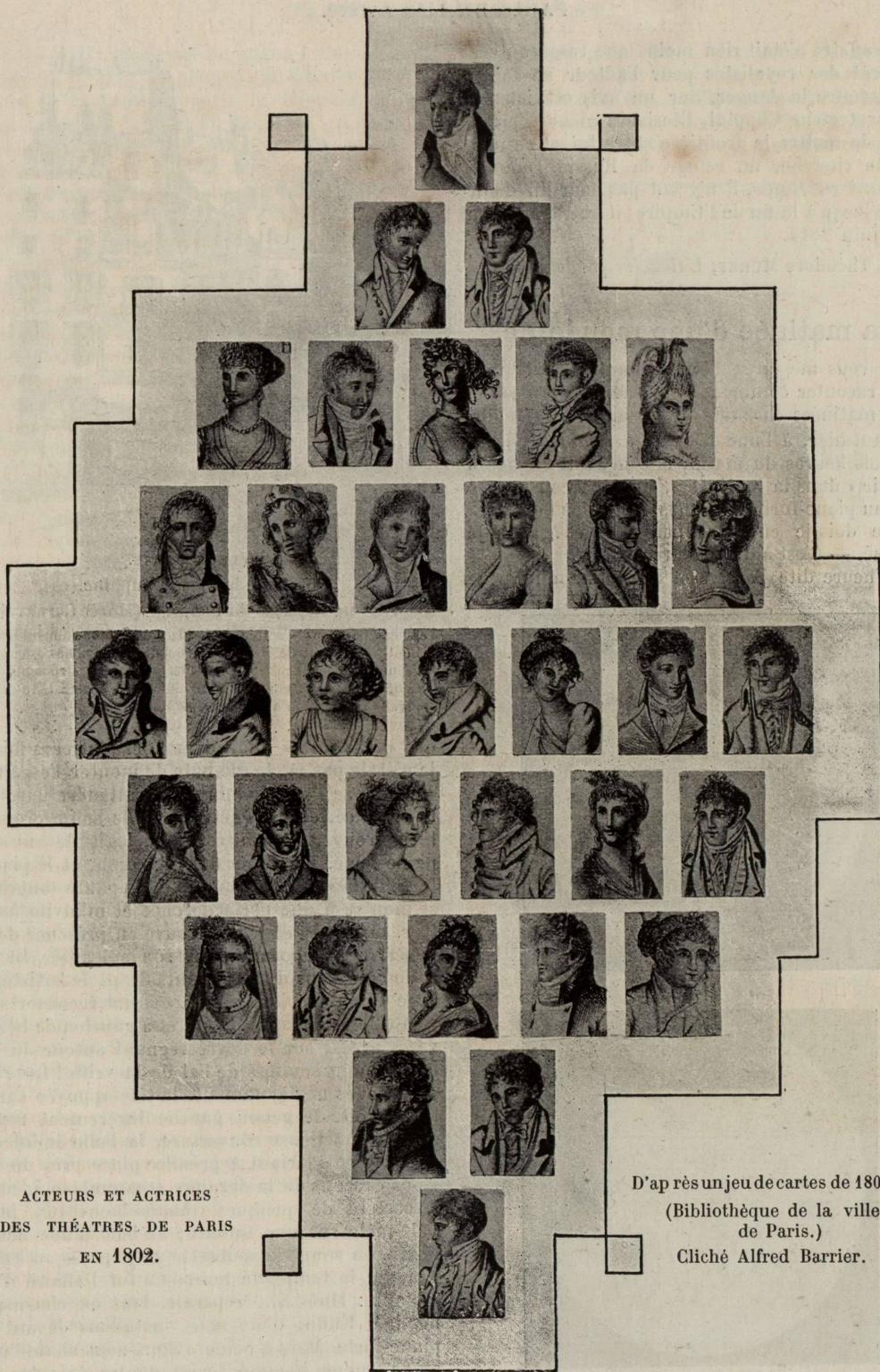
FRANÇOIS-RENÉ MOLÉ (THÉÂTRE FRANÇAIS.)

D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Molé, né le 24 novembre 1734 à Paris où il mourut le 11 décembre 1802, débuta à la Comédie-Française le 7 octobre 1754, ne fut pas admis et revint débiter le 28 janvier 1760. Après la mort de Bellecour (1778), il tint en chef le grand emploi de la comédie. Ses triomphes furent: *le Misanthrope*, *l'Optimiste*, *le Philinte* de Molière, *le Vieux célibataire* et surtout *le Séducteur*, comédie du marquis de Bièvre. Mlle Contat disait de lui, lorsqu'il avait soixante-cinq ans : « Il n'existe pas un jeune homme qui se jette si bien aux genoux d'une femme. »

dant. Fouché ordonna de supprimer ces paroles; mais le mouvement y suppléa. Sans rien dire, l'acteur, avec un regard et un geste indignés, brisa son verre. Le public, à qui le mot était connu, se douta bien, d'ailleurs, pourquoi il n'était pas dit, et l'effet fut tout aussi grand que le premier jour.

Bonaparte avait voulu assister lui-même à cette seconde représentation. Pendant le premier acte, il avait paru être tout à l'intérêt des situations, et ne recevoir qu'une impression favorable. L'auteur,



ACTEURS ET ACTRICES
DES THÉÂTRES DE PARIS
EN 1802.

D'après un jeu de cartes de 1802
(Bibliothèque de la ville
de Paris.)
Cliché Alfred Barrier.

(Lire les noms de gauche à droite en commençant par le haut.)

1. Saint-Aubin (*Opéra-Comique*). — 2. Arnault (*Th. Louvois*). — 3. Saint-Phal (*Th. Français*). — 4. Mlle Raucourt (*Th. Français*). — 5. Firmin (*Th. Louvois*). — 6. Mme Saint-Aubin (*Opéra-Comique*). — 7. Elleviou (*Opéra-Comique*). — 8. Mme Dugazon (*Opéra-Comique*). — 9. Duport, danseur (*Opéra*). — 10. Mme Branchu (*Opéra*). — 11. Huet (*Opéra-Comique*). — 12. Mme Belfroy (*Th. Louvois*). — 13. Bertin (*Opéra*). — 14. Mlle Clotilde, danseuse (*Opéra*). — 15. Gavaudan (*Opéra-Comique*). — 16. Lays (*Opéra*). — 17. Mlle Emilie Contat (*Th. Français*). — 18. Talma (*Th. Français*). — 19. Mlle Duchesnois (*Th. Français*). — 20. Henry, danseur (*Opéra*). — 21. Lafond (*Th. Français*). — 22. Mme Scio-Messie (*Opéra-Comique*). — 23. Mainvielle (*Th. Français*). — 24. Mlle Mars (*Th. Français*). — 25. Baptiste aîné (*Th. Français*). — 26. Mme Chéron (*Opéra*). — 27. Chenard (*Opéra-Comique*). — 28. Mlle Suzanne (*Th. Louvois*). — 29. Dazincourt (*Th. Français*). — 30. Mme Gardel (*Opéra*). — 31. Batiste (*Opéra-Comique*). — 32. Mme Scio (*Opéra-Comique*). — 33. Picard (*Th. Louvois*). — 34. Dugazon (*Th. Français*). — 35. Gaveaux (*Opéra-Comique*).

Cette affaire n'était rien moins que rassurante et l'intérêt des royalistes pour l'auteur ne faisait qu'accroître le danger. Sur un avis officieux de son protecteur Chaptal, l'écrivain menacé prit le parti de mettre la frontière entre lui et ce péril et alla chercher un refuge en Russie. Quant à *Édouard en Écosse*, il n'y eut pas pour lui d'amnistie jusqu'à la fin de l'Empire; il ne reparut que le 9 juin 1814.

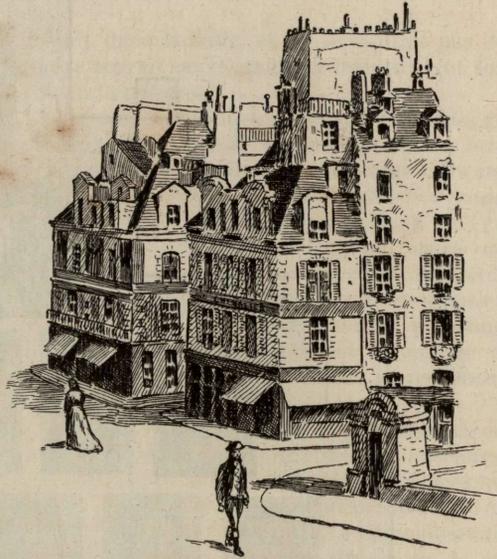
Théodore MURET, *L'Histoire par le Théâtre.*

La matinée d'une mondaine.

SI vous me jurez d'être discret, je vais vous raconter comment s'est passée une de mes matinées chez une des beautés à la mode.

Avant-hier, à l'une de ses « assemblées », sur les trois heures du matin, elle m'avait engagé à revenir « dans la matinée », pour parcourir avec elle, au piano-forte, quelques partitions de Gluck. « Que dois-je entendre par matinée? avais-je insinué. — C'est à deux heures! »

A l'heure dite j'arrive et le portier m'informe



LE VIEUX PARIS.

Entrée de la Place Dauphine.

D'après une esquisse du temps. — (Musée Carnavalet.)
Les deux pavillons d'entrée de la Place Dauphine donnant sur le Pont-Neuf datent de Henri IV. L'un de ces pavillons est occupé depuis 1740 par la maison Chevallier, dont les instruments d'optique étaient en faveur sous le Directoire et le Consulat. Au-dessus paraît la maison où naquit Madame Roland.



MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DE L'OUVERTURE DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE EN 1802.

(Collection du Musée des médailles de la Monnaie.)

Le Conservatoire de musique est une fondation de la Révolution (18 brumaire an II). Il fut installé dans une partie des bâtiments des Menus-Plaisirs, rue Bergère. Des travaux d'aménagement furent entrepris pour l'approprier et durèrent plusieurs années. L'ouverture eut lieu en l'an X. (Edm. BEAUREPAIRE).

que « Madame » a fait demander plusieurs fois si je n'étais pas là. Je me hâte de monter l'escalier, je traverse l'antichambre sans attendre que l'on m'annonce, et je pénètre dans le salon croyant bien trouver la maîtresse du logis devant son piano-forte. Personne dans le salon, et le piano-forte fermé! Tout à coup, une pimpante soubrette se montre à une porte dérobée et m'invite à entrer. Je la suis, et je me trouve en présence de la « beauté » reposant dans son splendide lit de style grec, sous d'éblouissants draps de batiste, et avec un amoncellement de coussins recouverts de soie violet tendre. A droite et à gauche, de beaux vases grecs; sur le degré régnant autour du lit, les mignons souliers de bal de la veille! Les cheveux noués négligemment, la tête appuyée sur le bras droit, le genou gauche légèrement replié sous la moelleuse couverture, la belle indolente m'invite en souriant à prendre place près du lit. Nous causons de la dernière « assemblée », nous dissertons de quelques romans nouveaux, jetés pêle-mêle sur une toilette; au bout d'une demi-heure, on sonne la soubrette, et je passe au salon pendant le temps du lever. Ce fut l'affaire d'un instant: Mme X... reparait dans un charmant négligé. Enfin, nous nous installons devant le piano-forte. Mais à peine avons-nous chanté une scène, qu'un homme tiré à quatre épingles est introduit: c'était le joaillier venant montrer des parures. On quitte le piano-forte pour examiner les bijoux; après les avoir maniés, remaniés, tournés, retournés, il est décidé qu'ils ne conviennent pas. Le bijoutier est congédié, mais avec recommandations pour une foule de colifichets destinés à un prochain bal.

Nous nous remettons au piano-forte, et nous attaquons un duo. Je plaquais le dernier accord, quand la soubrette apporte le déjeuner de Madame : un poulet rôti et un flacon de vin de Syracuse. Elle détache une aile, boit une larme de muscat, sans penser à me dire de lui faire raison. Je me risque à remplir un verre ; aussitôt on m'engage à vider le flacon, ce dont je me donne de garde.

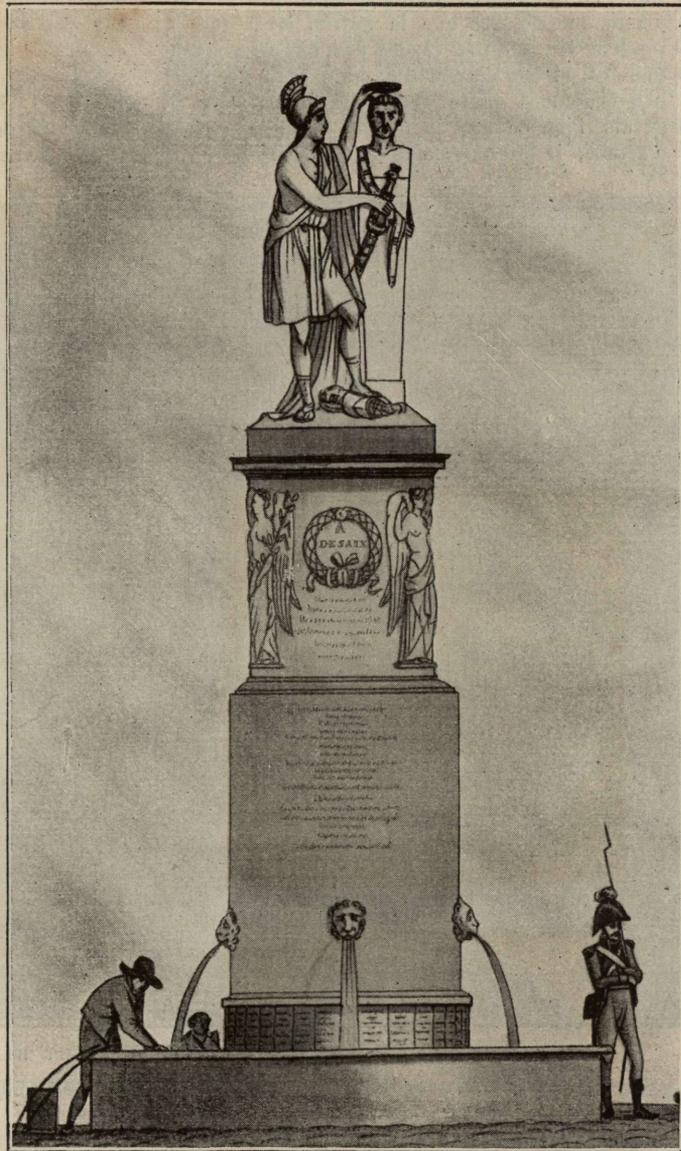
La partition est reprise, mais voici deux merveilleuses qui se présentent. Leur toilette est examinée, jugée, critiquée, et Mme *** se fâche très fort contre la faiseuse qui s'est permis de ne pas lui envoyer un chapeau semblable à celui qui sied si bien à l'une de ses visiteuses. A ce moment, la modiste incriminée paraît avec son carton. Tout d'abord, on la tance vertement de sa négligence envers une bonne cliente. L'accusée se justifie de son mieux et, prenant l'offensive, reproche à la propriétaire du nouveau chapeau de lui avoir joué un vilain tour, en s'empressant d'exhiber une coiffure livrée depuis une heure à peine ! Le fiacre de la faiseuse n'a pu lutter de vitesse avec le bel équipage de Madame ! L'auteur du méfait, qui riait sous cape du succès de sa malice, s'écrie : « Ah ! parlons de mon bel équipage ! En me ramenant, cette nuit, mon cocher l'a accroché, et ce matin il m'a fallu sortir dans une vieille voiture que j'aurais honte de montrer aux Champs-Élysées. Chère amie, vous devriez donner l'ordre d'atteler et me mener faire un tour avant dîner. » La « chère amie » remontrait qu'il était bien tard pour sortir, quand son mari survint afin de rappeler que le dîner à la légation de *** exigeait ce soir la grande toilette. La conversation s'engage entre Monsieur et les dames, de nouveaux visiteurs arrivent, peu à peu le salon se remplit. On plaisante Mme *** sur sa paresse ; elle-même rit beaucoup de la sottise de son portier, qui s'est imaginé qu'elle recevait « tout le monde » parce qu'elle m'avait invité, moi seul, à faire de la musique. Le monde continuant à affluer, je me suis esquivé sans bruit...

J.-P. REICHARDT : *Lettres intimes*, Paris, 1802-1807.

L'Ordre de la Légion d'Honneur.

DANS la pensée de Bonaparte, et comme l'article premier de la loi l'indique formellement, le but de l'institution est de rémunérer

les services civils aussi bien que les services militaires, le talent aussi bien que le courage. Les fonctions législatives, la diplomatie, l'administration, la justice, le sacerdoce, les sciences, les arts, doivent être d'aussi bons titres d'admission que le



FONTAINE DE LA PLACE DAUPHINE.

Élevée en 1802 sur les dessins de Percier et Fontaine,
A la mémoire du général Desaix, tué à Marengo.

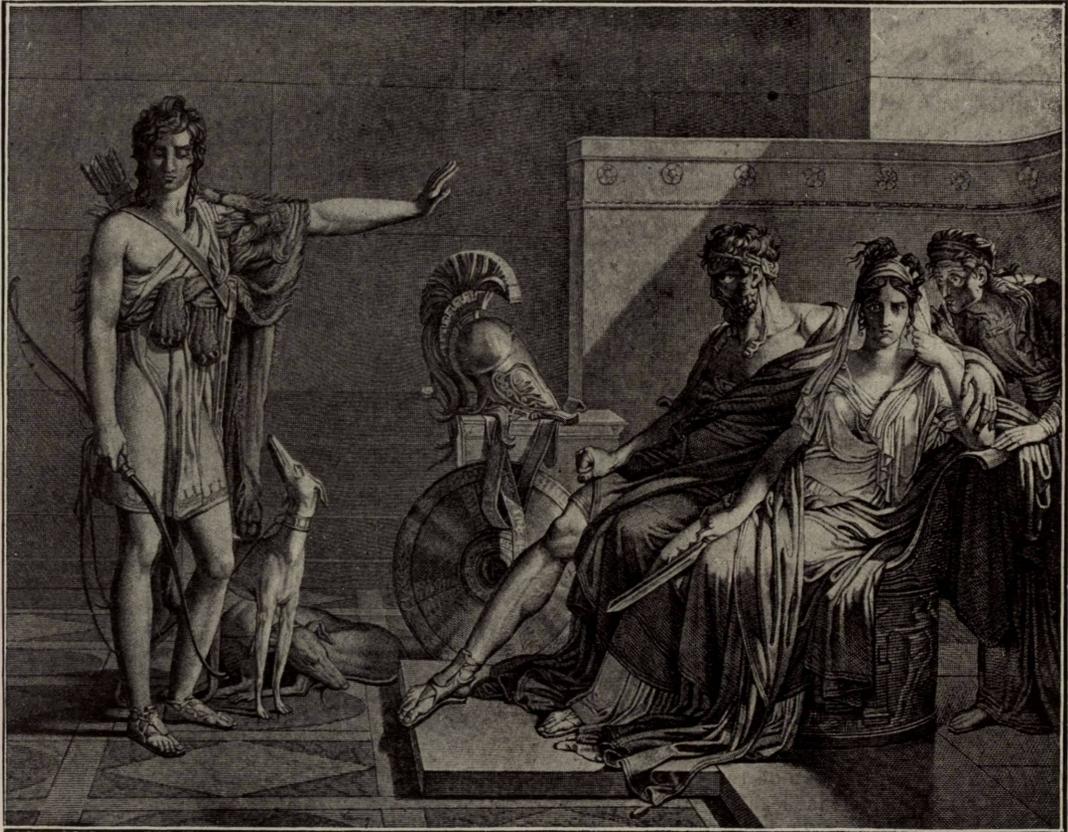
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

métier des armes. Ce point essentiel et fondamental, cette solennelle consécration du mérite civil et du mérite militaire, devint, lors de la discussion du projet de loi par le Conseil d'État, l'objet d'assez vives critiques. Sait-on qui se chargea d'y répondre ? Ce fut Bonaparte lui-même, Bonaparte que ses victoires avaient élevé à la suprême puissance, et qui passe aux yeux de la foule pour le génie incarné de la guerre. Écoutons-le donc :

« Messieurs, s'écriait-il, dans tous les pays du monde, la force des armes cède aux qualités civiles; partout les baïonnettes s'abaissent devant le prêtre qui parle au nom du ciel, devant l'homme qui impose par sa science. Moi le premier, ce n'est pas comme général que je gouverne, mais parce que la nation croit que je possède les qualités civiles propres au gouvernement. Si elle n'avait pas cette opinion, mon gouvernement ne se soutiendrait pas. Allez, je savais bien ce que je faisais quand, général d'armée, je prenais la qualité de *membre de*

« leurs travaux, qu'elle sera la décoration des braves... Bien des officiers aussi se trouveront choqués peut-être de voir leur décoration, non seulement orner la poitrine du prêtre, du juge, de l'écrivain et de l'artiste, mais descendre jusqu'à celle du simple soldat. Eh quoi! le courage n'est-il pas toujours du courage, et le sang, tous jours du sang?... »

Voici, d'après la loi du 19 mai 1802, comment la Légion d'honneur était organisée. La Légion se composait de seize cohortes qui correspondaient à seize divisions des départements de la France.



SALON DE 1802. — PHÈDRE ET HIPPOLYTE.

Tableau de GUÉRIN. — (Musée du Louvre.)

« *l'Institut*, j'étais sûr d'être compris même par le dernier tambour... Je n'hésite donc pas à le déclarer : entre l'homme de guerre et l'homme civil, au dernier appartient incontestablement la prééminence. Si on distingue les honneurs en militaires et en civils, on établira deux ordres en France, tandis qu'il n'y a qu'une nation. Si on ne décerne des honneurs qu'aux militaires, ce sera encore pis, car dès lors la nation ne sera plus rien. Si, au contraire, on adopte les bases du projet que nous discutons, les soldats ne sachant ni lire ni écrire seront fiers, pour prix d'avoir donné leur sang à la patrie, de porter la même décoration que les grands talents de l'ordre civil; et ceux-ci, de leur côté, attacheront d'autant plus de prix à cette récompense de

Outre un grand chancelier de la Légion, lequel résidait à Paris, chef-lieu général, chacune des seize cohortes avait son chancelier et son chef-lieu. Il n'exista d'abord que quatre degrés hiérarchiques : *légionnaire*, *officier*, *commandant* et *grand officier*. Chaque cohorte comptait 7 grands officiers, 20 commandants, 30 officiers et 350 légionnaires. Ainsi, à l'origine, la Légion ne devait avoir que 6.412 membres. Dès la première année de l'Empire, au-dessus des grades déjà existants, il en fut créé un cinquième, celui de *grand cordon*. Peu de temps après, le nombre des chevaliers (*titre que les légionnaires reçurent*) devint illimité; puis celui des titulaires des autres grades augmenta successivement.

Philippe LEBAS.

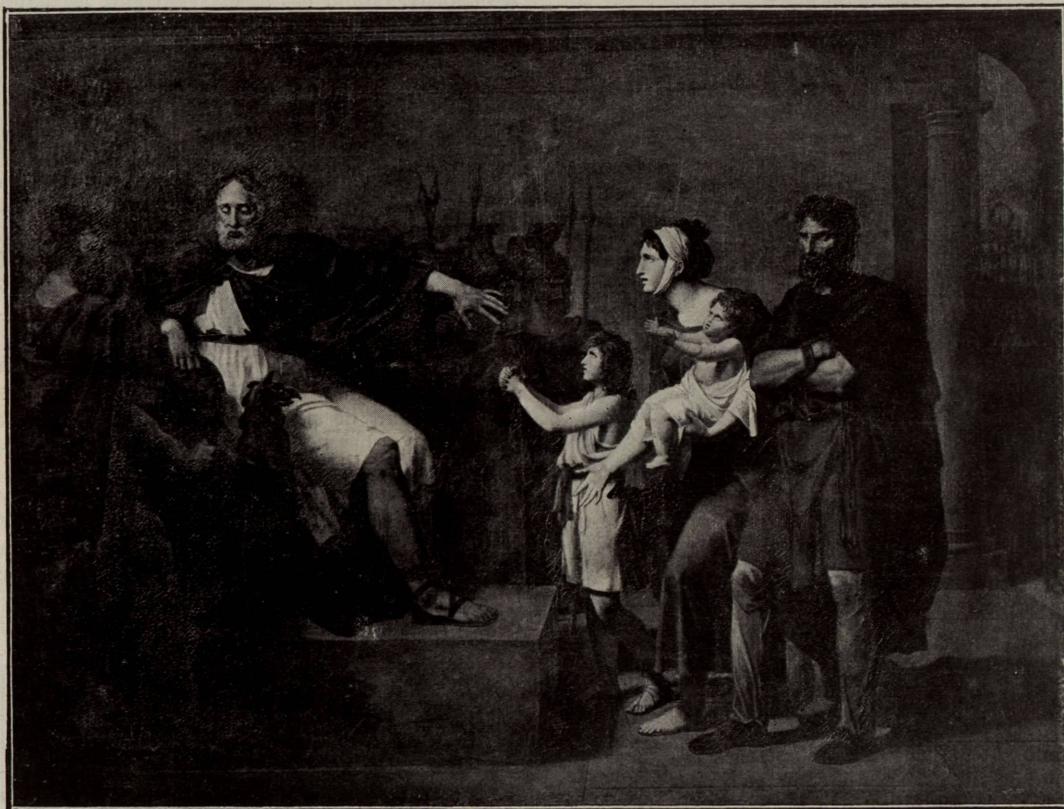
Fête du 27 thermidor an X.

(Programme officiel.)

Le préfet du département de la Seine, vu la délibération du conseil général de ce département, faisant fonction de conseil municipal de la ville de Paris, relative à la fête du 27 thermidor correspondant au 15 août, a arrêté pour la célébration de cette fête les dispositions suivantes :

Des actes de bienfaisance seront exercés dans

métropolitaine de Notre-Dame au *Te Deum* qui sera chanté par monsieur l'archevêque de Paris. Les tribunaux d'appel, criminel, de première instance et de commerce, ainsi que les juges de paix des douze arrondissements de Paris, seront invités à se réunir au Palais de justice pour se rendre de là à cette cérémonie religieuse. Les autorités civiles et judiciaires seront accompagnées, dans leur marche, par un détachement militaire. A sept heures du soir, une étoile brillera au sommet des tours de Notre-Dame. Au centre de cette étoile, paraîtra le signe du zodiaque



ÉPONINE ET SABINUS.

Prix de Rome. Premier grand prix de peinture en 1802. — Tableau de MENJAUD (École des Beaux-Arts).

chacun des douze arrondissements municipaux, par le ministère des maires, d'après les instructions qui leur seront adressées à cet effet. Des encouragements seront donnés dans les écoles primaires; les maires seront chargés d'en faire la distribution. D'après la proposition qui en a été faite par les artistes du Théâtre-Français, il y aura, le 26, spectacle gratis à ce théâtre.

Le 27, à onze heures du matin, les membres des autorités administratives du département de la Seine et de la ville de Paris se réuniront à la préfecture du département, place Vendôme, pour se rendre de là au palais du gouvernement. Le même jour, à quatre heures après midi, les mêmes autorités se réuniront de nouveau à la préfecture du département pour aller assister dans l'église

sous lequel se lève le 15 août, jour de la naissance du Premier Consul.

A sept heures et demie, la maison de la préfecture du département, la place Vendôme, l'ancien hôtel de ville de Paris, le chef-lieu de chaque commune des douze municipalités, les halles et autres établissements communaux, et les huit colonnes d'attente du portail de la Madeleine, seront illuminés.

L'éperon du Pont-Neuf sera décoré d'un soubassement portant un piédestal sur lequel sera placée la statue de la Paix, votée par le sénatus-consulte du 14 thermidor an X. Un feu d'artifice, formé d'une seule guirlande placée derrière cette statue, sera tiré à neuf heures précises. Après le feu, les arches du pont et le soubassement de la statue se trouveront illuminés. Deux autres feux



MODES DE 1802.

Chapeau de paille bordé d'un tulle.

(D'après le *Costume parisien* de l'an X.)

d'artifice seront tirés à la même heure que celui du Pont-Neuf : l'un à la place de l'ancien hôtel de ville, l'autre à l'esplanade des Champs-Élysées.

Quatre orchestres pour la danse seront établis sur la place Vendôme, et deux sur celle de l'ancien hôtel de ville, depuis le commencement des illuminations jusqu'à minuit. Le citoyen Molinos, architecte, inspecteur général de la préfecture du département et de la commune de Paris, est chargé de l'exécution des travaux relatifs à la fête.

Tout annonce que la fête sera très brillante. L'illumination des édifices publics, des tours Notre-Dame, des colonnes de l'église de la Madeleine, offrira un superbe spectacle. Sur la place Vendôme, un temple magnifique est érigé à la Reconnaissance. Cent colonnes, de la hauteur de seize pieds chacune, en forment le pourtour : elles seront décorées de guirlandes illuminées. Le soir, un grand concert sera exécuté aux Tuileries; le palais et le jardin seront illuminés.

Promenade d'un gourmand au Palais-Royal.

ENTRONS dans le fameux Palais-Royal. Parmi les nombreux marchands de comestibles qui tapissent ses galeries et qui s'y multiplient chaque jour, nous en distinguerons seulement trois, M. Hyrment, M. Chevet et M. Corcellet. Le premier, qui pour être le plus ancien n'est pas celui qui fait aujourd'hui le plus d'affaires, a sa boutique au coin de la galerie neuve, derrière le théâtre de la République. Son étalage pyramidal est assez séduisant; les pâtés de toute nature y sont entremêlés avec les liqueurs, les vinaigres et les moutardes de Maille. Les langues fourrées, les dindes farcies, les truffes cuites et crues, les homards et autres monstres marins forment un ensemble d'autant plus agréable que le local est vaste et bien éclairé.

Nous n'en dirons pas autant du petit trou obscur qui sert de boutique à M. Chevet, au commencement de la galerie vitrée, qui ne l'est point encore à sa porte, ce qui fait qu'il fait chez lui si noir; mais ce petit trou ne désemplit point d'acheteurs, alléchés par le fumet admirable des marchandises entassées dans cet étroit garde-manger. Des daims tout entiers pendent à sa porte et lui servent d'enseigne. C'est là, surtout, que le gros gibier se plaît de préférence, ce qui n'empêche pas aux superbes homards, aux belles écrevisses, aux harengs d'Hollande, aux sardines fraîches, aux huîtres grasses et succulentes de Marennes d'y montrer le petit bout de leur nez, pour y annoncer leur présence. Mais les gourmands entendent à demi-mot, et ce petit bout suffit pour attirer l'acheteur des quatre coins de la ville. On s'étouffe dans cette petite boutique, le maître ne sait à qui



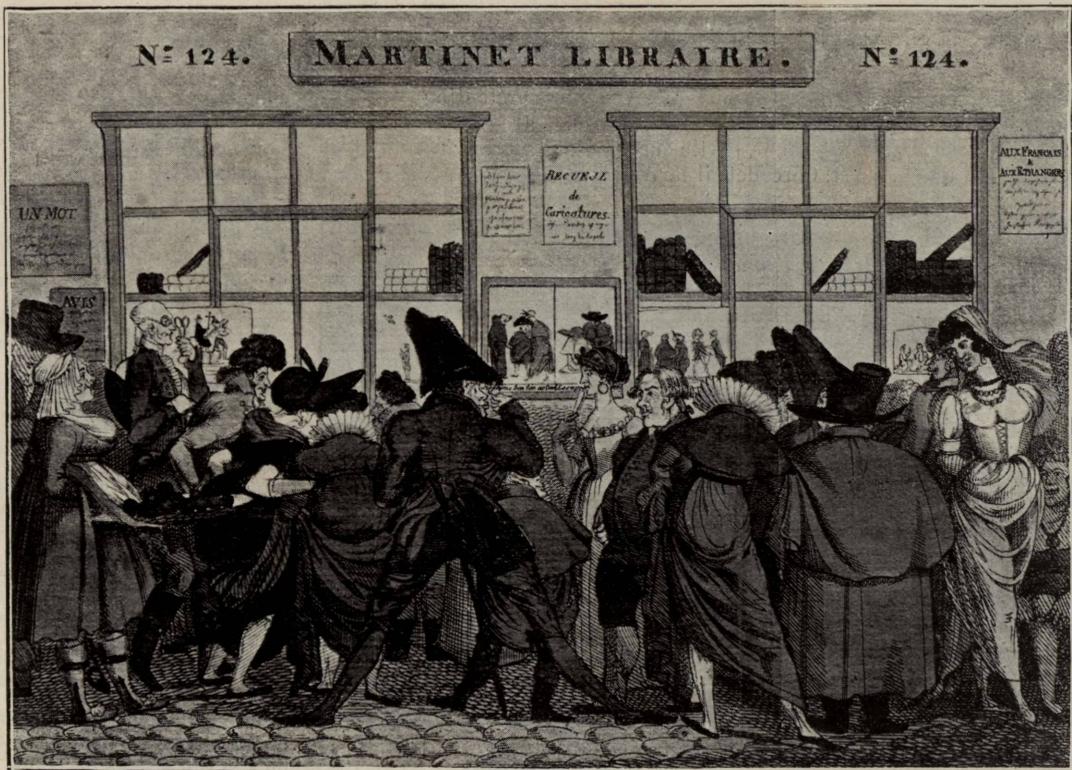
MODES DE 1802.

Les robes à queue. — Le grincheux.

(D'après le *Suprême Bon Ton*. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

répondre; mais il ne se plaint point de tout l'embarras qu'on lui donne.

M. Corcellet peut se flatter d'avoir la plus belle

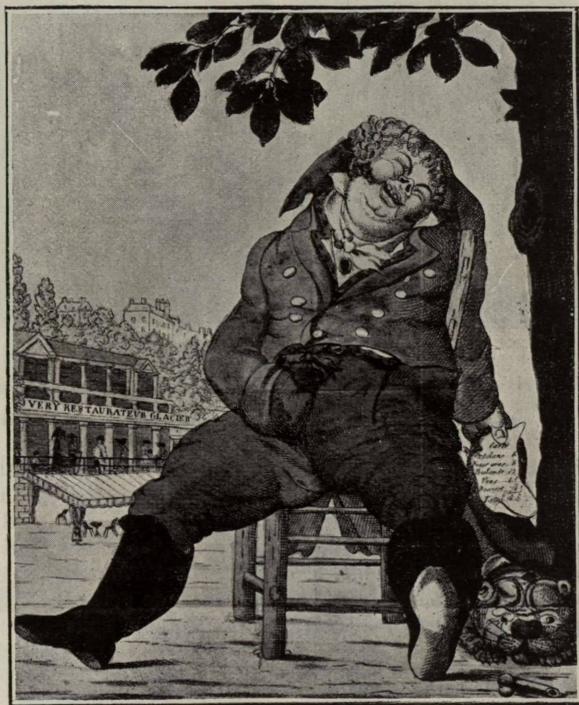


LES MUSARDS DE LA RUE DU COQ.

D'après une estampe du temps. — Bibliothèque nationale. (Collection Hennin.)

Sous le consulat les libraires firent fortune. Avec l'ordre et la sécurité s'était développée une fièvre de lecture qu'il n'eût guère été possible de satisfaire pendant la Révolution. On dévorait les romans, et la fécondité des auteurs rivalisait avec l'avidité du public. Il paraissait jusqu'à quatre volumes par jour. Aussi les montres ou devantures des librairies étaient-elles assiégées. (J.-B. PUIJOLX, *Paris à la fin du XVIII^e siècle.*) Paris, 1801-1802.

boutique de comestibles qui soit au Palais-Royal. Elle termine la galerie des Bons-Enfants, dont la colonnade sert en quelque sorte de péristyle à ce temple de Comus. Toutes les faces en sont à jour, et c'est à travers de superbes carreaux de verre de Bohême qu'on aperçoit, rangé avec autant de goût que de symétrie, tout ce qui peut émouvoir les desirs de l'homme le plus blasé sur la bonne chère. Chaque morceau, élégamment étiqueté, vous apprend son origine, en sorte qu'on peut se donner, à peu de frais, les airs d'un érudit en entrant dans ce magasin; il suffit d'en étudier un moment les montres. Il faudrait un très gros volume pour énumérer seulement les genres de comestibles que renferme ce temple, et une encyclopédie tout entière s'il en fallait décrire les espèces. Qu'on se contente de savoir que c'est là que les pâtés de foie d'oies de Strasbourg, de foie de canards de Toulouse, de veau de rivière de Rouen, de mauviettes de Pithiviers, de poulardes et de guignards de Chartres, de perdrix de Périgueux, etc., se rendent de préférence en arrivant à Paris. Ils s'y trouvent en pays de connaissance avec les terrines de Nérac, les mortadelles de Lyon, les saucissons d'Arles, les petites langues de Troie et autres succulents compatriotes; et ils ne tarderont pas à la faire avec le bœuf fumé d'Ham-



LE GASTRONOME APRÈS DINER.

D'après une caricature de 1802.
Bibliothèque nationale. — (Collection Hennin.)

bourg, si bon et si modeste; quoique, venant d'aussi loin, il lui fût permis de s'en faire accroire.

Ce n'est pas seulement par la partie succulente et nutritive que brille M. Corcellet; il ne dédaigne

prétention, qui vient à la suite d'une excellente tragédie; ou, pour parler sans figure, c'est un dessert délectable qui, succédant à un diner solide, complète cet admirable assortiment.

Les restaurateurs sont aussi multipliés au Palais-Royal que les limonadiers, et peut-être davantage. M. Robert, l'un des plus anciens, et ci-devant cuisinier de M. l'archevêque d'Aix, passe encore pour le meilleur et le plus savant. On nomme après lui M. Verry, M. Naudet et les frères Provençaux, si renommés pour les ragôts à l'ail et leurs excellentes brandades de merluche.

Dirons-nous un mot du célèbre fabricant de gaufres à la flamande, M. Van Roosmalen, dit la Rose, qui, depuis vingt ans, ne cesse de les faire excellentes, et qui, malgré la hausse successive de tous leurs principes constituants, a eu la délicatesse de ne point les augmenter de prix ni diminuer de volume? Mais nous nous ferions un véritable scrupule de quitter le Palais-Royal, sans entrer dans le magasin de M. Berthellemot. C'est la plus belle boutique de confiseur qu'il y ait à Paris, à beaucoup d'égards la meilleure, et très certainement la plus chère.

Mais on ne regrette point chez lui son argent, parce que les yeux y jouissent autant que le palais. M. Berthellemot excelle non seulement dans son art, mais il est dans celui du dessin sucré et des inventions nouvelles, un homme très

habile. Enfin les devises de ses bonbons sont l'ouvrage des poètes les plus célèbres de la nouvelle France. Que peut-on désirer de plus chez un confiseur?

GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

(*Almanach des Gourmands.*)



LE FORT DE LA HALLE.



LES LAITIÈRES DE LA HALLE.

D'après les gravures du *Voyage à Paris d'un Hollandais en 1802.*

Ouvrage néerlandais non traduit en français. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

point les friandises, pour peu qu'elles arrivent de loin. Aussi l'excellent pain d'épice, les nonnettes et les rousselets de Reims, les prunes de roi d'Agen, les gelées de pomme de Rouen, les pâtes d'abricot de Clermont, le cotignac de Mâcon et d'Orléans, etc., semblent chez lui servir de petites pièces aux grandes. C'est une petite farce sans



PARIS PENDANT L'ANNÉE 1802

Janvier (NIVOSE-PLUVIOSE AN X).

3 (13 nivôse). — **Mariage de Louis Bonaparte** avec Hortense de Beauharnais.

5 (15 niv.). — **Haydn** est élu associé étranger de l'Institut.

25 (5 pluviôse). — **Désordres au théâtre Louvois.**

29 (9 pluv.). — Lettre de J.-M. Corneille, petite-fille du poète, aux artistes du Théâtre-Français pour les remercier de la pension qu'ils viennent de lui accorder.

Février (PLUVIOSE-VENTOSE AN X).

3 (14 pluviôse). — Le préfet de police désigne dix marchés, à Paris, pour la vente du pain.

13 (24 pluv.). — Concert donné à la salle Favart par les acteurs de l'Opéra au bénéfice des enfants de Piccini.

Mars (VENTOSE-GERMINAL AN X).

4 (13 ventôse). — Arrêté relatif au rapport de l'Institut sur les progrès des lettres, des sciences et des arts.

6 (15 vent.). — Premier essai sur la place Vendôme d'un nouveau système d'éclairage, par les compagnies Saver et Fraiture.

9 (18 vent.). — Le Sénat conservateur nomme vingt tribuns, parmi lesquels Lucien Bonaparte, Daru et Carnot.

16 (25 vent.). — Arrêté autorisant l'acceptation d'un terrain donné à la commune de Passy par le citoyen Bousseau pour l'établissement d'un cimetière.

18 (27 vent.). — Visite de Bonaparte à la Bibliothèque nationale. Les journaux remarquent qu'il a examiné plus particulièrement les médailles d'Alexandre et de César.

19 (28 vent.). — **Mariage de Boieldieu** avec Clotilde Malfleuroy, danseuse de l'Opéra.

22 (1^{er} germinal). — Le taux de l'intérêt des prêts du Mont-de-piété est abaissé d'un demi pour cent.

25 (4 germ.). — **Paix d'Amiens.**

Avril (GERMINAL-FLORÉAL AN X).

3 (13 germinal). — A l'Opéra, représentation extraordinaire au bénéfice de **Molé**.

5 (15 germ.). — Rentrée du Corps législatif.

8 (18 germ.). — **J.-B. De Belloy**; est nommé archevêque de Paris. — Un article de la loi du 18 germinal rétablit d'une manière détournée le calendrier grégorien en fixant au dimanche, au lieu du décadi, les publications de mariage. — Le cardinal Caprara est nommé légat à latere.

18 (28 germ.). — Fête en l'honneur de la promulgation de la loi sur les cultes (8 avril). *Te Deum* chanté à Notre-Dame. Les consuls s'y rendent dans une voiture attelée de huit chevaux.

20 (30 germ.). — Expérience (qui réussit) en présence du préfet de police, du système imaginé par le citoyen Trechard pour sauver les personnes des maisons incendiées (une sorte de corbeille hissée par des cordes est adoptée par les pompiers de Paris).

23 (3 floréal). — Brevet accordé à Louis-François Ollivier, pour ses procédés de fabrication de plaques en faïence et en terre vernissée pour les inscriptions des rues et le numérotage des maisons.

25 (5 flor.). — **Bénédiction de drapeaux à Notre-Dame.** Arrivée de Paesielo à Paris.

26 (6 flor.). — Sénatus-consulte portant amnistie en faveur des émigrés.

Mai (FLORÉAL-PRAIRIAL AN X).

1 (11 floréal). — **Organisation de l'instruction secondaire.** Les Lycées remplacent les Écoles centrales.

5 (15 flor.). — Ouverture du **Panorama de la ville de Londres**, dans le grand salon du Pavillon



JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS
Femme du premier consul (23 juin 1763 - 29 mai 1814).



LA REINE HORTENSE
Fille de Joséphine (1783-1837).



F.-R. DE CHATEAUBRIAND
Écrivain et homme politique (1768-1848).



ADRIEN-FR. BOIELDIEU
Compositeur (16 déc. 1775 - 8 octobre 1834).



M^{lle} CHAMEROY
Danseuse à l'Opéra (1779-15 octobre 1802).



TOUSSAINT LOUVERTURE
Libérateur de Saint-Domingue (1743-27 avril 1803).

de Hanovre, boulevard d'Antin. Pour la première fois, les panoramas sont éclairés le soir. — Duel au pistolet dans le bois de Boulogne entre le général Regnier et le général Destaing qui est blessé mortellement.

10 (20 flor.). — Découverte dans une maison de la rue de Nevers du cadavre du charpentier Nisard qui avait disparu depuis six mois.

12 (22 flor.). — Inauguration de la salle de spectacle de la Malmaison.

19 (29 flor.). — Adoption du projet de loi portant création de la Légion d'honneur.

20 (30 flor.). — Clôture de la session du Corps législatif.

Juin (PRAIRIAL-MESSIDOR AN X).

3 (14 prairial). — Deuxième essai sur le pont Neuf et sur divers points de Paris du nouveau système d'éclairage des citoyens Michiels et Fraiture. Ce système qui donne de mauvais résultats est abandonné.

15 (26 prair.). — Bonaparte, par une lettre à Champagny, fonde une médaille de 30,000 francs « pour la meilleure expérience qui sera faite dans le cours de chaque année sur le fluide galvanique » et un prix de soixante mille francs accordé « à celui qui par ses expériences et ses découvertes fera faire à l'électricité et au galvanisme un pas comparable à celui qu'ont fait faire à ces sciences Franklin et Volta ». Médaille et prix qui devaient être décernés par l'Institut.

19 (30 prair.). — Le conseil du Val-de-Grâce transmet aux consuls la pétition des malades demandant l'exercice du culte dans l'église de cet hôpital.

Juillet (MESSIDOR-THERMIDOR AN X).

16 (27 messidor). — Brevet accordé aux citoyens Erard, fabricants d'instruments de musique, pour leurs procédés de perfectionnement de la harpe.

22 (3 thermidor). — Lettre de Corvisart à Bonaparte pour lui annoncer la mort de Bichat : « Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime; personne en aussi peu de temps n'a fait autant de choses et aussi bien. » Bonaparte ordonne l'érection d'une statue à Bichat à l'Hôtel-Dieu.

23 (4 therm.). — Barthélemy est élu président du Sénat conservateur.

25 (6 therm.). — Célébration solennelle dans toutes les églises de Paris de la fête de saint Vincent de Paul.

Août (THERMIDOR-FRUCTIDOR AN X).

2 (14 thermidor). — Le Sénat conservateur décrète : que le peuple français nomme et que le Sénat proclame Napoléon Bonaparte premier consul à vie. Vote de l'érection d'une statue de la Paix à Paris.

4 (16 therm.). — Thomas, Nau-Lagrange et Girod volent la caisse de la légion d'élite de la gendarmerie qui contenait 180,700 francs. — Création du Grand Juge, ministre de la Justice.

7 (19 therm.). — Arrivée de Toussaint-Louverture à Paris. Il est enfermé au Temple, d'où il sera transféré au fort de Joux.

11 (23 therm.). — Le tonnerre tombe sur une maison de la rue de Seine, transporte un chapeau d'un étage à l'étage inférieur, place un balai sur une chaise, emporte le linge que portait une blanchisseuse et le dépose sur le seuil de la maison, tue deux chevaux et jette le palefrenier dans la mangeoire de l'écurie.

12 (24 therm.). — Le temple de Mars est ouvert au culte sous le nom d'Église des Invalides.

15 (27 therm.). Le pain, qui coûtait 4 livres, se vend à partir de cette date 15 sols.

17 (29 therm.). — Distribution des prix du concours général des trois écoles centrales de Paris.

28 (10 fructidor). — Méchain, du bureau des longitudes, découvre une nouvelle comète.

**Septembre (FRUCTIDOR AN X-
VENDÉMAIRE AN XI).**

9 (28 fructidor). — **Banquet des lauréats des concours généraux**, au hameau de Chantilly.

15 (28 fruct.). — **Suppression du ministère de la police générale.**

22 (5^e jour complémentaire). — **Célébration de l'anniversaire de la fondation de la République**. Le président de la commission administrative du Corps législatif présente à Bonaparte une médaille frappée en commémoration de son consulat. Douze mariages sont célébrés dans les municipalités de Paris et les époux dotés aux frais de la ville.

24 (2 vendémiaire). — **Expérience, rue des Aveugles, 554, de l'Optilogue ou Cylindre parlant** du citoyen Belfrey, instrument à l'aide duquel « des propriétaires de maisons de campagne peuvent se parler visuellement, la nuit comme le jour, à de grandes distances ».

Octobre (VENDÉMAIRE-BRUMAIRE AN XI).

4 (12 vendémiaire). — **Création de la garde municipale de Paris.**

16 (24 vend.). — **Incendie de la Halle aux blés.**

18 (26 vend.). — **Funérailles de Mlle Chameroy**, de l'Opéra. Le curé de Saint-Roch refuse de recevoir le corps, qui est porté à l'église des Filles Saint-Thomas. Quelques jours après, le curé de Saint-Roch était condamné par l'archevêque de Paris à trois mois de retraite.

29 (7 brumaire). — **Bonaparte quitte Saint-Cloud** pour aller visiter les manufactures de la Seine-Inférieure.

31 (9 brum.). — **Le Théâtre-Français, les théâtres Louvois, de l'Opéra-Comique, du Vaudeville, écrivent au Journal des Débats** qu'à partir du lendemain, 40 brumaire, ils ne lui enverront plus l'annonce du spectacle et supprimeront ses entrées de faveur. **Geoffroy** fait suivre la lettre de cette note : « Le rédacteur du Journal des Débats déclare aux comédiens qu'il n'est jamais entré gratuitement à aucun spectacle. »

Novembre (BRUMAIRE-FRIMAIRE AN XI).

15 (24 brumaire). — **Retour de Bonaparte à Saint-Cloud.**

17 (26 brum.). — **Rue Saint-Jean de Beauvais**, un enfant de treize ans, apprenti orfèvre, se tue parce qu'il ne se trouve pas assez bien habillé.

21 (30 brum.). — **Arrêté** portant qu'il y aura auprès de la femme du premier consul 4 dames chargées de faire les honneurs du palais.

26 (5 frimaire). — **Arrêté plaçant les quatre grands théâtres de Paris sous la surveillance** et la direction des préfets du palais.

Décembre (FRIMAIRE-NIVOSE AN XI).

11 (20 frimaire). — **Dîner offert par Cambacérés à l'ambassadeur d'Angleterre**, lord Withworth.

12 (21 frim.). — **Une députation de la république du Valais** est présentée au premier consul.

14 (23 frim.). — **Bal chez Mme Récamier.**

17 (26 frim.). — **Bonaparte se fait remettre l'état des loges occupés gratuitement à l'Opéra** et y écrit l'apostille suivante : « A dater du 1^{er} nivôse, toutes ces loges seront payées pour ceux qui les occupent. » Cette faute d'orthographe rapporte 60,400 francs à l'Opéra.

Monuments et fondations.

Le pont qui prendra plus tard le nom d'Austerlitz est commencé. Inauguration des **travaux de dérivation de l'Ourog**. Une reproduction en terre cuite de la **Lanterne de Diogène** (monument de Lysicrate) est placée dans la Cour du Louvre.

Pour la première fois un **hôpital spécial est créé pour les enfants malades** (300 lits de 1802 à 1803). Sur 5 enfants amenés, il en meurt 1 en moyenne dans les six premiers jours.

Ouverture de la rue des Pyramides, de la rue de Rivoli. Formation de la place de Rivoli. La rue d'Enfer devient rue Bleue, à cause de la manufacture de boules bleues fondée dans cette rue en 1808 par M. Story.



J.-B. DE BELLOY.
Archevêque de Paris
(1709-1808).



CHARLES DE CALONNE
Ministre de Louis XVI
(20 janv. 1734-30 oct.
1802).



MME GRASSINI
Cantatrice (1773-1850).



DALAYRAC
Compositeur (1733-1809).



FR. DE BARTHÉLEMY
Diplomate (20 oct. 1767-
3 avril 1830).



M.-FR.-XAVIER BICHAT
Médecin physiologiste
(11 nov. 1771-22 juill.
1802).

Construction, dans divers quartiers (rue du Mont-Blanc, chaussée d'Antin, etc.), des **trottoirs à la Dillon**, déjà connus en Angleterre, élevés de 3 ou 4 pouces.

La vie de la rue.

Théâtre pittoresque et mécanique du citoyen Pierre, rue Neuve de la Fontaine, carrefour Gaillon, « qui sait imiter les effets de la nature avec une perfection dont on n'avait aucune idée ». — **Amphithéâtre d'exercice d'équitation et de voltige sur les chevaux au Jardin des Capucines**. — **Panorama de la ville de Londres. Les deux Porte-Épines, Hommes extraordinaires** (deux frères au corps couvert d'écaillés) présentés par le citoyen Joanny, palais du Tribunat, galerie de pierre, n° 178. Les deux kangourous du Muséum (amenés de Londres en échange d'une lionne). — **Ascension de Mme Garnerin.**

Les Arts.

Salon de l'an X (562 morceaux, dont 447 de peinture, 56 de sculpture, 24 d'architecture et 35 de gravure). **Prix de Rome** : Peinture, MENJAUD. Buste de Bonaparte par Canova.

Portrait de Bonaparte dessiné et gravé par Levechez. 27 planches gravées par L.-P. Baltard pour le « Voyage dans la haute et basse Égypte » de Vivant-Denon.

La vie littéraire.

Cabanis : *Rapports du physique et du moral.* **Mme de Staël** : *Delphine.* — **Charles Nodier** : *la Napoléone* (satire en vers contre Napoléon). *Stella ou les pros crits.* — **Chateaubriand** : *Le Génie du christianisme.* (Paris, Mignerot, an X, 5 v. in-8°.)

Le théâtre (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Théâtre-Français. — 17 février. *Édouard en Écosse ou la nuit d'un pros crit*, drame historique en prose par Alexandre Duval (grand succès). La pièce est interdite. — **Début de Mlle Duchesnois** (rôle de Phèdre). — 29 novembre. — **Début de Mlle Georges** (rôle de Clytemnestre).

Théâtre des Arts (Opéra). — 3 mars. *Le Retour de Zéphyre*, ballet de Gardel, musique de Steibel (succès). — 14 avril. *Chant des Bardes en l'honneur de la Paix et des Héros français*, cantate de Baour-Lormian, musique de Lesueur. — 4 mai. *Sémiramis*, paroles de Desrioux, musique de Catel. — 15 juillet. *Ninette ou le Caprice amoureux*, ballet de Maximilien Gardel.

Opéra-Comique. — 27 février. *L'Antichambre ou les Valets entre eux*, paroles de Dupaty, musique de Dalayrac. Cette pièce qui attaque les valets de cour est interdite après la première représentation. — 5 avril. *Une folie*, paroles de Bouilly, musique de Méhul. — 26 avril. *La Statue ou la Femme avare*, paroles d'Hoffmann, musique d'Isoard (succès médiocre).

Théâtre Louvois. — 10 janvier. *La grande ville*, de Picard, d'abord sifflée en 5 actes, puis très applaudie en 4 actes. — 31 mai. *Le Pacha de Suresnes ou l'Amitié des femmes*, un acte, par Étienne et Gaugiran-Nanteuil (succès). — 16 juin. *Helvetius ou la Vengeance d'un sage*, un acte en vers par Andrieux (succès). — 8 septembre. *Le portrait de Michel Cervantès*, 3 actes en prose, par Dieu-lafoy (succès). — 15 octobre. *Le Mari ambitieux ou l'Homme qui veut faire son chemin*, 5 actes en vers, par Picard (succès).

Opera Buffa. — 11 mars. *L'Impresario in augustie*, de Cimarosa. — 13 avril. *Les noces de Dorine*, de Sarti. — 3 mai. *I. Zingari in fiera*, de Paesiello. — 30 août. *La Pazza d'Amore*, de Paesiello. — 13 septembre. *Il Barbiere di Siviglia*, de Paesiello.

Théâtre de la Cité. — Ouvert avec une nouvelle administration le 14 novembre (début par le *Siege de la Rochelle*, drame héroïque).

Les morts de l'année.

Mlle Allard, danseuse à l'Opéra (14 janvier). — **Le médecin Bichat** (22 juillet). — **Mme du Bocage** (8 août). — **Mlle Chameroy**, danseuse à l'Opéra (15 octobre). — **De Calonne**, ancien contrôleur général des finances (30 octobre). — **L'acteur Molé** (11 décembre).



MÉDAILLE FRAPPÉE EN 1803

Pour célébrer la proclamation de Bonaparte comme Président de la République cisalpine.
(Musée des médailles de la Monnaie.)

1803

C'EST la dernière année où Paris jouira de sa liberté, nominalement tout au moins.
De chute en chute, de concession en

le Premier Consul dans ses immenses entreprises, les ouvriers, les commerçants font assez peu de bruit.

C'est à la surface que l'on s'agite. L'opinion

est formée par quelques milliers de personnes seulement. Un salon, dans cette époque de calme et d'abattement, inquiète plus Bonaparte que tout un faubourg.

Mais l'ambitieux dictateur sait façonner les esprits. Et sous sa politique habile, nous surprenons Paris en pleine évolution : il s'agit de faire disparaître ce qu'il y a de gênant dans les souvenirs révolutionnaires, sans toutefois réveiller la fidélité aux Bourbons.

C'est ainsi que l'on efface sur les murs de Paris ces inscriptions jacobines qui subsistaient encore, comme : *Liberté, Fraternité ou la Mort*. Les *Fêtes démocratiques* du Champ de Mars où l'on distribuait

des armes en récompense aux vainqueurs des courses à pied, à cheval et en char, sont supprimées. Par contre, le Premier Consul rétablit aux Tuileries les feux d'artifice, illuminations et concerts publics que l'on y donnait autrefois. En janvier, l'*Institut National* de la Convention est remplacé par les *Quatre Académies*, qui fonctionnent comme aux



L'ANGLETERRE MARCHANT A LA CONQUÊTE DE LA FRANCE.

D'après une caricature anglaise attribuée à John Gillray.

(Bibliothèque de la ville de Paris.)

concession, le peuple de 1789, lassé peut-être par un trop grand effort, après avoir failli abdiquer aux mains de Robespierre, se remet entre celles de Bonaparte. Dans un an ce sera l'Empire, la tyrannie librement consentie, voulue presque.

Comme toujours, la population laborieuse qui par son travail et sa richesse va aider

anciens jours : on leur permet seulement de se rassembler deux ou trois fois l'an sous le nom de *Séance générale de l'Institut*. Les appellations de « citoyens » et « citoyennes » tombent dans une désuétude presque com-

où l'on n'avait ni feu ni lieu, où l'on n'était pas assuré de garder sa tête sur ses épaules. Aussi la suppression d'une création républicaine, même simplement démocratique, passe-t-elle sans causer d'émotion. »

Tout en cherchant l'apaisement avec les émigrés et les chouans, on poursuit impitoyablement les moindres velléités de royalisme. Les portraits du comte de Provence sont saisis chez les libraires. Le poème de Delille, *La Pitié et le Malheur*, longtemps annoncé à l'avance, et que le libraire acheta — chose mouïe ! — 30,000 livres, paraît surtout dangereux. Les longs ciseaux des censeurs y pra-

tiquent d'impitoyables coupures. C'est que le vieux poète aveugle, malgré les menaces et les dangers, était resté fidèle à la famille royale. Bonaparte veut bien que l'on chante la religion, les crimes de la terreur et les bienfaits de la paix civile. Il sait qu'à ces vers :

Hélas ! pour oublier ces funestes
[tableaux,
Quelle main du Léthé nous ver-
[sera les eaux ?

on répondra : « L'homme de Brumaire ! » Mais il lui déplaît d'entendre glorifier Louis XVI et Marie-Antoinette dont il va prendre la place. Quand Delille s'écrie, pathétique, en parlant de la nationalisation des biens du clergé et des émigrés :

Dieu Terme ! que dis-tu de ces
[barbares lois ?

cela paraît subversif au Consul qui vient de tranquilliser les acheteurs en les assurant de la validité des ventes et de faire calmer les remords des scrupuleux par une approbation du Pape. Pourtant

le poème de Delille, même expurgé, se vend en peu de temps à plus de 20,000 exemplaires.

D'ailleurs, Paris est en général favorable à Bonaparte. Les Parisiens adorent l'audace et le succès. De plus, la guerre avec l'Angleterre attache encore davantage le peuple à l'homme extraordinaire dont il subit l'ascendant. Il y a aussi, de la part du bour-



Mlle GEORGES (THÉÂTRE-FRANÇAIS).
Rôle de Clytemnestre dans *Iphigénie en Aulide*.
(Galerie théâtrale de Bance aîné.)

Marguerite Georges Weymer, dite Mlle Georges (1787-1867), fut de 1802 à 1808 et surtout en 1803 la rivale de Mlle Duchesnois à la Comédie-Française. Soutenue par le critique Geoffroy, qui exerçait une influence décisive sur le public dans le *Journal des Débats*, elle subjuguait le parterre par son éclatante beauté.

plète : jusque sur les affiches des théâtres, bravant les réglemens, les actrices se donnent du « Mesdames ». Cette désaffection pour tous les souvenirs des « grandes journées » est exprimée à merveille dans une lettre que le musicien allemand Reichardt écrit de Paris, en 1803, à l'un de ses amis : « Il est de mode de ne parler de la Révolution qu'en en faisant une époque

geois craintif, une reconnaissance sincère pour l'homme qui a rétabli l'ordre :

Il est l'honneur du monde et du siècle où nous som-
[mes,

Et l'État que soutient le bras de ce héros
Lui doit la Paix, son Dieu, sa Gloire et son repos,
dit Rœderer dans le *Journal de Paris* du
3 février 1803. Il y a toutefois chez quel-
ques-uns une sourde hostilité. On se plaint
du luxe excessif qu'étale le parvenu qui,
si longtemps, « avait tiré le
diable par la queue ». On
voit, en effet, briller à son
chapeau de cérémonie une
boucle en diamants évaluée
362,000 livres. Ses frères
sont un peu trop âpres à la
curée : les commerçants ten-
nant à honneur d'être « four-
nisseurs de la famille Con-
sulaire », tous les Bonaparte,
grands et petits, usent et
abusent de cette commodité.
Lucien se fait meubler, près
de Senlis, un château très
artistique et luxueux. La
Malmaison est célèbre par
ses richesses. Les mé-
contents exploitent tout
cela.

Cependant Paris doit
tenir compte à Bonaparte
de ce qu'il fait pour sa
beauté. La ville avait été
bien négligée sous la Ré-
volution : pis que cela,
on avait parfois détruit.
Le Premier Consul en-
treprend de refaire sa toi-
lette. On parle toujours
de mettre au Louvre la
Bibliothèque nationale :
des ouvriers travaillent
dans l'immense palais
désert ; un pont léger et
commode réunit défini-
tivement les îles Saint-
Louis et de la Cité ; on
démolit le séminaire

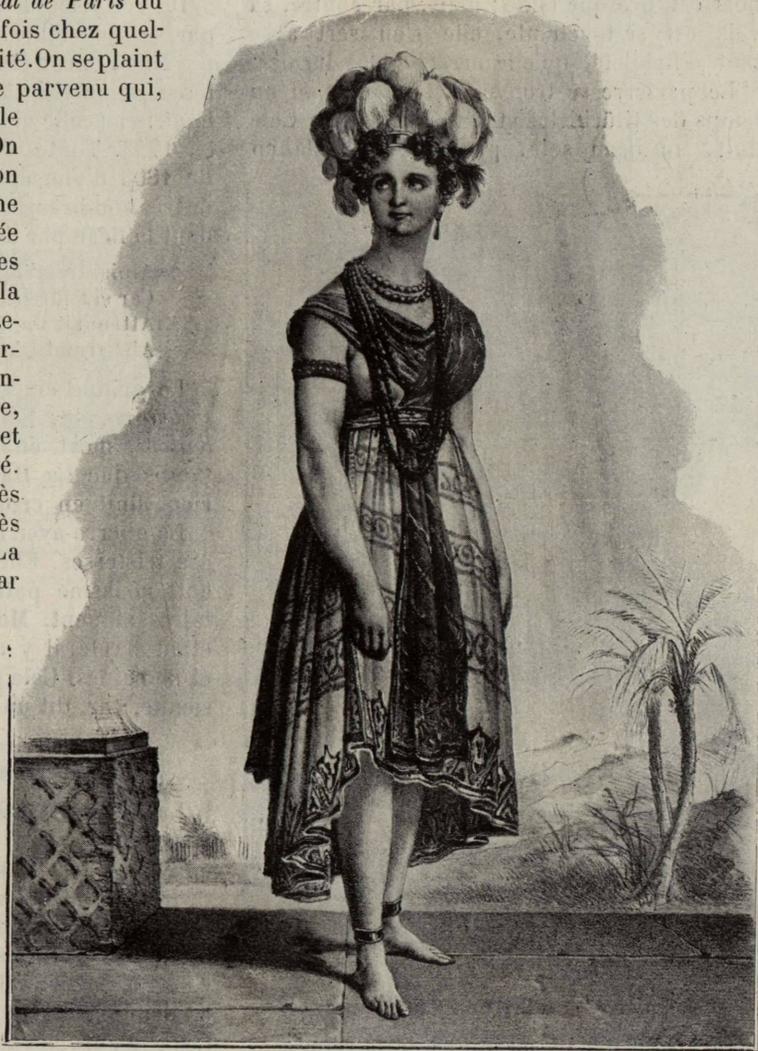
Saint-Sulpice, ce qui permettra, à l'avenir,
d'admirer librement le portail de l'église. La
jonction du Louvre aux Tuileries est projetée.

Enfin, on creuse le canal de l'Ourcq : c'est
là une idée personnelle de Bonaparte, et
il s'intéresse beaucoup à ce travail : il va
plusieurs fois à cheval, suivi de son état-
major, voir si son œuvre fait des progrès.

Le gouvernement prend un soin égal des

distractions parisiennes. Sans doute, pense-
t-on, un peuple qui s'ennuie conspire. Aussi
amuse-t-on les badauds par des fêtes et
des feux d'artifice.

Quant au théâtre, l'année est assez peu fer-
tile en chefs-d'œuvre. Le public semble



Mlle DUCHESNOIS (THÉÂTRE-FRANÇAIS)

Rôle d'Alzire dans *Alzire* de Voltaire.

Catherine-Joséphine Rafin, dite Mlle Duchesnois (1777-1833), débuta au Théâtre-Français en 1802, dans le rôle de Phèdre, et y obtint un triomphe. Une cabale lui opposa Mlle Georges, qui lui disputait les rôles de princesse. Elle aurait succombé, dans cette lutte, sans la protection de la femme du Premier Consul, qui, devenue impératrice, fit ordonner sa réception comme sociétaire.

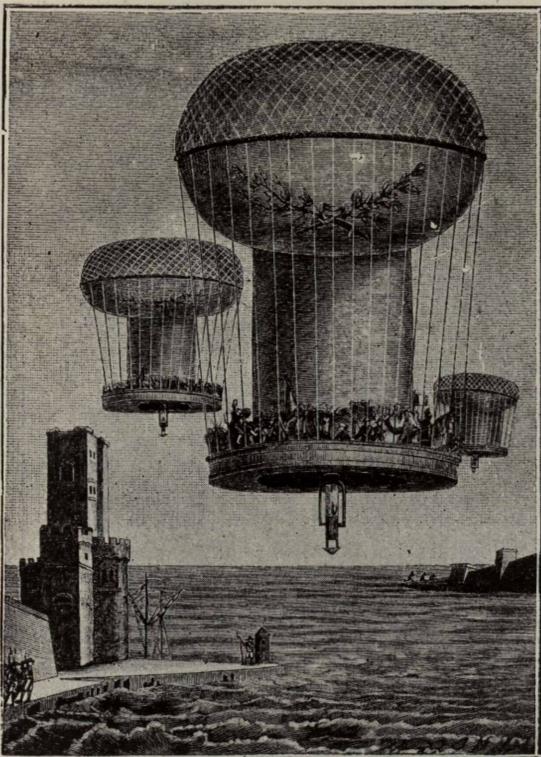
aimer surtout l'opérette et aussi le drame
sentimental. *Fanchon la Vieilleuse*, de Bouilly,
en est le meilleur exemple. Les mêmes per-
sonnes qui s'attendrissent aux malheurs de
la pauvre fille, pleurent la victime de l'épi-
cier Trumeaux. Peut-être même y a-t-il parmi
ces cœurs sensibles, quelques-unes des fa-
rouches « tricoteuses ».

Le plus grand événement de l'année est la

rivalité de Mlle Georges et de Mlle Duchesnois à la Comédie-Française. La lutte commence en février et, après avoir divisé le parterre, divise tout Paris.

Mlle Georges a pour elle, outre son grand art, son éclatante beauté. Mlle Duchesnois est presque laide ; mais, par contre, sa voix est si touchante, elle s'en sert avec tant d'habileté, qu'elle arrache des larmes.

Le parterre se trouve partagé comme au temps des Glückistes et des Piccinistes. Cela finit, un beau soir, par une bataille en



LE DÉPART POUR L'ANGLETERRE EN BALLON.
D'après une estampe de l'an XI. — Bibliothèque nationale.

règle. On échange, au milieu de la représentation, force injures, soufflets et gourmades. Les acteurs ne réussissent plus à se faire entendre. Sur un geste impatient de l'un d'eux, les plus enragés spectateurs escaladent la rampe, font irruption sur la scène et dispersent le bouillant Achille, le grave Agamemnon et la tendre Iphigénie. La police intervient alors et arrête une douzaine de cabaleurs, tandis que les honnêtes bourgeois, privés du spectacle, se retirent en maugréant.

La querelle continue entre les deux actrices : au jour anniversaire de Molière, on joue le *Malade imaginaire*, et durant la cérémonie, quand tous les acteurs de la maison défilent sur la scène devant le public, Mlle Duchesnois

apparaît aux côtés de Mlle Georges. Mais celle-ci tout à coup la devance de quelques pas rapides, et vient saluer seule le public, acclamée par tous ses partisans, tandis que Mlle Duchesnois, restée en arrière, perd contenance...

Du reste, les deux sœurs ennemies finiront par se réconcilier. L'exemple leur est donné par Mlle Clairon et Mlle Dumesnil, qui s'étaient haïes jusque-là et dont l'inimitié remontait haut : car celle-ci était née en 1714 et celle-là en 1723. Toutes deux meurent dans l'hiver de 1803 d'une épidémie de grippe qui fait de très nombreuses victimes. On nargue cependant le fléau par des chansons :

Amis, tremblons pour la beauté,
Car si l'affreuse maladie
Attaquait l'infidélité...
Ah ! grand Dieu ! quelle épidémie !

La grippe emporte Saint-Martin, le *philosophe inconnu* ; Saint-Lambert, le poète des *Saisons*, mort en athée et en matérialiste, tandis que La Harpe, philosophe et voltairien, finit en croyant sincère.

La guerre avec l'Angleterre vient ajouter à ces tristesses. Elle excite d'abord un grand enthousiasme patriotique : les dons volontaires affluent. Mais bientôt, tout commerce étant arrêté, il y a des centaines de faillites et de ruines. Cela n'ôte rien à la gaieté parisienne, car, dit un flonflon de l'année :

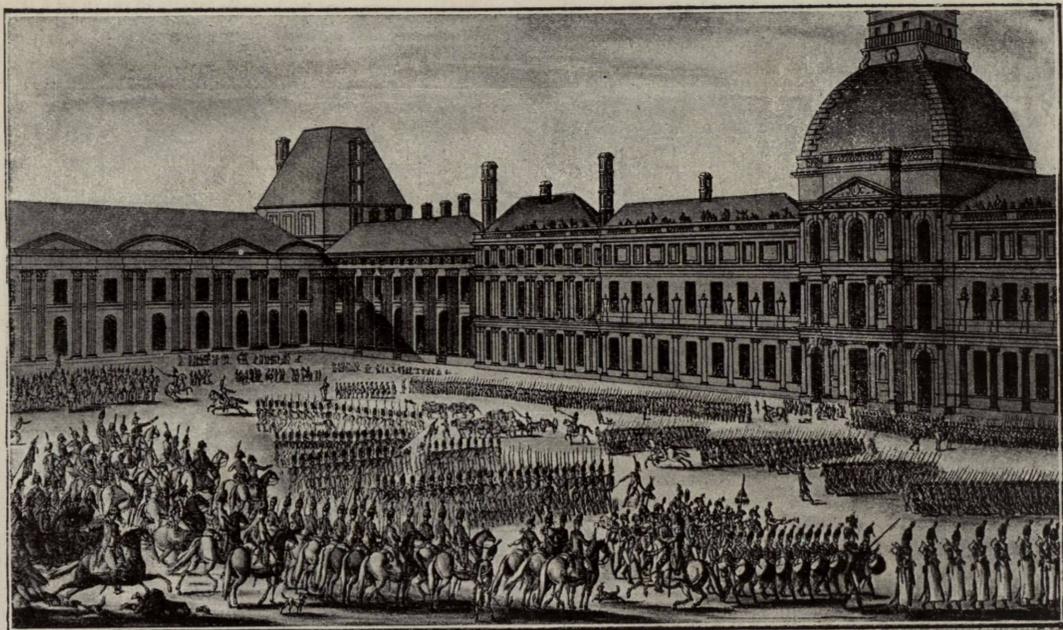
Il faut bien rire dans Paris,
Puisqu'il est le séjour des ris.

La mode est à l'unisson de l'esprit léger. Dans l'ensemble, on ne saurait la trouver élégante. Les hommes quittent la culotte courte pour le pantalon, le tricorne pour le chapeau rond ; l'épée disparaît avec les talons rouges. Les femmes reviennent aux robes à queue. Elles adoptent les redingotes en drap clair avec collets à plusieurs étages. Les couleurs voyantes sont en vogue, et l'on s'attache à imiter l'héroïne de l'*Auberge de Bagnères*, un succès du jour :

J'avais mis mon petit chapeau,
Ma robe de crêpe amarante,
Mon châle et mes souliers ponceau ;
Ma toilette était ravissante.

Telle est la vie à Paris en 1803 : vie bien pauvre, intellectuellement. Il semble que quelque chose soit brisé dans l'organisme de la grande ville. Plus de fortes et saines passions. Pareils aux oisifs de Byzance, les Parisiens se divisent pour deux comédiennes. Allons ! ils sont mûrs pour l'empire.

Jacques BAINVILLE.



LA GRANDE PARADE PASSÉE PAR LE PREMIER CONSUL.

Par Léopold-Louis Boilly, d'après la gravure de Levachet.

Bibliothèque nationale. — (Cabinet des estampes.)

« Toute la population de Paris accourait les jours de revue et se plaisait à regarder ce spectacle. » (Mémoires de BOURRIENNE.)

LES ÉCHOS DE PARIS

Fanchon la Vieilleuse.

(29 janvier)

TOUT Paris court au théâtre du Vaudeville voir une nouveauté en trois actes : *Fanchon la Vieilleuse*, de Bouilly. Bien que plus sentimentale que comique, la pièce ne laisse pas d'être intéressante, grâce à la beauté de la gracieuse Mlle Bellemont et au jeu de l'acteur Deschaumes (1).

Fanchon a été, dit-on, une jolie Savoyarde qui chantait sur les promenades, en s'accompagnant de sa vielle ; elle avait amassé de la sorte une certaine fortune et la dépensait en charités discrètes. C'est l'héroïne de la pièce ; on la montre entourée de ses adorateurs et de ses obligés. Parmi les premiers figure un jeune colonel, marquis de Francarville, qui s'est déguisé en peintre besogneux, afin de s'introduire dans la maison habitée par Fanchon. Touchée par le talent, la pauvreté et les soucis du prétendu peintre, la vieilleuse lui propose enfin de partir pour le Piémont, de s'y marier et d'y vivre dans un domaine acheté sur ses économies. Une tante de Francarville a découvert le manège de son neveu. Elle

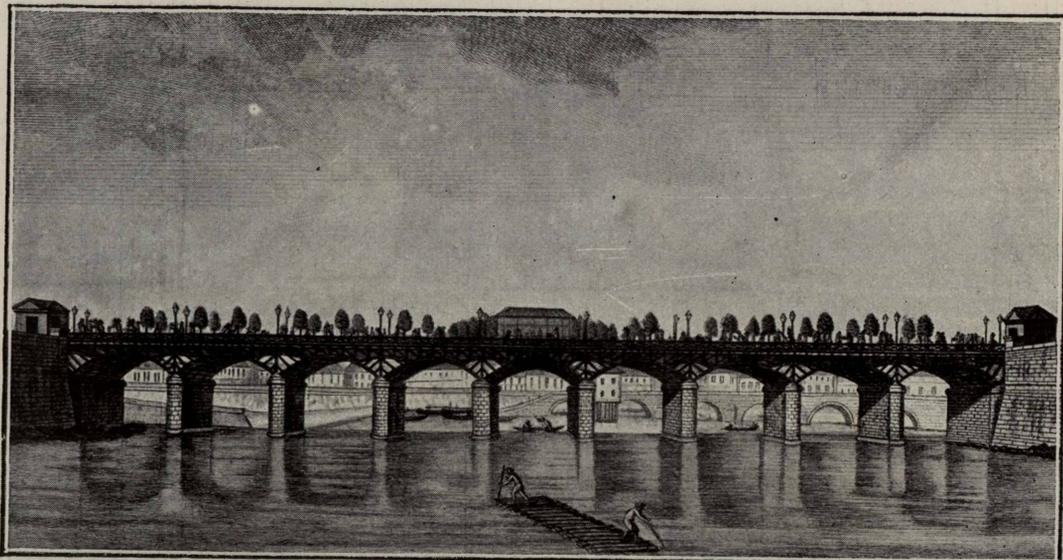
(1) Deschaumes faisait encore applaudir au Vaudeville, en 1809, sa figure rubiconde, sa physionomie joviale, son jeu auquel l'émbonpoint n'enlevait rien de sa vivacité.



MLLE BELLEMONT (VAUDEVILLE).

Dans le rôle de *Fanchon la Vieilleuse*.

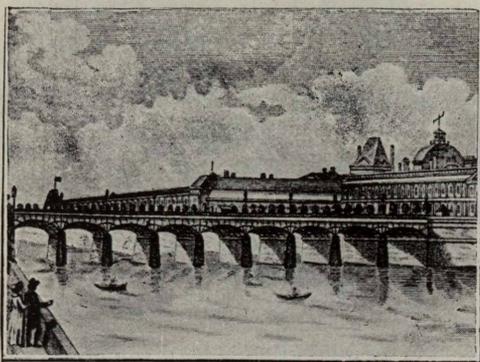
Mlle Bellemont, élève du Vaudeville, en était devenue une des attractions par sa grâce, la finesse de son jeu et sa jolie voix.



LE PONT DES ARTS EN 1803.

D'après une estampe du temps. — (Musée Carnavalet.)

Le pont des Arts, dont la construction, par Dillon, commença en 1802, doit sa dénomination au Palais des Arts, nom que portait alors le Louvre. Ce fut le premier pont de Paris qui fut supporté par des arches en fer. Dans le dessein d'en faire une promenade, on l'avait orné, dans toute sa longueur, de caisses d'orangers; au centre, deux grandes serres étaient remplies de plantes rares; on y avait attiré des montreurs de curiosités, des musiciens ambulants, et des chaises s'y trouvaient à la disposition des promeneurs. Ce projet avorta (Ed. BEAUREPAIRE). Le pont des Arts fut achevé en 1803. Il était soumis à un droit de péage. On évaluait à environ 11,000 le nombre des piétons y passant chaque jour moyennant un sou par tête. Dans l'espace des dix premiers mois, il rapporta 72,000 fr. (P.-J. NOUGARET, *Aventures parisiennes avant et pendant la Révolution*.)



LE PONT DES ARTS EN 1803.

D'après les estampes du temps.

(Bibliothèque de la ville de Paris.)

intervient pour rompre une union mal assortie et le prend d'abord sur un ton fort élevé vis-à-vis de Fanchon. Elle s'adoucit devant l'attitude désintéressée de la jeune fille. Fanchon de son côté, ne voulant pas braver les préjugés aristocratiques, renonce spontanément au mariage projeté. A ce moment, Francarville, qui, sans se montrer, a entendu le débat, paraît en scène, et son éloquence d'amoureux a raison des obstacles qui s'opposent à son bonheur.

Cette intrigue ne donnerait pas matière à un vaudeville amusant, si les auteurs, Bouilly et Pain, n'y avaient introduit divers personnages, surtout un joyeux abbé qui anime la pièce par ses chansons et ses saillies. Deschaumes remplit merveilleusement ce rôle d'abbé de l'Attaignant; sa verve et sa gaieté sont intarissables, mais il reste fin et délicat dans ses folies comme dans ses couplets.

Les journaux ne tarissent pas en détails plus ou moins apocryphes sur la véritable Fanchon, et je ne sais quel écrivain vient même de publier sa biographie. Si pitoyable que soit l'opuscule, on le lit.

J.-F. REICHARDT.

(Un hiver à Paris sous le Consulat, 1802-1803.)

Trumeaux l'épicier empoisonneur.

(19 mars).

Au milieu des plaisirs où courait à ce moment Paris,

tout à coup le bruit se répand qu'un crime a été commis sur la rive gauche. Le *Journal des Débats* en donne les détails circonstanciés. Un commerçant de la place Saint-Michel, très connu, a empoisonné sa fille. Le public s'émeut. On ne se préoccupe plus que de cet événement. Le journal le raconte en un style qui est celui de l'époque, avec une note sentimentale, presque naïve.

TRUMEAUX paraît avoir eu, tant en mariage que de successions provenant de son épouse, près de 60,000 francs. A la mort de celle-ci, arrivée il y a quatre ans, il n'avait point fait d'inventaire. Un jeune homme bien élevé fit, il y a

son prochain mariage, elle poussait un gros soupir, et priait en grâce qu'on ne lui en parlât pas. *Cela irait bien*, disait-elle, *si mon père n'était pas obligé de me donner de l'argent.*

Le mardi 21, la demoiselle Trumeaux aînée descendit comme à son ordinaire; on servit le déjeuner sur les dix heures et demie ou onze heures. A peine l'aînée qui était au comptoir et qu'on appela, eut pris un peu de café, qu'elle sentit son cœur se soulever : elle posa sa tasse. Sa jeune sœur parut désirer prendre le café de sa sœur, déjà elle s'était saisie, dit-on, de la tasse, le père la lui retira des mains en disant qu'il fallait con-



PLAN ADMINISTRATIF DE PARIS EN 1803.

D'après un plan de l'époque. — (Collection Charles Simond.)

quelques mois, la demande de sa fille aînée en mariage. Cette demoiselle, âgée de vingt-cinq ans, d'une douceur extrême, pleine de candeur et de religion, s'était plainte, à ce qu'il paraît, à plusieurs personnes, de la dureté de son père qu'elle craignait d'irriter. La demande qu'on fit de sa fille le détermina à consulter un jurisconsulte estimable, lequel lui conseilla de faire d'abord inventaire avant de stipuler les clauses du contrat, et de lui apporter à lui-même les papiers de cet inventaire pour qu'il dirigeât sa conduite. Trumeaux promit qu'il reviendrait le mercredi 22 nivôse. On dit aussi que dans une conférence que le jeune homme avait eue avec le père de sa prétendue, le 18 nivôse, on était convenu d'entrer définitivement en pourparlers le 22. La jeune personne sortait rarement, et toutes les fois qu'on lui parlait dans le quartier de

server le café à sa sœur, qui l'aimait beaucoup. Ce soulèvement de cœur fut suivi de vomissements, et la malade resta dans sa chambre toute la journée. Sur le soir, le père fit appeler le citoyen Carron, chirurgien, qui vint à sept heures, visita la malade et ordonna une potion calmante, déclarant néanmoins au père que l'état de sa fille ne lui présentait aucun symptôme dangereux.

A peine cet officier fut-il retiré, que la jeune sœur, qui prodiguait ses soins à la malade, descendit auprès de son père lui dire que sa sœur se plaignait d'être altérée; ce fut à ce moment que le père lui donna du vin mêlé avec de l'eau et du sucre, dont elle prit deux verres, le premier avec une avidité extrême, et le second très difficilement. Peu de temps après, les douleurs augmentèrent au point qu'elles lui arrachèrent des cris



HENRI-AUGUSTE TRUMEAUX.

Condamné à mort le 2 germinal an XI.

D'après un dessin du temps. — Bibliothèque nationale.

(Collection Hennin.)

violents. La jeune sœur épouvantée appela son père : celui-ci, quoiqu'il eût d'abord nié avoir visité sa fille, est ensuite convenu qu'il est réellement monté en ce moment dans sa chambre, et qu'après avoir jeté un coup d'œil, de la porte, il s'est aperçu qu'elle *tournait à la mort*.

Ce fut alors qu'il fit appeler de nouveau le chirurgien, qui fut fort étonné de trouver morte la personne qu'il avait visitée trois quarts d'heure auparavant, et dont l'état ne lui avait fait concevoir aucune inquiétude.

Le père, en reconduisant le chirurgien, lui observa de ne pas oublier qu'il l'avait envoyé chercher deux fois. Le même jour, à neuf heures et demie du soir, tout le quartier fut instruit de la mort de cette intéressante et malheureuse demoiselle. A cette nouvelle, une bouchère voisine, à qui elle avait parlé quelquefois de ses peines, s'écria : *Ah ! le monstre ! c'est lui, c'est son père qui l'a empoisonnée !* Et le même cri fut répété par plusieurs autres personnes.

Le lendemain 22, le citoyen Saussai, magistrat de sûreté de l'arrondissement, averti par le citoyen Carron, se transporta chez l'épicier avec l'officier de santé judiciaire, le citoyen Burard. Celui-ci déclara à la première inspection que la personne était morte de poison. Les lèvres étaient noires, la langue sortie d'un demi-pouce avait été violemment comprimée par les dents ; les mains avaient éprouvé une telle contraction, que le bout des ongles était enfoncé dans la paume de la main.

Une cuisse avait eu un tel mouvement de rotation, qu'elle s'était rejetée sur l'estomac.

On procéda le 23 à l'ouverture du cadavre. Il fut

reconnu que la victime avait été empoisonnée avec de l'arsenic, dont plusieurs grains ont été trouvés encore intacts dans l'estomac, et ces grains comparés avec l'arsenic saisi chez le père, ont été jugés être de même nature et de même qualité.

L'avis de l'officier de santé judiciaire fut que la personne avait été empoisonnée deux fois ; la première dose n'étant pas assez forte, avait été évacuée par les vomissements de la journée ; la seconde dose, qui fut prise après la visite du chirurgien Carron, fit périr en peu de temps la victime dans des tourments affreux. Un procès-verbal très détaillé est joint à la procédure et fait frémir l'humanité. Le magistrat reçut quelques déclarations.

La surveillance la plus rigoureuse fut mise sur l'épicier. Beaucoup de personnes s'attroupèrent le 25 au soir. On ne parlait que des vertus de la fille et du crime du père. Craignant une émeute populaire, le magistrat de sûreté fit fermer la boutique et plaça auprès de l'épicier un employé de la préfecture, qui passa avec lui la nuit.

Le lendemain, dimanche 26, on mit des sentinelles à la porte. Le corps de la jeune personne fut exposé, et ensuite porté à l'église et à la sépulture accompagné de parents et d'amis versant des larmes sur un si fatal événement.



MLLE CLAIRON.

D'après le buste de H. Gauquié.

Monument de Clairon. Salon de 1898. — (Cliché A. Barrier.)

Claire-Josèphe-Hippolyte Leyris de Latude, dite Mlle Clairon, naquit en Flandre à Saint-Wanon de Condé en 1723 et mourut à Paris le 18 janvier 1803. Elle débuta au Théâtre-Français en 1743 et renonça à la scène en 1765. Elle était belle avec beaucoup de physionomie.



JOACHIM MURAT, GRAND-DU DE BERG.

(Collection du prince Roland Bonaparte.)

Joachim Murat, né à la Bastide, près Cahors, dans le département du Lot, en 1767 (et suivant d'autres biographes, en 1768), fut d'abord destiné à la théologie, puis s'engagea comme volontaire dans l'armée des Ardennes. Un coup de tête, à la suite d'une punition, lui fit quitter son régiment pour se réfugier à Paris. Il y entra dans la garde constitutionnelle du roi, puis, après la dissolution de ce corps, devint sous-lieutenant des chasseurs à cheval. Sa bravoure lui valut de l'avancement. Il suivit Bonaparte en Italie et fut bientôt l'adjutant du général en chef. Il se distingua brillamment à Roveredo, à Bassano, à Rivoli, fit la campagne d'Egypte, revint avec Bonaparte en France et lui rendit de grands services au 18 brumaire. En 1800, il épousa Caroline, la sœur du Premier Consul, et depuis ce moment sa destinée fut unie à celle de son beau-frère, qui le combla d'honneur, et le nomma grand-duc de Berg, puis roi de Naples.

Le même jour, le citoyen Behourt, premier suppléant du juge de paix, appelé par le magistrat de sûreté, procéda, en présence de l'épicier, à une description des effets en évidence et à l'apposition des scellés. Cette opération commença à midi précis et ne finit qu'à dix heures du soir. L'épicier parla

magistrat y entra avec son secrétaire, l'épicier et des employés.

On dit que cet homme ne se livra à aucune impulsion.

Il ne s'entretint que d'un tableau qui s'y trouvait, parla avec assez d'indifférence de ce qui pouvait être contenu dans une commode, et demanda seulement qu'on apposât les scellés sur une armoire contenant sa garde-robe.

Il signa avec une apparence de calme la clôture du procès-verbal, en disant et répétant souvent qu'il était fort de sa conscience.

Il subit ensuite un interrogatoire chez le magistrat de sûreté, et fut conduit au secret, à Sainte-Pélagie (1).

(Journal des Débats, 1803.)

Chez Madame Récamier.

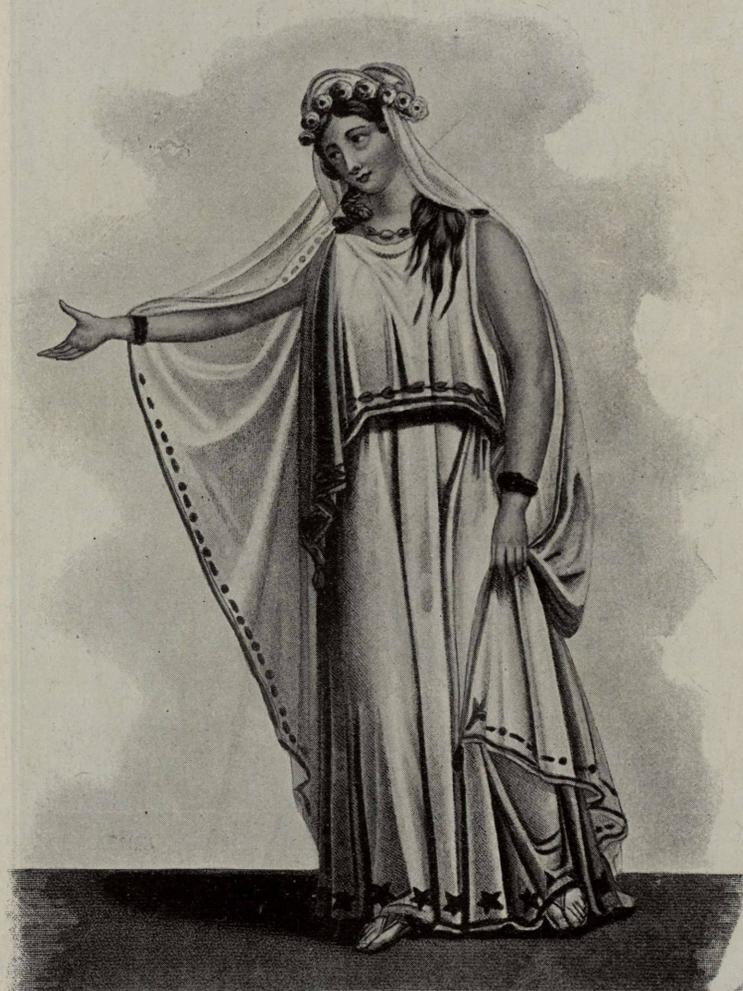
L'HOTEL Récamier situé Chaussée d'Antin a été démoli en 1798 et remplacé par une belle maison de rapport portant le n° 66. Il n'a pas de vastes proportions, mais il a très bon air, au fond de sa cour encadrée par de belles constructions. La nuit dernière, il s'est trouvé trop étroit pour le beau monde parisien, pour le corps diplomatique et les étrangers de distinction qui affluaient.

Une multitude de réverbères éclairaient la cour comme en plein jour; le perron et le vestibule, recouverts de tapisseries, étaient garnis d'une forêt d'arbustes rares et de fleurs à profusion. Tout l'appartement comprenant le vestibule, deux salons à droite, la chambre à coucher de Mme Récamier, le boudoir et la salle de bain à gauche, éteignait, illuminé *a giorno*. A chaque arrivante, Mme Récamier disait : « Voulez-vous voir ma chambre ? »

et passait avec elle dans son gynécée, en lui donnant le bras. Un cortège de cavaliers se pressait sur leurs pas vers le sanctuaire.

Cette pièce, fort élevée, est presque entièrement entourée de hautes glaces d'un morceau. Entre les

(1) Le procès de l'empoisonneur Trumeaux commença le 19 mars et dura quatre jours. Le jury reconnut la culpabilité de l'accusé, qui fut condamné à mort et exécuté. Une femme, qu'on croyait sa complice, fut acquittée, et le jury fit en faveur d'elle une collecte. Pendant les débats, le chef du jury se trouva mal, et il s'évanouit en prononçant le verdict. On a prétendu depuis que la condamnation de Trumeaux était une erreur judiciaire.



SOPHIE ARNOULD (OPÉRA).

Rôle d'Iphigénie dans *Iphigénie en Tauride*.

D'après un dessin de Collin. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Sophie Arnould, née en 1744 à Paris et morte dans cette même ville en 1803, fut une des plus célèbres cantatrices de son temps. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1837.

peu de sa fille aînée. Sur l'observation que le citoyen Behourt lui fit qu'il pouvait avoir besoin de linge dans sa prison, il l'en remercia, ouvrit lui-même ses armoires, mit de côté ce dont il crut avoir besoin.

L'heure du dîner arriva. Le magistrat y avait pourvu. L'épicier dina fort bien, prit son café, son verre de liqueur.

Le dîner dura environ une heure, pendant lequel temps le citoyen Behourt était passé chez un voisin.

On reprit l'opération à quatre heures. Nécessité de se transporter dans la chambre de la défunte, le

panneaux de glaces, et au-dessus des grandes portes en marqueterie, s'aperçoit une boiserie blanche avec filets bruns, relevée par de délicats ornements en bronze. La cloison du fond faisant face aux fenêtres est une glace immense. C'est là qu'apparaît, la tête contre le mur, la couche éthérée de la divinité du lieu: un nuage de mousseline, une blanche vapeur! Le lit, de style antique, est orné de bronze, comme la boiserie avec autant de goût que de richesse. Autour du lit, sur le gradin de deux marches qui le supporte, des vases de forme antique; en arrière vers le fond, deux candélabres à bougies à huit branches. Du ciel de lit descendent jusqu'à terre les rideaux de mousseline fine, gracieusement drapés, qui protègent la tête.

Sous ces rideaux se montre une tenture en damas de soie violet, relevée à droite et à gauche, afin de laisser apercevoir la glace du fond; un large lambréquin de satin, nuance vieil or, disposé le long de la corniche, couronne le haut de la tenture.

Il serait trop long de décrire les bronzes, les tableaux qui garnissent et encadrent la monumentale cheminée de marbre et de faire l'inventaire de tout le précieux mobilier.

Entrons dans la salle de bain, un peu moins grande que la chambre à coucher; les murs disparaissent sous les glaces et sous une tenture de gros de Tours vert tombant en petits plis. Dans une niche de glaces, la baignoire est dissimulée par un grand sofa recouvert en maroquin rouge, comme les fauteuils bas qui meublent la pièce.

De la salle de bain on passe dans le boudoir tendu de gros de Tours d'une autre nuance aussi finement plissé; l'ameublement et un sofa, qui occupe toute la largeur du boudoir, sont recouverts de même étoffe.



Gravure satirique de l'époque sur la querelle entre Mlle Georges et Mlle Duchesnois.
Bibliothèque nationale. — (Collection Hennin.)

De jolies peintures égayent les plafonds; de grosses lampes d'Argand suspendues ou posées sur les cheminées et sur des candélabres dressés dans les angles complètent l'élégante et somptueuse décoration.

Les rideaux des fenêtres sont doubles et de deux nuances. Dans la chambre à coucher, l'ample rideau de dessus, en damas de soie violet, est relevé de droite à gauche, par des embrasses, à la moitié de sa hauteur; le rideau de dessous, en damas vieil or, est relevé de même de gauche à droite. Je ne me souviens plus de la nuance des rideaux des autres pièces.

Le premier salon, à droite du vestibule en entrant, n'a pas tardé à ne plus pouvoir contenir la foule des invités. Les dames s'étaient assises sur des fauteuils rangés en cercle, de sorte que l'on pouvait circuler autour d'elles et leur parler. C'est dans ce petit espace, circonscrit par ce groupe

féminin que l'on dansait : — une seule française à la fois, exécutée avec une perfection digne de l'Opéra. Le plus beau danseur a été le jeune sculp-

admirer longtemps dans la même pose. Ses cheveux bruns et soyeux, très simplement disposés en boucles, étaient relevés assez haut par un large



LA COURONNE THÉÂTRALE OU LES DEUX RIVALES (DUCHESNOIS ET GEORGES).
D'après une caricature de 1803. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

teur Dupaty, fils d'un ancien avocat général au parlement de Bordeaux. Le grand Vestris a daigné paraître et danser : sa coiffure bizarre extraordinairement frisée et poudrée, couronnant son front qui n'en finit pas ; l'immense cravate lui cachant le menton jusqu'à la lèvre inférieure, étaient ridicules et démodées ; ses cabrioles chorégraphiques ont été déplacées dans un milieu aussi élégant.

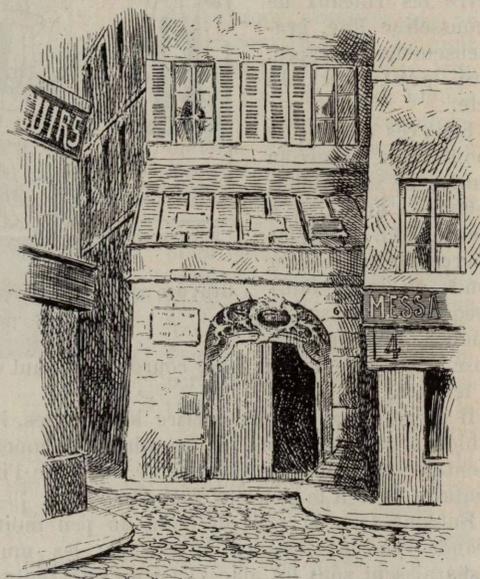
Beaucoup de dames ont pris part aux danses ; jadis elles cédaient généralement la place aux jeunes filles. Les reines du bal ont été Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély et Mme Récamier ; cette dernière est la seule qui ait dansé avec une traîne. Il est vrai qu'elle avait protesté, à diverses reprises, qu'elle ne danserait pas. Une mauvaise langue me contait que, dernièrement, au bal de la légation de ***, Mme Récamier, arrivée en robe traînante, avait aussi déclaré qu'elle ne danserait pas. Sur de pressantes invitations, elle se décida enfin, se débarrassa, en un tour de main, de sa lourde toilette de soie et se trouva prête à danser avec un costume de crêpe artistement dissimulé.

L'extrême pâleur de la plupart des danseuses m'a frappé ; il paraît que l'on ne se fardé plus, afin de paraître plus jeune. Cela sied à Mme Récamier, dont le teint transparent permet de voir circuler le sang sous l'épiderme. Sa toilette était blanche, satin et mousseline ; sa robe, très échan-crée dans le dos, permet d'admirer sa nuque d'aphrodite et ses charmantes épaules. Ses attitudes ont une grâce naïve, presque enfantine, ses yeux limpides souvent levés, ses lèvres entr'ouvertes montrant des dents de perle, sa physionomie candide, toute sa personne en un mot, donnent à penser qu'elle trouve tout naturel de se laisser

admiration longtems dans la même pose. Ses cheveux bruns et soyeux, très simplement disposés en boucles, étaient relevés assez haut par un large ruban de velours noir posé en biais et s'abaissant presque au sourcil sur un des côtés du front. Presque toutes les femmes étaient coiffées de même ; fort peu avaient des pierres ou des perles dans les cheveux.

Avant de quitter la salle de bal, où la chaleur est bientôt devenue suffocante, je dois en mention à l'orchestre, admirablement conduit par un violoniste mulâtre. Pour chaque française il faisait exécuter six ou huit motifs différents, en variant chaque fois la cadence ; il commençait le motif *pianissimo* et continuait *crescendo*

avec une délicatesse extrême ; l'effet était des plus agréables. Le mulâtre et ses deux premiers aco-



LE VIEUX PARIS.

Le Bureau des marchandes lingères.

Rue Courtalon, n° 6.

D'après une gravure du temps. — (Musée Carnavalet.)

Ce bureau date de 1716 comme en fait foi l'inscription qu'on lit encore au-dessus de la porte monumentale aux gracieuses sculptures malheureusement empâtées. (Edm. BEAUREPAIRE.) La rue Courtalon était déjà bordée de constructions en 1284. Elle s'appelait en 1300 rue *A petits soulers de Bazenne*. Son nom de Courtalon lui vient du propriétaire de deux maisons au coin de la rue des Lavandières au milieu du xvi^e siècle.

lytes, installés assez commodément sur une petite estrade au milieu du grand panneau du salon, avaient les bras libres; mais leurs douze accompagnateurs étaient littéralement collés au mur par les invités qui se pressaient sur dix rangs de profondeur pour voir les danseurs. Un des musiciens annonçait chaque fois la figure que l'on allait danser; cet usage, que je ne connaissais pas, paraît adopté dans tous les salons. C'est une fureur d'avoir ce chef d'orchestre pour les grands bals; on se le dispute à prix d'or: quatre heures de présence, à partir de minuit, lui sont payées jusqu'à douze louis.

Vers deux heures, la salle à manger contiguë au salon s'est ouverte. Le souper chaud était servi sur une immense table admirablement garnie: poisson, gibier, fruits, vins, sucreries, tout à profusion et de qualité exquisite. Malgré les dimensions de la table, les dames n'ont pu toutes s'asseoir en même temps. Il a fallu trois fournées successives; la dernière n'a été ni la moins joyeuse ni la moins bruyante. Après avoir bien contemplé ces magnificences, je me suis retiré, me bornant à avaler un petit pot de crème et un verre de champagne que voulut bien m'offrir de sa belle main la maîtresse de la maison.

J.-F. REICHARDT.

(Un hiver à Paris sous le Consulat, 1802-1803.)

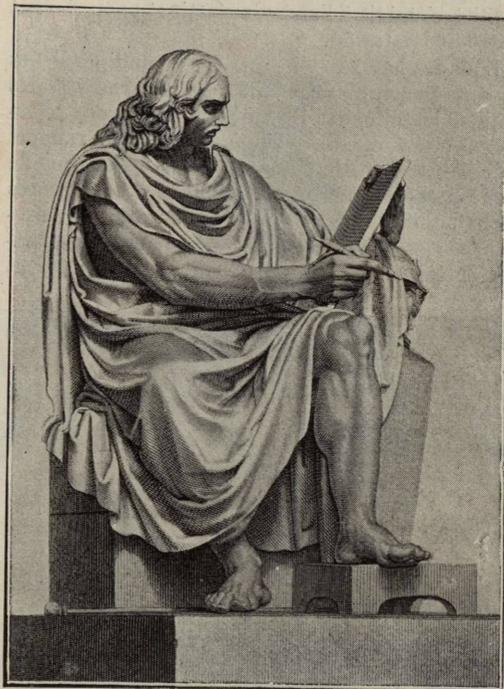
Premier essai du steam-boat

OU BATEAU A VAPEUR DE ROBERT FULTON

(9 août).

LE 21 thermidor, on a fait l'épreuve d'une invention nouvelle, dont le succès complet et brillant aura les suites les plus utiles pour le commerce et la navigation intérieure de la France. Depuis deux ou trois mois, on voyait, au pied du quai de la pompe à feu de Chaillot, un bateau d'une apparence bizarre, puisqu'il était armé de deux grandes roues posées sur un essieu comme pour un chariot, et que derrière ces roues était une espèce de grand poêle avec un tuyau, que l'on disait être une petite pompe à feu destinée à mouvoir les roues et le bateau. Des malveillants avaient, il y a quelques semaines, fait couler bas cette construction. L'auteur ayant réparé le dommage, obtint avant-hier la plus flatteuse récompense de ses soins et de son talent. A six heures du soir, aidé seulement de trois personnes, il mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière, et pendant une heure et demie, il procura aux curieux le spectacle étrange d'un bateau mû par des roues comme un chariot, ces roues armées de volants ou rames plates, mues elles-mêmes par une pompe à feu.

En le suivant le long du quai, sa vitesse contre le courant de la Seine nous parut égale à celle d'un piéton pressé, c'est-à-dire de 2,400 toises par heure; en descendant, elle fut bien plus considérable; il monta et descendit quatre fois depuis les Bonshommes jusque vers la pompe de Chaillot; il manœuvra en tournant à droite, à gauche, avec



SALON DE 1803.

Statue de Nicolas Poussin, par JULIEN.

D'après une gravure de Corot.

(Collection du prince Roland Bonaparte.)



MÉDAILLE FRAPPÉE A L'OCCASION DE L'ARRIVÉE A PARIS DE LA VÉNUS DE MÉDICIS.

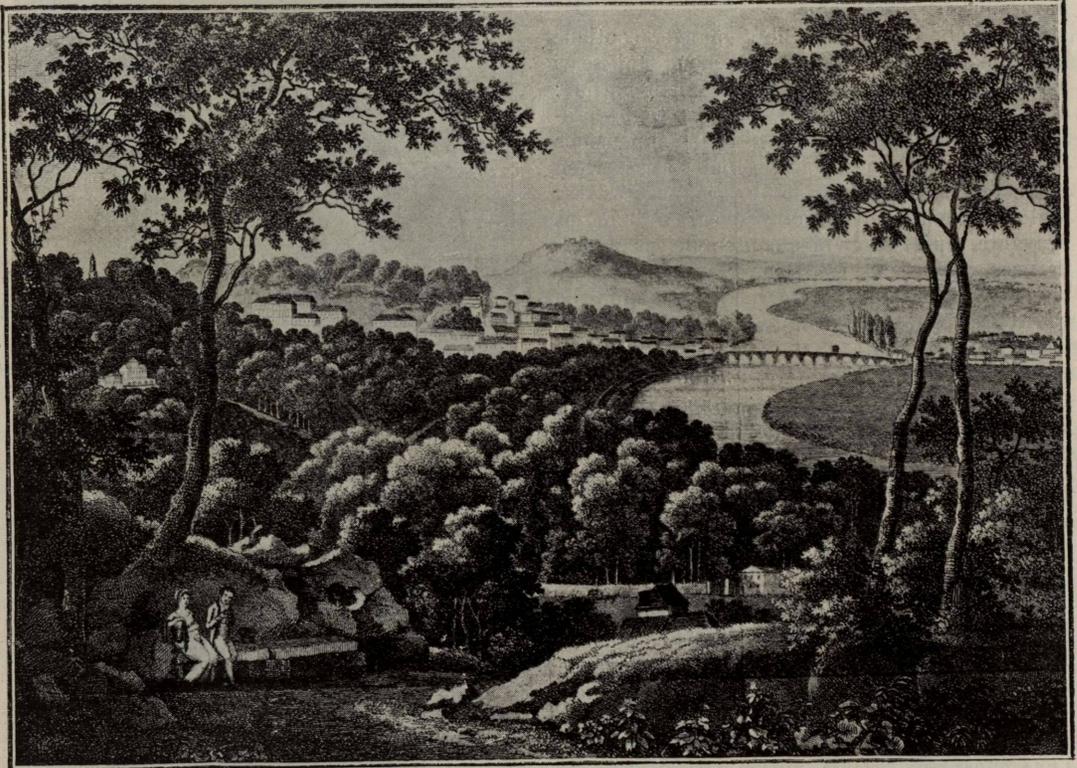
(Musée des médailles de la Monnaie.)

facilité, s'établit à l'ancre, repartit et passa devant l'École de natation.

L'un des batelets vint prendre au quai plusieurs savants et commissaires de l'Institut parmi lesquels étaient les citoyens Bossut, Carnot, Prony, Perrier, Volney, etc. Sans doute, ils feront un rapport qui donnera à cette découverte tout l'éclat qu'elle mérite; car ce mécanisme appliqué à nos rivières de Seine, de Loire et de Rhône, aurait les conséquences les plus avantageuses pour notre navigation intérieure. Les trains de bateaux qui emploient

L'Espagnol incombustible.

Il existe dans ce moment, à Paris, un individu né à Tolède, âgé de vingt-trois ans, affecté d'une insensibilité physique dont il n'y a sans doute aucun exemple. Ce jeune Espagnol a été soumis hier, dans l'amphithéâtre de l'École de médecine, en présence d'un très grand nombre de spectateurs, à des épreuves que nous regarderions comme fabuleuses, si leur réalité ne nous était



SAINT-CLOUD EN 1803.

D'après une estampe du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

« En 1803, le dimanche, le chemin de Paris à Saint-Cloud est couvert de voitures, comme l'était à pareil jour, par l'ancien régime, celui de Versailles. C'est que Bonaparte habitait alors le séjour des rois et il y avait quelque chose de piquant à observer, dans cette magnifique galerie de Saint-Cloud, les figures de beaucoup d'ex-conventionnels, et au milieu d'eux, l'usurpateur. Trois fois par semaine Mme Bonaparte donne à Saint-Cloud des diners de onze couverts où règne la même étiquette qu'aux Tuileries. » (Stanislas GIRARDIN, *Journal et Souvenirs*.)

quatre mois à venir de Nantes à Paris, arriveraient exactement en dix à quinze jours. L'auteur de cette brillante invention est M. Fulton, américain, et célèbre mécanicien (1).

(*Journal des Débats*, 1803.)

(1) L'intérêt principal de cet article est de constituer en même temps un document officiel et une réclame adressée par l'inventeur aux journaux qui, pas plus que le public, ne comprenaient l'importance de la découverte de Fulton. Les *Débats* et d'autres journaux publièrent le récit de cette expérience comme ils auraient fait de la première représentation d'un médiocre vaudeville. Cependant la science n'y était pas tout à fait aussi indifférente qu'on l'a dit. De Lamétherie dans son *Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle* (nivôse an XII) signale l'invention et la décrit, mais, il est vrai, sans commentaires.

attestée par différents témoins oculaires et les plus dignes de foi. Nous citerons le témoignage du docteur Burard, qui nous fournit les détails qu'on va lire :

1° Il a plongé ses pieds et ses mains dans l'huile bouillante chauffée jusqu'à 85 degrés de chaleur; il a lavé son visage avec la même huile;

2° Il a lentement, et à différentes reprises, promené ses pieds et ses mains sur un fer très large et très épais, rouge et même blanchi par le feu;

3° Une spatule large et épaisse, rougie jusqu'au blanc, a été appliquée et proménée sur sa langue pendant quelques minutes;

4° Il a successivement pris et fait circuler dans

sa bouche de l'acide muriatique, nitrique et sulfurique;

5° Une chandelle allumée a été promenée pendant près d'un quart d'heure sur ses jambes et sur ses pieds;

6° Il a plongé ses mains et ses pieds dans de l'eau chargée d'une grande quantité de sel et chauffée jusqu'à 70 degrés. Ce jeune homme a subi ces diverses épreuves sans donner aucun signe de douleur et sans qu'il parût aucune trace de brûlure sur ces différentes parties de son corps.

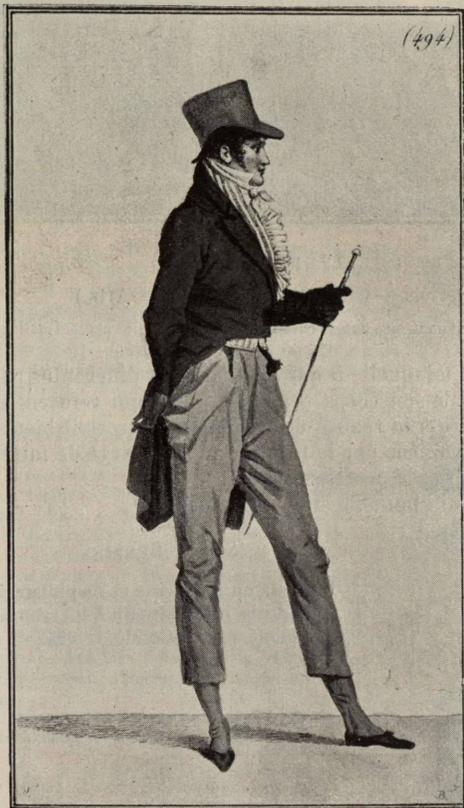
On a remarqué cependant que l'acide nitrique, qui n'avait fait aucune impression sur sa langue, a laissé une espèce de tache jaune sur la paume de sa main, mais sans cautérisation ni sans douleur.

Les médecins et les gens de l'art qui ont assisté à ces expériences, ne manqueront pas sans doute de faire un rapport sur ce phénomène inouï qui est d'autant plus merveilleux que l'individu paraît jouir d'une bonne santé. Ce qui n'est pas moins étonnant, sa peau non seulement n'est pas altérée par les épreuves, mais elle est douce et souple comme celle d'une jeune personne. L'interprète a assuré que cet Espagnol avait été mis à Tolède, dans un four exactement fermé et chauffé jusqu'à 70 degrés; il y est resté pendant dix minutes, s'y trouvant bien et ne voulant pas en sortir.

Cet article du *Journal des Débats* fut complété, deux jours après, par la lettre suivante adressée à l'abbé Geoffroy, rédacteur en chef.



MODES DE 1803.
Habillement du matin.
(D'après le *Costume Parisien* de l'an XI.)



MODES DE 1803.
Costume négligé d'un jeune homme.
(D'après le *Costume Parisien* de l'an XI.)



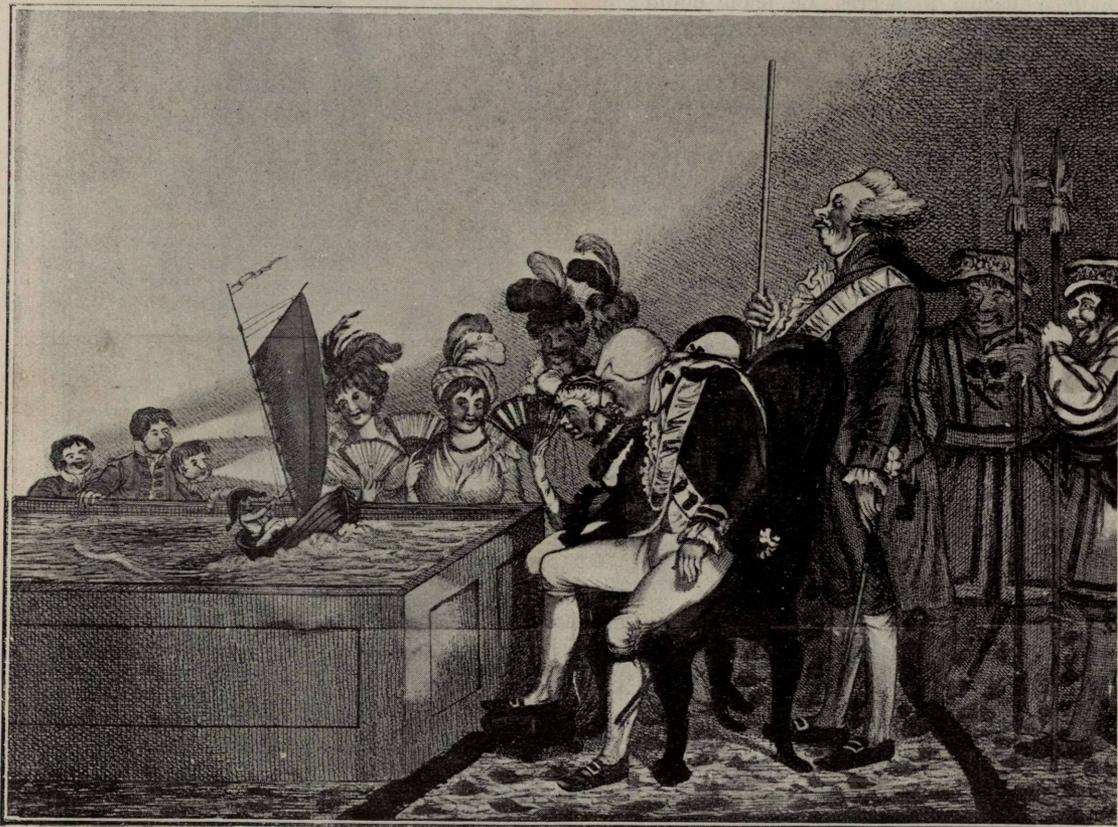
LA MODE EN 1803.
Il faut souffrir pour être belle.
Album du *Bon ton*. — (Bibliothèque nationale.)

Lettre au Rédacteur.

Paris, 20 messidor.

Depuis l'annonce que vous avez faite des épreuves subies par le jeune Espagnol, le 18 de ce mois, à l'amphithéâtre de l'École de médecine, je suis assailli de questions relatives à ce phéno-

L'huile, les instruments de fer et les acides ont été fournis, préparés ou chauffés par des membres de l'École de chimie; et certes, si cet étranger possédait un secret ou un procédé chimique (ce que je ne crois pas) pour empêcher l'action du feu ou des acides, tels que ceux qu'il a dégustés, on aurait facilement aperçu quelques traces de la prépara-



LE ROI DE BROBDINGNAG ET GULLIVER.

D'après une pièce gravée par Gillay. — Épreuve coloriée. — (Bibliothèque des Beaux-Arts.)

Le roi Georges contemple Bonaparte représenté naviguant sur une barque lilliputienne.

mène, permettez-moi de me servir de la voie de votre journal pour déclarer que tous les faits que vous avez rapportés sont de la plus exacte vérité; et je puis invoquer ici le témoignage des médecins ou professeurs, Chaussier, Hallé, Desyeux, Sabatier, Alphonse Leroi, Perilhe; des membres de l'Institut, Huzard, Guilton-Morveau, et d'un très grand nombre de spectateurs, qui ont tous vu, comme moi, les mêmes expériences. Je dois observer qu'il est impossible de supposer aucune espèce de supercherie de la part de cet Espagnol.

tion à laquelle il aurait soumis les différentes parties de son corps. Au reste, ceux qui refusent de croire à la réalité de ces épreuves, seront bientôt convaincus par le rapport qu'est chargé de faire à ce sujet le professeur Pinel.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Signé : BURARD,

Docteur en médecine et en chirurgie,
médecin judiciaire du VI^e arrondissement,
rue de Condé, n^o 695.



PARIS PENDANT L'ANNÉE 1803

Janvier (NIVOSE-PLUVIOSE AN XI).

5 (15 nivôse). — L'envoyé de Tunis présente au premier consul les dix chevaux offerts par le Dey.

10 (20 niv.). Le Journal officiel annonce que le premier consul prend le deuil, à l'occasion de la mort du général Leclerc, son beau-frère, mari de Pauline Bonaparte.

11 (21 niv.). — Un épicier de la place Saint-Michel, Trumeaux, est accusé d'avoir empoisonné sa fille.

13 (23 niv.). — Le citoyen Marcel est nommé directeur de l'Imprimerie de la République.

15 (25 niv.). — La Société « en faveur des savants et des gens de lettres », tient sa première séance dans une des salles de la préfecture de la Seine. François de Neuchâteau et Frochot sont élus présidents.

23 (3 pluviôse). — Arrêté des consuls qui divise l'Institut en quatre classes. (Sciences physiques et mathématiques. — Langues et littérature française. — Histoire et littérature ancienne. — Beaux-Arts.) La division des sciences morales et politiques est supprimée. — Garnerin est breveté pour son parachute.

Février (PLUVIOSE-VENTOSE AN XI).

2 (13 pluviôse). — La 2^e classe de l'Institut élit pour président Lucien Bonaparte.

17 (28 pluv.). — Bal à l'ambassade d'Autriche.

21 (2 ventôse). — Rentrée du Corps législatif.

25 (6 vent.). — Concert à l'Opéra-Comique au bénéfice du chanteur Garat.

Mars (VENTOSE-GERMINAL AN XI).

10 (19 ventôse). — Rétablissement de la Foire aux jambons (mardi de la semaine sainte), parvis Notre-Dame.

11 (20 vent.). — Des musiciens du Conservatoire sont choisis pour faire le service du chant à la Chapelle du premier consul.

12 (21 vent.). — Visite de Bonaparte et de Joséphine à l'Hôtel des monnaies. Une médaille commémorative est frappée en leur présence.

21 (30 vent.). — Adoption de la loi sur le divorce.

23 (2 germinal). — Trumeaux est condamné à mort.

26 (5 germ.). — M. de Luynes, membre du corps électoral de la Seine, après un dîner chez Lucien Bonaparte, visite sa collection de tableaux et en reconnaît deux qu'il avait dû vendre à vil prix pendant la Révolution. Rentré chez lui, il les trouve dans son cabinet.

27 (6 germ.). — La barrette est remise par le premier consul aux cardinaux De Belloy, Boisgelin, Cambacérès et Fesch.

Avril (GERMINAL-FLOREAL AN XI).

1 (11 germinal). — Le Journal des Débats annonce qu'on a vendu 20.000 exemplaires de la Pitié de Delille.

2 (12 germ.). — Le premier consul chasse dans le Bois de Boulogne et fait présent d'un cheval arabe au ministre des finances, qui l'accompagne.

5 (15 germ.). — Représentation donnée au théâtre de la Porte-Saint-Martin par les acteurs du Théâtre-Français au bénéfice de Labussière.

14 (24 germ.). — Promulgation de la loi qui confère pour quinze ans à la Banque de France le privilège exclusif d'émettre des billets à vue et au porteur.

18 (28 germ.). — Arrêté qui fixe le diamètre des nouvelles pièces d'or, argent et cuivre.

Mai (FLOREAL-PRAIRIAL AN XI).

7 (17 floréal). — Dans la nuit du 7 au 8, des voleurs pénètrent dans Notre-Dame et y enlèvent des vases sacrés.

12 (22 flor.). — L'ambassadeur d'Angleterre, lord Withworth, quitte Paris pour retourner à Londres.



N.-L.-F. DE NEUCHATEAU
Homme d'Etat
(1750-1828.)



PAULINE BONAPARTE
Princesse Borghèse
(20 oct. 1780-9 juin 1825.)



MARQUISE DE CREQUI
Anne-Lefèvre d'Aux.
(1714-1803.)



CARDINAL FESCH
Oncle de Bonaparte
(1763-1839.)



E.-H. CAMBACÉRÈS
Cardinal-archevêque
de Rouen. (1756-1818.)



BOISGELIN DE CUCÉ
Card.-arch. de Tours (22
fév. 1732-22 août 1804.)

17 (27 flor.). — Dans la nuit du 17 au 18, des voleurs s'introduisent dans les salles du Louvre occupées par l'Institut et s'emparent de 47,000 francs.

27 (7 prairial). — Le commerce de Paris vote un vaisseau de 120 canons pour la guerre contre l'Angleterre. Les agents de change votent deux frégates.

28 (8 prair.). — Clôture de la session du Corps législatif.

Juin (PRAIRIAL-MESSIDOR AN XI).

7 (18 prairial). — Les commissaires et les employés de la comptabilité nationale offrent 7,500 francs pour contribuer aux frais de la guerre.

12 (24 prair.). — Au Palais de Saint-Cloud, représentation d'Esther par les acteurs du Théâtre-Français et ceux de l'Opéra pour les chœurs.

22 (3 messidor). — Lettre de Cambacérès à Denon pour lui prescrire de donner au musée des statues du Louvre le nom de Musée Napoléon.

23 (4 mess.). — Bonaparte quitte Paris pour visiter les départements de la ci-devant Belgique.

26 (7 mess.). — Ouverture au public de la galerie de tableaux du Sénat conservateur.

Juillet (MESSIDOR-THERMIDOR AN XI).

3 (17 messidor). — Expériences faites à l'amphithéâtre de l'École de médecine sur l'Espagnol incombustible.

13 (24 mess.). — Visite du grand juge ministre de la justice à l'Imprimerie de la République. Il imprime lui-même une feuille que l'on vient de composer, et c'est une pièce de vers sur les bienfaits de son administration.

28 (9 thermidor). — Incendie d'une maison attenant aux bains Chinois, boulevard des Italiens, et occupée par le carrossier Gagnant.

Août (THERMIDOR-FRUCTIDOR AN XI).

9 (21 thermidor). — Expérience d'un bateau à vapeur sur la Seine par Fulton.

11 (23 therm.). — Bonaparte rentre à Paris. — Le citoyen Hébray, propriétaire des bains Chinois, consacre la récolte de cette journée à ses voisins incendiés. Il a averti le public de ses intentions. Quelques Parisiens vont se baigner par charité : ce qui produit, à 3 francs le bain : 25 fr. 50.

15 (27 therm.). — Célébration de la naissance de Bonaparte. Il entend la messe dans le château des Tuileries, reçoit ensuite les hauts fonctionnaires et le corps diplomatique. Un Te Deum est chanté à Notre-Dame. Le soir, spectacles gratuits et illuminations. — Lancement de la chaloupe-cannonnière la « Parisienne », payée par une souscription des habitants de Paris.

16 (28 therm.). — Ouverture par Bonaparte du musée des statues au Louvre (musée Napoléon).

17 (29 therm.). — Éclipse de soleil ; elle commence à 5 heures 54 du matin et finit à 7 heures 24.

20 (2 fructidor). — Réunion au Palais de Saint-Cloud du grand conseil de la Légion d'honneur.

28 (10 fruct.). — Mariage de Mme Leclerc (Pauline Bonaparte, sœur du premier consul), avec le prince Camille Borghèse.

Septembre (FRUCTIDOR AN XI-VENDÉMAIRE AN XII).

1^{er} (14 fructidor). — Vente du Théâtre Saint-Martin, par expropriation forcée, à la requête de cinquante-trois créanciers.

3 (16 fruct.). — Expérience à l'école de natation d'un bateau de toile imperméable à l'air et à l'eau, inventé par le citoyen Desquinemare.

11 (24 fruct.). — Lancement sur la Seine de la chaloupe-cannonnière « le Faubourg Saint-Antoine ».

14 (27 fruct.). — L'éléphant mâle du Jardin des Capucines, acheté par le gouvernement 14,000 francs est amené au Jardin des plantes dans une cage roulante

et placé dans la cage de l'éléphant femelle « Marguerite », en présence du ministre de l'intérieur de Fourcroy et de plusieurs membres de l'Institut.

17 (30 fruct.). — **Suicide de Bugot**, professeur au Conservatoire et l'un des artistes les plus distingués de l'Opéra-Comique : il se donne plusieurs coups de couteau et se précipite par la fenêtre de sa maison, rue du Helder.

21 (4^e jour complémentaire). — Suppression de la contribution mobilière dans la ville de Paris, remplacée par des droits additionnels sur les octrois.

22 (5^e jour compl.). — L'ambassadeur de la Porte ottomane arrive à Paris.

24 (1^{er} vendémiaire). — Célébration de l'anniversaire de la fondation de la République. — Pose, par le ministre de l'intérieur, de la première pierre du portique de l'Hôtel-Dieu. — Le Pont des Arts est ouvert au public.

Octobre (VENDÉMIAIRE-BRUMAIRE AN XII).

2 (9 vendémiaire). — Au palais de Saint-Cloud, représentation d'*Andromaque* par les acteurs du Théâtre-Français.

3 (10 vend.). — Le conseil d'administration du Sénat, présidé par le premier consul, fixe le traitement des sénateurs à 36,000 francs.

4 (11 vend.). — M. Parvy, notaire à Issy, et sa femme présentent à Bonaparte, à Saint-Cloud, leurs trois enfants jumeaux nés le 4 prairial.

9 (16 vend.). — Le premier consul reçoit en audience l'ambassadeur ottoman.

12 (19 vend.). — Rue Croix-des-Petits-Champs, un particulier verse du vitriol sur la tête d'une jeune femme qui en meurt.

22 (29 vend.). — **Exécution d'un faux monnayeur**, Reymond, dit Peschio Saint-Simon. (Première application de la loi du 14 germinal an XI qui punit de mort les faux monnayeurs.)

Novembre (BRUMAIRE-FRIMAIRE AN XII).

2 (10 brumaire) — L'arbre le plus vieux du jardin du Luxembourg, autour duquel se réunissaient au dix-huitième siècle les nouvellistes, l'*Arbre de Cracovie* (ainsi nommé à cause des craques qui se débitaient à son ombre) est abattu.

27 (5 frimaire). — Concert au palais de Tuileries, ballet exécuté par **Vestris**.

Décembre (FRIMAIRE-NIVOSE AN XII).

3 (11 frimaire). — Arrêté portant que la loi du 27 juin 1792, qui ordonne la formation d'une place sur l'ancien emplacement de la Bastille, sera exécutée.

5 (13 frim.). — Neuf femmes condamnées pour vol sont exposées sur la place du Palais de justice. (Pour la première fois les jugements de ce genre rendus par le tribunal criminel ne sont plus exécutés sur la place de Grève.)

16 (24 frim.). — Nomination du citoyen **Chateaubriand**, comme chargé d'affaires de la République française près la République du Valais.

28 (6 nivôse). — Un **cyclone**, dans la matinée, renverse plusieurs arbres des Tuileries et des Champs-Élysées, démolit la toiture du théâtre du Vaudeville et tue plusieurs personnes. — Réception de **Parny** à l'Institut. Son discours (sur la décadence des lettres) est lu par Regnault de Saint-Jean d'Angély. Fontanes déclare un poème sur l'invasion (imaginaire) de l'Angleterre, Arnault lit quelques fables.

Monuments et fondations.

Agrandissement du jardin du Luxembourg. — Construction du **pont des Arts**. — La **Lanterne de Diogène** est transportée au parc de Saint-Cloud. — La rue de l'An VIII reçoit le nom de **rue Pigalle**. — Commencement de la **Démolition de l'édifice des Feuillants** au coin de la rue Saint-Honoré.

Les **archives judiciaires** sont déposées dans la Sainte-Chapelle. — Installation de la **préfecture de**

la Seine et de ses bureaux à l'Hôtel de ville. — Arrêté du préfet de la Seine sur le **numérotage des rues de Paris**. — Création du **lycée Bonaparte**. — L'Hôtel de Salin, acheté par l'État, devient le **palais de la Chancellerie de la Légion d'honneur**.

La vie de la rue.

Les *Folies Beaujon*, avenue des Champs-Élysées. — *Casino Vénitien*, rue du Bouloy (fêtes et bals). — *Panorama de Lyon et de Naples*.

Au boulevard du Temple, la *jeune Norvégienne à barbe*. — Au boulevard des Capucines, le *séducteur aveugle* joueurs de cartes. — *L'Espagnol incombustible*.

Les Arts.

Ouverture du **Musée du Luxembourg** (alors simple annexe du musée du Louvre). — Transport à Paris de la **Vénus de Medicis** et de la **Pallas de Velletri**. — **Prix de Rome : Peinture : BLONDEL.**

La vie littéraire.

L'abbé **Sicard** élu à l'Académie française.

Delille : le *Poème de la Pitié*. — **Michaud** : le *Printemps d'un proscrit*. — **Nodier** : le *Peintre de Salzbourg*. — *Paris et ses Monuments*, dessinés et gravés par **Baltard**, avec des descriptions historiques par **Amaury Duval**.

Le théâtre (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Théâtre-Français. — 30 mars. *Le veuf amoureux* ou *la Véritable Amie*, 3 actes en vers de Collin d'Harleville (chute). — 17 mai. *Herman et Verner* ou *les Militaires*, drame en trois actes de Faviers (succès). — 11 novembre. *La boîte volée* ou *le Pauvre garçon malade*, un acte en vers de Longchamp (chute).

Théâtre des Arts (Opéra). — 11 février. Début de **Louis Dérivis** (rôle de Zarastro des *Mystères d'Isis*). — 30 mars. *Proserpine*, opéra en 3 actes, paroles de Quinault, musique de Paesielo (13 représentations). — *Saül*, oratorio en 3 actes, musique de Hændel, Mozart, Haydn, Cimarosa, Paesielo, Gossec, Philidor, etc., arrangée par Kalkbrenner et Lachnith (grand succès). — 4 octobre. *Anacréon* ou *l'Amour fugitif*, opéra en 3 actes, musique de Cherubini (chute provoquée par la stupidité du livret).

Opéra-Comique. — 13 janvier. *Ma tante Aurore* ou *le Roman impromptu*, opéra bouffe en 3 actes, paroles de Longchamp, musique de Boieldieu, grand succès. — 24 février. *Le Baiser et la quitteance* ou *une aventure de garnison*, 3 actes, paroles de Longchamp, Dieulafoy et Picard, musique de Méhul, Kreutzer, Nicolo et Boieldieu (demi-succès). — 3 septembre. *Aline, reine de Golconde*, 3 actes, paroles de Vial et Faviers, musique de Berton (très grand succès). — 19 novembre. *Le Médecin turc*, un acte, paroles de Villiers et Armand Gouffé, musique de Nicolo. (C'est dans cet opéra comique que Mme Dugazon créa son dernier rôle.)

Théâtre Louvois. — 30 mars. *Les Maris en bonne fortune*, 3 actes en prose, par Étienne (succès). — 4 juin. *Le vieillard et les Jeunes gens*, 5 actes en vers, par Collin d'Harleville (grand succès). — 19 septembre. *Le vieux comédien*, un acte en prose, par Picard (grand succès). — 23 novembre. *M. Musard* ou *Comme le Temps passe*, un acte en prose par Picard (grand succès.)

Opera Buffa. — 12 décembre. Ouverture de la nouvelle administration des artistes sociétaires par *il Matrimonio segreto*.

Vaudeville. — 28 janvier. *Fanchon la vieilleuse*, comédie en 3 actes de Bouilly (très grand succès).

Les morts de l'année.

Mlle Clairon (18 janvier). — **La marquise de Créquy** (2 février). — Le poète **Saint-Lambert** (9 février). — **Laharpe** (14 février). — **Général Béranger**, gouverneur des Invalides (27 avril). — Le littérateur **Caraccioli** (29 mai). — Le compositeur **Devienne** (7 septembre). — **Bugot**, professeur au Conservatoire de musique (17 septembre). — Le philosophe **Saint-Martin** (13 octobre). — **Sophie Arnould**.



SAINT-LAMBERT
Poète (26 déc. 1716-
9 févr. 1803.)



J.-F. DE LAHARPE
Littérateur et critique
(20 nov. 1739-11 fév.
1803.)



MARIE-JOSEPH CHÉNIER
Auteur dramatique
(28 août 1764-10 jan-
vier 1811.)



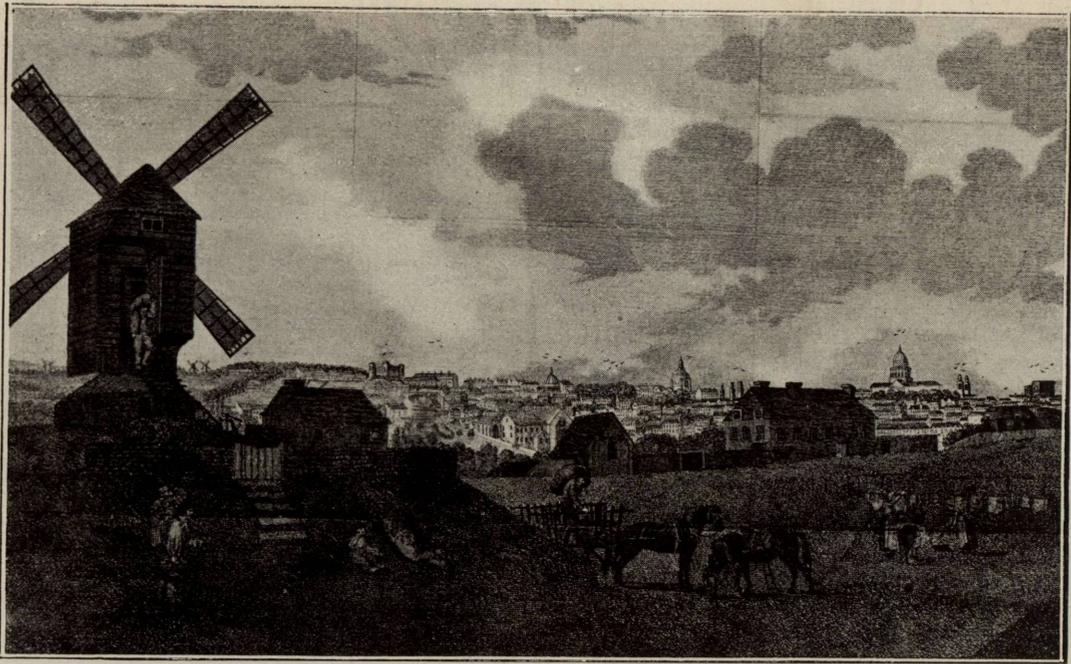
ROBERT FULTON
Ingénieur
(1705-24 févr. 1815.)



J.-B.-A. SUARD
Littérateur (16 janv. 1733-
20 juillet 1817.)



Mlle CLAIRON
Actrice (1723-1803.)



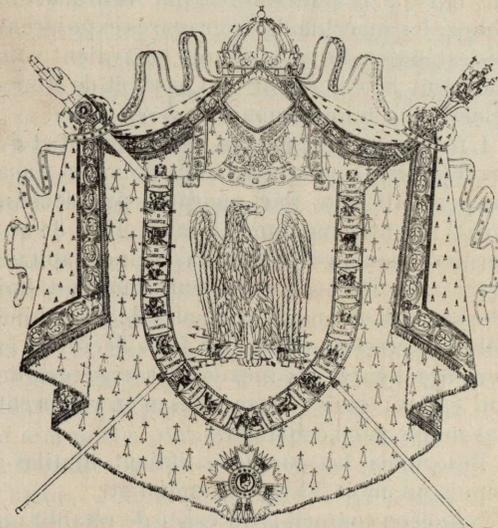
LES MOULINS DE MONTMARTRE EN 1804.

D'après une estampe du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Les moulins de Montmartre étaient en 1804 le rendez-vous accoutumé des Parisiens. On y allait sabler le petit vin blanc et manger la galette en admirant le panorama de Paris et surtout le dôme des Invalides qui venait d'être redoré (ALBERT CALLET.)

1804

« Le tigre a senti l'odeur du sang. » Ce mot du diplomate le plus perspicace du siècle pourrait servir d'épigraphe à l'année 1804.



SCEAU DE L'EMPIRE.

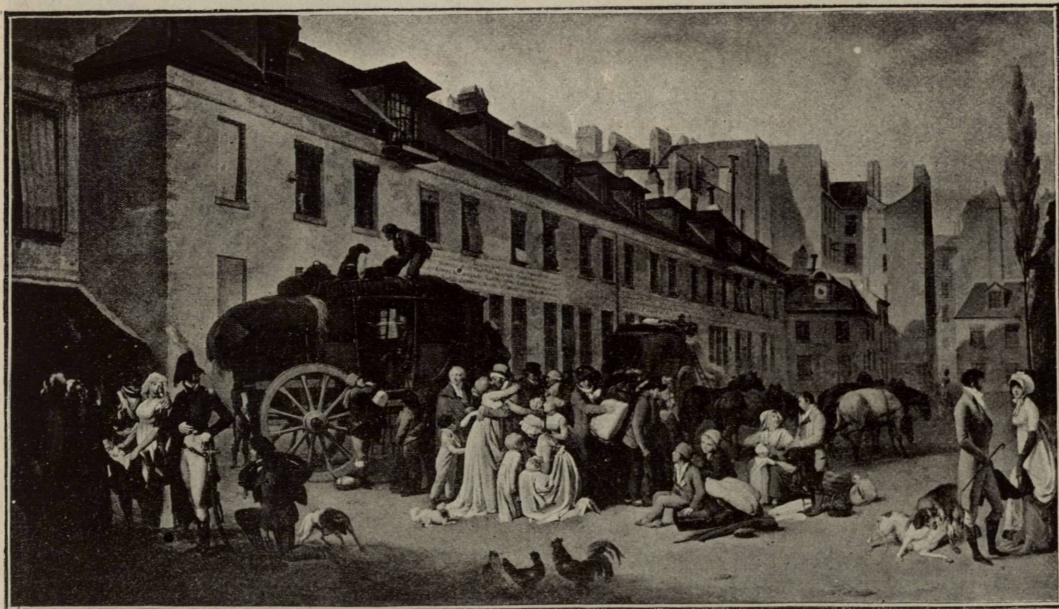
C'est l'année du duc d'Enghien, l'année tragique. C'est le frisson de terreur, bien vite dissipé du reste, qui passe dans les veines

de la France entre la période réparatrice du Consulat et les éblouissements de l'Empire.

La lecture des journaux de la seconde moitié de nivôse et des premiers jours de pluviôse an XII, c'est-à-dire du mois de janvier, — car le calendrier républicain quise survivait à lui-même depuis le Concordat n'était pas encore officiellement aboli — ne faisait pas prévoir la série de drames judiciaires et d'exécutions sanglantes qui allait s'ouvrir. L'opinion publique ne s'intéressait qu'aux *vélocifères*. Il n'était question que de la prodigieuse célérité de ces nouvelles diligences qui allaient en douze heures de Paris à Rouen.

L'engouement provoqué par les *vélocifères*, qui, d'ailleurs, ne tinrent pas leurs promesses, et l'émotion causée par un vol audacieux commis au détriment de la Bibliothèque nationale, ne furent pas de longue durée. Des événements plus dramatiques absorbèrent l'attention de la France. Moreau et Pichegru arrêtés à peu de jours d'intervalle; les attentats contre la vie du premier Consul soustraits à la compétence du jury; la peine de mort prononcée contre toute personne qui donnerait asile aux conspirateurs; Cadoudal et ses complices ren-





L'ARRIVÉE D'UNE DILIGENCE.

Tableau de Louis Léopold Boilly, musée du Louvre. Ce tableau fut exposé au salon de 1804.

voyés devant une commission spéciale dont les arrêts étaient connus d'avance; enfin, l'exécution du duc d'Enghien enlevé sur un territoire étranger et fusillé pendant la nuit dans les fossés de Vincennes, marquaient les rapides et sinistres étapes des premiers mois de cette année de 1804, qui faisait revivre les souvenirs de la Terreur.



MÉDAILLE
DE LA LÉGION D'HONNEUR.
Musée des médailles de la Monnaie.

de la foule; d'ailleurs, le gouvernement avait ordonné le silence et personne n'osa parler.

La mort de l'héritier des Condés produisit une sensation bien plus vive à l'étranger qu'à Paris. Le nom du duc d'Enghien

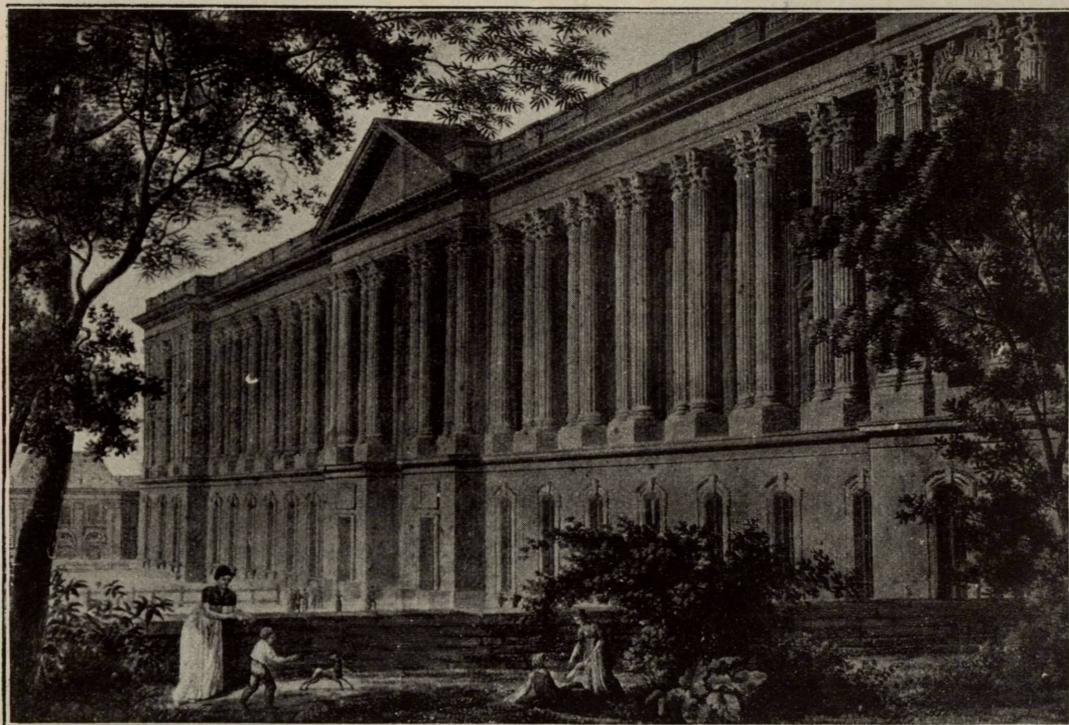
était à peu près inconnu

Le suicide de Pichegru eut plus de retentissement que la tragédie de Vincennes. Le premier Consul ne voulut pas que la France pût croire à une exécution mystérieuse empruntée à la procédure criminelle du Conseil des Dix: les journaux reçurent l'autorisation de donner autant de détails que possible sur les derniers moments du prisonnier; le procès-verbal d'autopsie dressé par huit médecins en présence de quatre juges-commissaires, fut livré à la publicité et, par ordre de la police, les marchands de gravures exposèrent des estampes où les passants pouvaient voir comment le vainqueur de Cassel et de Rouselaer avait lui-même mis fin à ses jours.

L'instruction du procès de Cadoudal et de ses complices, ouverte au mois de mars, dura jusqu'au 10 juin. Sur quarante-six accusés, vingt furent condamnés à mort. Huit de ces derniers échappèrent à la peine capitale grâce aux démarches de leurs familles, qui réussirent à obtenir le concours de Joséphine dont l'intercession finit par faire fléchir, à la dernière heure, les inexorables rigueurs de son époux; mais douze têtes n'en roulèrent pas moins sur l'échafaud.

Désormais les supplices étaient inutiles: depuis un mois l'Empire était fait.

Napoléon comprit la nécessité de rétablir au plus vite le calme dans les esprits et de dissiper, sous les rayons d'une apothéose et l'éclat d'une série de fêtes publiques dont la splendeur n'avait pas encore été égalée, les vapeurs de sang qui avaient assombri la fin



LE LOUVRE EN 1804.

D'après une aquarelle de Baltard père. — (Musée Carnavalet.)

En 1804 les architectes Percier et Fontaine travaillèrent sans relâche à compléter les sculptures inachevées du Louvre, à commencer l'érection des grands escaliers de la colonnade et à terminer les façades du midi et de l'est où des aigles sont sculptés pour faire pendant aux monogrammes de Henri II et aux chiffres de Louis XIII et Louis XIV (ALBERT CALLET.)

du Consulat et les premiers jours de l'Empire. Ainsi s'explique le contraste si complet qui existe entre les six premiers et les six derniers mois de l'année 1804.

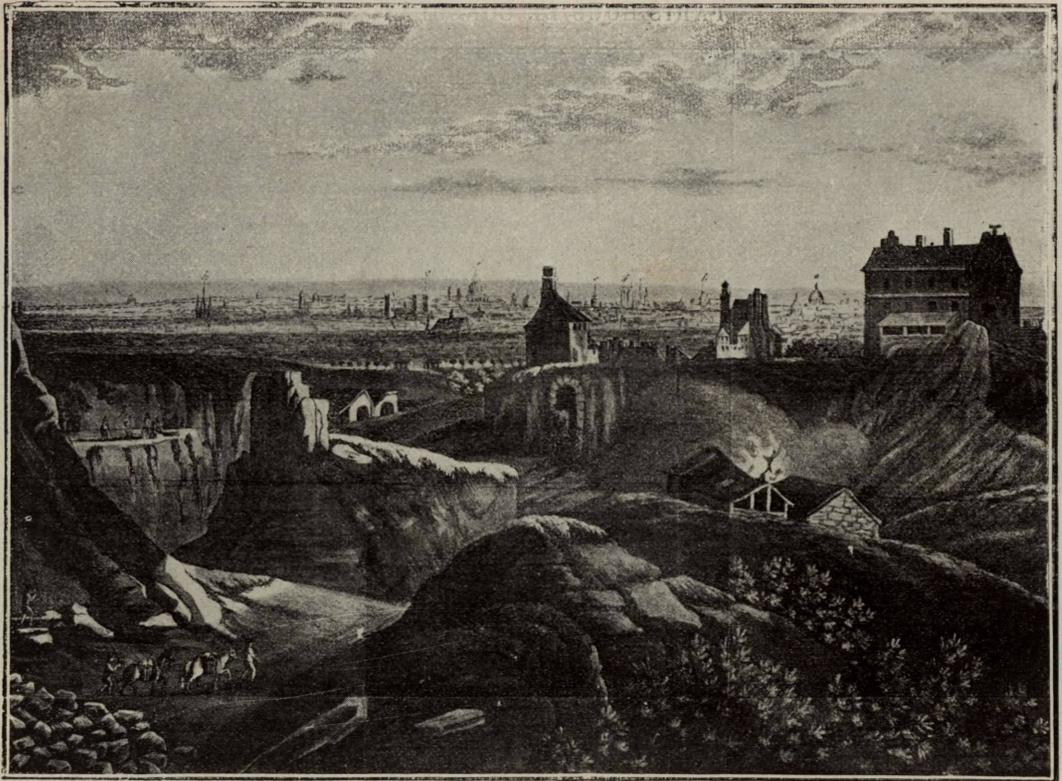
Ce fut par l'imposante cérémonie où les dignitaires de la Légion d'honneur réunis dans la chapelle des Invalides prêtèrent le serment prescrit par les statuts, que s'inaugura la période des spectacles destinés à fasciner les esprits. Toutes les illustrations du pays, groupées autour de l'Empereur, sans distinction d'origine ni de carrière, furent en même temps récompensées. Berthollet, Monge, Laplace, Lagrange, Chaptal, Tronchet, le cardinal de Belloy eurent le droit de porter les mêmes insignes que Masséna, Kellermann, Lannes et Davout. La Légion d'honneur est de toutes les créations de Bonaparte celle qui a rencontré le plus d'opposition à l'origine et qui a le mieux résisté à l'action du temps. On ne saurait se faire une idée du prestige qu'avait « l'étoile des braves » du temps de Napoléon I^{er}. Larrey, l'illustre chirurgien de la Grande Armée, ne parlait qu'avec un tremblement dans la voix du jour où il avait été décoré.

L'impression grandiose produite par la cé-

réémonie du 15 juillet, où tant de gloires avaient été réunies sous la coupole des Invalides, ne tarda pas à s'effacer devant l'effervescence universelle qu'excitèrent les préparatifs du sacre. Pendant plus de six mois, les habitants de la capitale n'eurent pas d'autre sujet de conversation. Une adresse du Sénat, une motion du Tribunat et un sénatus-consulte savamment échelonnés, pour habituer peu à peu les esprits à une transformation d'étiquette bien plutôt qu'à un changement de régime, avaient conféré au premier Consul la dignité d'Empereur. Napoléon portait ce titre depuis le 18 mai et datait ses décrets de la première année de son règne, mais il lui manquait encore la ratification du plébiscite et la consécration de l'Eglise. Bonaparte, qui n'avait voulu être ni un Monk ni un Cromwell, avait l'ambition d'être un nouveau Charlemagne, et ce rêve devint une réalité.

Pendant le jour fixé pour la cérémonie annoncée depuis si longtemps approche, et le Pape est arrivé. Les habitants de la capitale accueillent Pie VII avec une respectueuse et sympathique curiosité, mais aucun signe de ferveur religieuse ne se manifeste sur son passage.

C'est pour l'Empereur seul que la foule



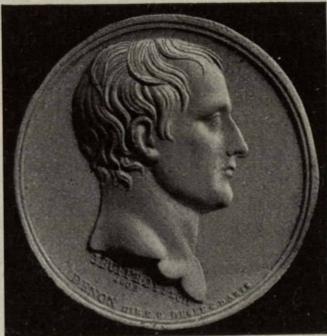
LA BUTTE MONTMARTRE EN 1804.

D'après une estampe du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

En 1804 on fit combler les carrières qui trouaient encore la butte Montmartre et qu'on exploitait jusqu'alors. La commune comprenait 48.000 habitants, tous plâtriers, vigneron et surtout âniers et cabaretiers. Au sommet de la butte, l'église Saint-Pierre dont la vieille tour était surmontée du télégraphe de Chappe (ALBERT CALLET.)

réserve ses acclamations, et le gouvernement ne néglige rien pour surexciter l'enthousiasme populaire. Après l'éblouissante céré-

en un mot tout le répertoire des réjouissances publiques est épuisé pour l'apothéose du nouveau Charlemagne.



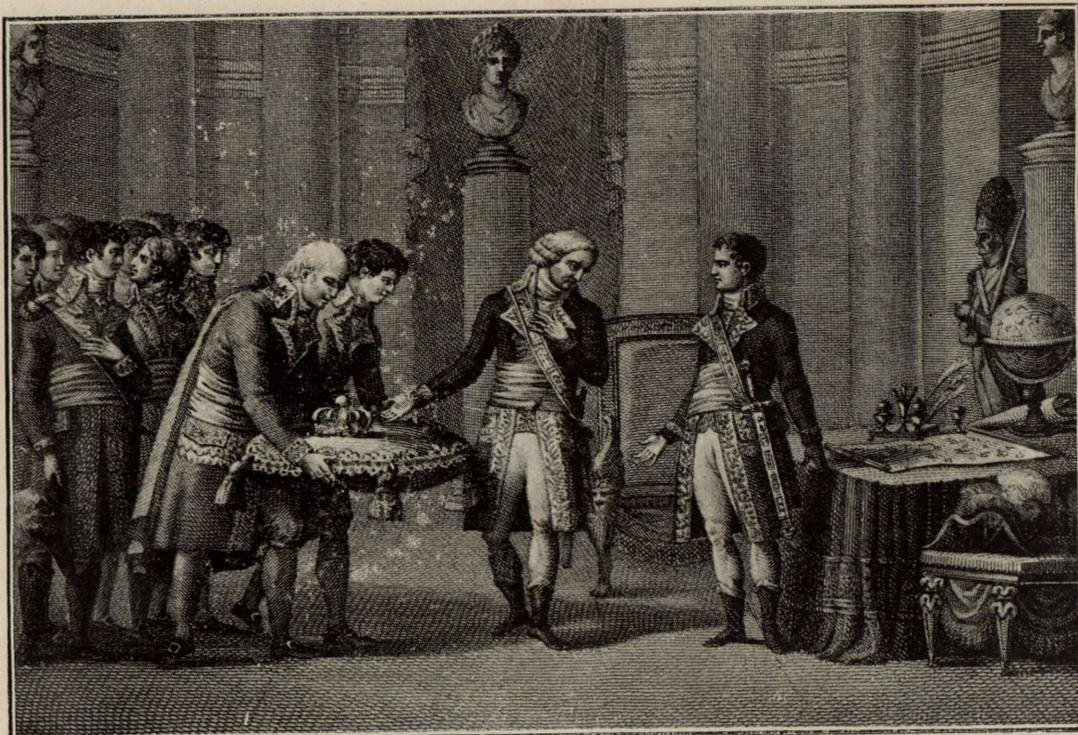
MÉDAILLE FRAPPÉE POUR L'INAUGURATION DU MUSÉE DES MÉDAILLES.
(Musée des médailles de la Monnaie.)

monie du sacre et les splendeurs du cortège impérial, des drapeaux sont distribués aux soldats et des victuailles au peuple, des flots de vin coulent toute la journée aux quatre fontaines élevées sur la place des Innocents; des feux d'artifice, des mâts de cocagne, des danses en plein air, des groupes de grotesques,

Aucun accident sérieux ne vient assombrir l'éclat de ces fêtes. La population parisienne, si turbulente pendant la Révolution, s'est assouplie sous la main de fer de la police impériale et observe une rigoureuse discipline jusque dans ses divertissements.

D'ailleurs, l'admiration sans limites que le peuple de Paris manifeste alors pour le vainqueur de Marengo et des Pyramides, est absolument sincère. L'opposition s'est réfugiée au Théâtre-Français où le public des premières, qui est resté fidèle à la cause libérale, manifeste contre le nouveau régime en sifflant à outrance dans le *Pierre-le-Grand* de Carrion-Nisas, les allusions louangeuses à Napoléon.

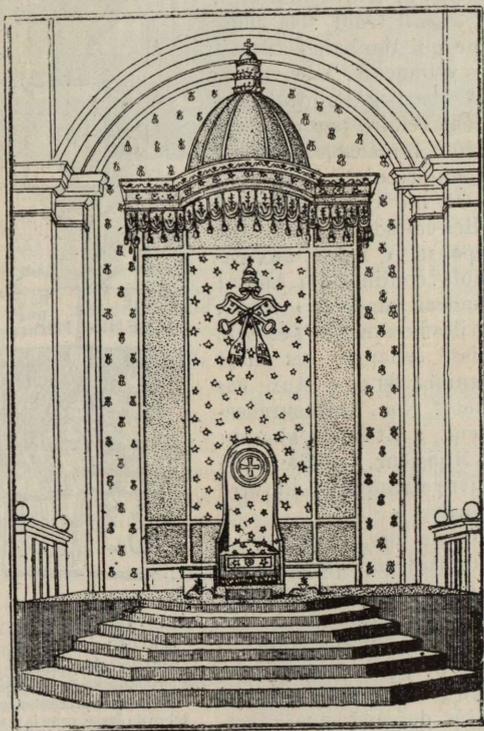
G. LABADIE-LAGRAVE.



PRÉSENTATION DE LA COURONNE A BONAPARTE.

D'après une gravure du temps. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)

LES ÉCHOS DE PARIS



TRÔNE PONTIFICAL A NOTRE-DAME.

La Mort du Duc d'Enghien

(21 Mars).

PAR suite des dispositions du traité de Lunéville en 1801, le corps de Condé ayant été licencié, le duc d'Enghien alla se fixer à Ettenheim, petite ville de deux mille six cents âmes, du grand duché de Bade, sur l'Ettenbach, près des frontières de France. Là, forcément rendu au repos, l'arrière-petit-fils du grand Condé avait donc déposé les armes, qu'il croyait désormais inutiles à la plus noble des causes. Il partageait son temps entre les plaisirs de la chasse, auxquels il se livrait avec cette passion innée chez tous les princes de sa maison, la culture des fleurs et les épanchements de l'amitié qu'il avait vouée à Mme la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. Il laissait souvent ses regards errer sur les côtes de France, mais sans ressentiment, sans arrière-pensée, sans aucun projet hostile : depuis qu'il avait vu tous les souverains de l'Europe abandonner sa cause, il l'avait, en quelque sorte, abandonnée lui-même, en attendant des temps meilleurs, et il avait renoncé à la guerre et à l'ambition.

Bonaparte, premier Consul, ne pouvait croire à tant de résignation. Quand il apprit que les principaux réfugiés en Angleterre songeaient à revenir en France, il ne douta pas que le duc d'Enghien, celui de tous dont il redoutait le plus le caractère entreprenant, ne fût à leur tête, et il résolut de s'emparer de sa personne, à quelque prix que ce fût.

Le 14 mars 1804, M. le duc d'Enghien, qui avait passé la journée à la chasse, était couché et en-



PARIS DÉMOLI.

Le couvent des Feuillants démoli en 1804.

D'après une gravure du temps. — (Collection Destailleurs.)

Le couvent des Feuillants était bâti dans la rue Saint-Honoré, sur l'emplacement où a été ouverte la rue Castiglione. Il datait de la fin du XVI^e siècle sous Henri III; le portail qui regardait la place Vendôme avait été construit en 1676 par François Mansard. L'enclos des Feuillants s'étendait jusqu'au manège des Tuileries et à la terrasse qu'on appelle encore de leur nom. Sous la Révolution ce couvent devint un dépôt d'armes. Il était encore affecté à cet usage lorsqu'il fut détruit. C'est dans ce même couvent que siégea le club dit des Feuillants, opposé au club des Jacobins. (Th. LAVALETTE, *Histoire de Paris*.)

dormi, quand il fut réveillé, en sursaut par deux fidèles serviteurs qui lui dirent que le château était entouré. Il sauta à bas de son lit, s'arma d'un fusil de chasse à deux coups et ouvrit la fenêtre. Sa demeure, en effet, était cernée par un détachement de dragons, des piquets de gendarmerie, formant un total de près de trois cents hommes, conduits par deux généraux, un colonel de dragons et un colonel de gendarmerie. Une demi-heure après, les portes de l'habitation furent enfoncées. Le prince se préparait à une vigoureuse défense, déjà il avait couché en joue le colonel de gendarmerie Charlot, qui, le premier, était entré dans la cour; mais le baron de Grünstein, son ami, releva son fusil en lui faisant observer que toute résistance était inutile, vu les forces considérables qui enveloppaient la maison. Le prince fut violemment enlevé de chez lui, emmené dans un moulin situé à peu de distance d'Eltenheim, embarqué pour Rheinau, débarqué, conduit à pied jusqu'à Pfofsheim, mené ensuite en voiture, escorté par le colonel de gendarmerie Charlot, un maréchal-des-logis de cette arme et un gendarme. Le prince arriva à Strasbourg vers cinq heures et demie du soir. Transféré une demi-heure après, dans un fiacre, à la citadelle, il fut séparé de ses compagnons d'infortune. Le 18, dimanche, à une heure et demie du matin, on enleva le jeune duc pour le conduire à Paris où il arriva le 20 à quatre heures et demie du soir, et à cinq à Vincennes. Le prince, exténué de besoin, de fatigue, prit un léger repas et se jeta sur un mauvais lit, sur lequel il s'endormit profondément. On l'éveilla vers les onze heures pour le faire comparaître devant un conseil de guerre, présidé par le général Hulín. On lui demanda quel grade il occupait dans l'armée de Condé. Il répondit: « Commandant de l'avant-garde en 1796. — Et depuis? — Toujours à l'avant-garde. »

« Avant de signer le procès-verbal, dit le prince, je fais avec instance la demande d'avoir une audience particulière du premier Consul. Mon nom, mon rang, ma façon de penser et l'horreur de ma situation me font espérer qu'il ne se refusera pas à ma demande. »

(VILLEMER, *Mgr le duc de Bourbon*, Paris, 1854, in-8°).

Après sa comparution devant le conseil, le duc d'Enghien causait tranquillement avec le lieutenant Noirof de la gendarmerie d'élite. Il lui demandait depuis quand il était dans l'armée, s'il était entré au service comme simple soldat et s'il aimait son métier. Tout à coup, Harel, commandant du château, entre, une lanterne à la main, suivi du brigadier Aufort, et invite le prince à le suivre. Celui-ci descend dans la cour accompagné par Noirof et par plusieurs gendarmes. Il la traverse et arrive à l'escalier de la petite porte ogivale de la tour du Diable, qui conduit aux fossés. Il était deux heures et demie du matin. Il faisait froid: la pluie fine qui tombait pénétrait les vêtements. A la vue de cet escalier étroit, tristement éclairé par une lanterne fumeuse, le prince étonné recule... Il s'écrie: « Où me conduisez-vous? Dites-le-moi! » Point de réponse. « Est-ce aux cachots? continue-t-il. Autant vaudrait mourir! » Alors, un des hommes de l'escorte laisse échapper ces mots significatifs: « Aux cachots? Non, malheureusement. » Et Harel ajoute: « Monsieur, veuillez me suivre etrappeler tout votre courage. »

Cette fois, le prince a compris le sort qui l'attend. Il descend avec calme les quarante marches de l'escalier en spirale, franchit le petit pont-levis qui sépare la tour du Diable des fossés, descend encore sept marches, longe la tour des



LE VIEUX PARIS.
L'arbre de Jessé.
(Quartier des Halles.)

Cet ensemble de figures, que l'on croit représenter un arbre de Jessé, orne la maison qui fait l'angle de la rue des Prêcheurs.

Salves, arrive à la tour du Gouverneur, puis, au tournant, près du pavillon de la Reine, se trouve face à face avec le peloton d'exécution. L'adjudant général Pelé tient à la main une lanterne à demi ouverte, dont il dirige la lumière sur le duc d'Enghien. On fait arrêter le prince à cinq pas des gendarmes, le dos au mur du pavillon de la Reine.

L'adjudant entr'ouvre son manteau et lit au prince la sentence de mort.

La lecture terminée, le duc se tourne vers le

une voix répond ironiquement du haut des glacis qui faisaient face au pavillon : « Veut-il donc mourir en capucin ? »

Le duc d'Enghien tombe à genoux et, dans une prière silencieuse, invoque le Dieu qui fait les forts et qui consacre les martyrs. Puis il se relève et s'écrie : « Qu'il est affreux de périr ainsi de la main des Français !... »

A ces mots, l'adjudant Pelé porte la main à son chapeau, et, comme s'il eût craint d'autres paroles, il se découvre rapidement. C'était le signal



LA PEAU DE L'OURS OU JOHN BULL DÉPECÉ AVANT D'ÊTRE PRIS.

Caricature anglaise du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

Le mot anglais *Bull* signifie taureau. Le proverbe anglais *Cutting up the bull before he is killed* (dépécer le taureau avant de l'avoir tué) correspond au proverbe français : « Vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre ». Bonaparte, Talleyrand et les autres font déjà les parts du butin. L'un dit : « Nous prendrons tout ce que nous pourrons ». L'autre : « J'aurai le ventre ». Bonaparte : « moi, le milieu parce qu'il contient le cœur. Toi, Talleyrand, tu auras la tête, parce que tu l'entends à saisir le taureau par les cornes. » Mais Albion répond : « Quand ces messieurs auront réglé leur plan, je sonnerai la cloche pour que le taureau se relève et nous verrons qui aura la peau trouée le premier. »

lieutenant Noiro et lui demande de lui rendre un service. Sa pensée s'est reportée tout à coup vers la princesse Charlotte. Il ne voit en face de lui que des visages cruels ou impassibles, et dans cette nuit qui s'achève, ses regards ont paru chercher la rive du Rhin, où gémit la femme adorée dont il croit entendre les sanglots et les soupirs. Il réclame des ciseaux, coupe une mèche de ses cheveux, la place avec son anneau d'or dans un billet qu'il avait écrit furtivement de Strasbourg à Paris, et prie Noiro de remettre le tout à la princesse de Rohan-Rochefort. L'officier le lui promet...

Le prince tourne son esprit vers Dieu. « Ne me donnerez-vous pas un prêtre ? » demande-t-il. Alors

convenu. Les gendarmes font feu, et le duc d'Enghien tombe raide mort.

HENRI WELSCHINGER.

(Le duc d'Enghien, Librairie Plon.)

Suicide de Pichegru.

(6 avril 1804.)

CHARLES Pichegru ex-général, s'est étranglé dans sa prison; voici les détails de ce suicide :

Aux demandes réitérées qu'il en avait faites, et sur sa parole d'honneur de ne point attenter à ses

jours, Pichegru avait obtenu l'éloignement de ses gardiens pendant la nuit. Tous les matins, un garçon de chambre venait allumer son feu, avec un fagot. Pichegru, dans une des matinées précédentes, avait détourné une branche de fagot, avec laquelle il médita dès lors de se donner la mort. Effectivement, le 15 de ce mois, Pichegru ayant pris un fort repas, à onze heures du soir, se coucha

bâton derrière son oreille, et se couche sur cette même oreille pour fixer le bâton et l'empêcher de se relâcher. Pichegru, naturellement replet, sanguin, suffoqué par les aliments qu'il vient de prendre, et par la forte pression qu'il éprouve, expire pendant la nuit.

Le lendemain matin, le garçon de chambre vient allumer le feu, jette un coup d'œil sur le lit de



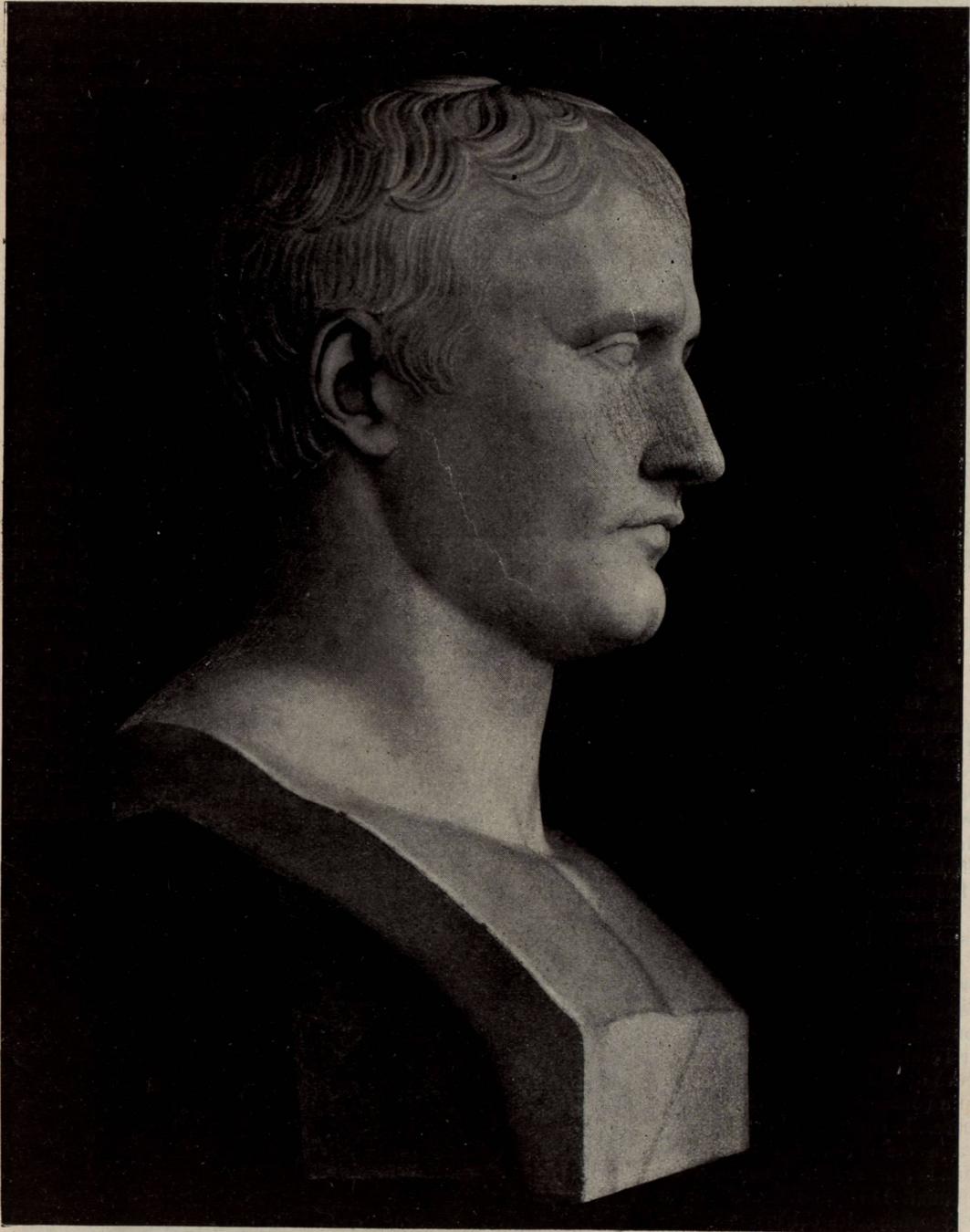
TALMA (THÉÂTRE FRANÇAIS).

Rôle de Néron dans *Britannicus*.

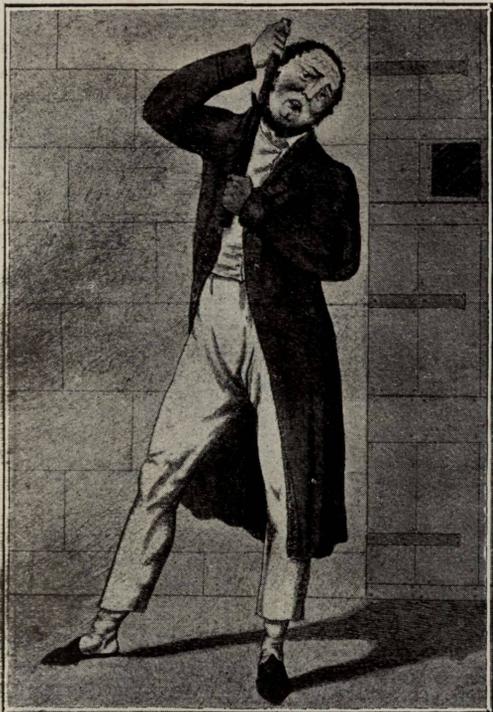
D'après une gravure du temps. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

vers minuit; le garçon de chambre qui le servait étant retiré, Pichegru tire de dessous son chevet, où il l'avait placée, une cravate de soie noire dont il s'enlace le col; la branche de fagot, qu'il avait mise en réserve, lui aida alors à exécuter son projet de suicide; il introduit ce bâton dans les deux bouts de la cravate assujettis par un nœud; il tourne ce petit bâton près des parties glandulaires du cou autant de fois qu'il sent qu'il est nécessaire de le faire pour clore les vaisseaux aériens; près de perdre la respiration, il arrête le

Pichegru, le voit dans un état de calme qui suppose un profond sommeil, et se retire pour vaquer à d'autres devoirs. Vers sept heures et demie, le garçon remonte, voit de nouveau la tête de Pichegru tranquillement appuyée sur l'oreiller, et sort encore, craignant de troubler son repos. A neuf heures, il se présente une troisième fois, ne remarque aucun changement dans la position du prisonnier, qui a coutume de lui adresser la parole dès qu'il est réveillé. Le garçon s'étonne d'un sommeil aussi longtemps prolongé; il approche du



NAPOLÉON I^{er} EMPEREUR.
Buste en marbre par Canova. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)



SUICIDE DE PICHEGRU.
D'après une estampe du temps.
(Collection de M. Edmond Beaurepaire.)

lit, aperçoit une figure pâle, décomposée, agite le corps, et le trouve privé de mouvement. Il en donne avis au concierge; celui-ci court avertir le citoyen Thuriot, juge instructeur de ce grand procès: huit médecins et chirurgiens dressent procès-verbal de l'état dans lequel le corps est trouvé, et ce procès-verbal et le cadavre sont adressés au tribunal criminel, le 16, vers une heure après-midi.

Les quatre sections du tribunal se réunissent aussitôt, toute affaire cessante, nomment huit médecins et chirurgiens, pour faire, en présence de quatre juges commissaires, assistés du citoyen Laffeurie, l'ouverture du cadavre, et constater l'état, ainsi que la cause et le genre de mort.

En conséquence, ce matin à huit heures, le corps de Charles Pichegru a été exposé sur une table, dans la grande salle d'audience du tribunal. Lorsque l'identité en a été reconnue, les chirurgiens nommés hier soir par le tribunal ont ouvert la tête, laquelle s'est trouvée gorgée du sang qui s'était porté en entier au cerveau. Après cette opération préliminaire, le corps a été descendu dans une des salles du tribunal dite *Salle du tirage des jurés*. Là, les huit médecins et chirurgiens ont procédé à l'ouverture

du corps, et ont dressé procès-verbal des parties internes. Les quatre sections du tribunal et le commissaire du gouvernement, avec ses trois substituts, réunis en séance, ont entendu la lecture de ce procès-verbal, par l'organe de l'officier de santé qui l'avait rédigé. Les vaisseaux ont été trouvés gorgés de sang, ainsi que le sinus longitudinal. Il n'y avait rien de particulier dans les ventricules; on a remarqué une graisse épaisse dans le bas-ventre. La vessie, les lombes des reins et tous les viscères étaient dans leur état naturel. Les veines étaient gonflées jusqu'au-dessus du cou; d'où il résulte que Charles Pichegru s'est suicidé par strangulation.

Journal des Débats (8 avril 1804).

Une exécution en place de grève.

(GEORGES CADOUAL ET SES COMPLICES)

(25 juin.)

ONZE heures et demie sonnaient à l'horloge du Palais, lorsque les patients, au nombre de douze, sortirent de la Conciergerie, garrottés et à peine vêtus. Ils furent hissés les uns après les autres dans trois charrettes attelées chacune d'un maigre cheval, et s'assirent sur des chaises qu'on y avait fixées au moyen de cordes passées dans les claies. Chacun des condamnés était assisté d'un prêtre; un des exécuteurs se tenait debout derrière eux. Dès que ce funèbre cortège se mit en marche, les cris de la populace commencèrent à se faire entendre, horribles et menaçants. L'impatience l'avait gagnée, et cette impatience s'était augmentée en raison du temps écoulé.

Georges occupait la première des charrettes avec Pierre Cadoual, son cousin, Roger, l'un de ses lieutenants, et Picot, son ancien domestique. Ces deux derniers avaient regardé fixement la foule



LA VEILLÉE.

D'après le *Suprême Bon Ton*. — (Bibliothèque de la ville de Paris.)

L'affaire Cadoual n'émut point les salons de Paris au point de faire cesser les diners élégants. Les tables de jeu restèrent dressées et les parties ne s'achevaient, comme de coutume, pas avant onze heures. Mais, au faubourg Saint-Germain, on jouait peu d'argent, personne n'en ayant beaucoup.

sans prêter beaucoup d'attention aux exhortations du prêtre qui leur parlait à voix basse, en mettant sous leurs yeux l'image du Christ; mais Georges, au contraire, avait constamment tenu la tête baissée et récitait ses prières. Il en était à l'*Ave Maria* quand il aperçut l'instrument du supplice, et s'arrêta à ces mots : « Ayez pitié de nous maintenant... »

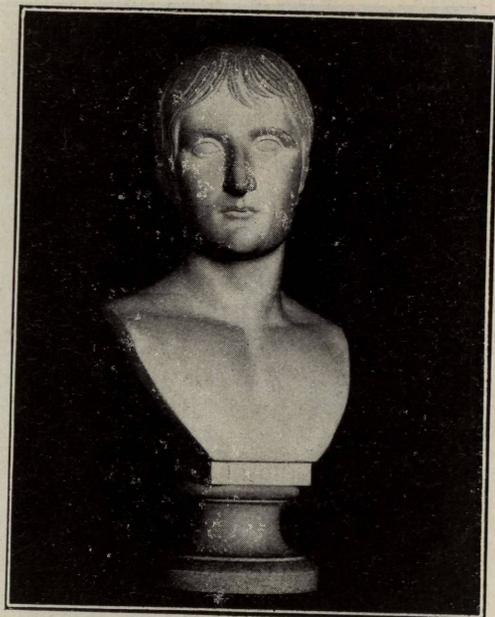
Comme son confesseur l'engageait à continuer :

— Pourquoi mon père? demanda Georges avec douceur : « Maintenant, et à l'heure de notre mort, » n'est-ce pas? Eh bien! c'est inutile, puisque nous y voilà.

A l'instant où les charrettes débouchèrent sur la place de Grève, la cohue qui les avait suivies s'étant considérablement grossie pendant le parcours déborda tout à coup sur la place comme un torrent, et roula vers l'échafaud protégé par un triple rang de dragons et de gendarmes, puis, tout à coup, il se fit un grand silence. Ceux qui étaient dans la première charrette en descendirent, les prêtres s'éloignèrent. Ce fut alors que Georges s'adressant à celui qui paraissait être le chef des exécuteurs, lui dit :

— Monsieur, on a dû vous apprendre que j'ai demandé à mourir le premier; c'est à moi d'ailleurs à montrer l'exemple; quand vous aurez fait votre office, n'oubliez pas de montrer ma tête à mes compagnons, afin de leur ôter l'idée que j'aie pu leur survivre.

Et après avoir affiché ce mépris si noble pour ce que l'homme redoute le plus, la mort, il se laissa conduire, monta les degrés d'un pas ferme et fut exécuté le premier. Mais lorsque le bourreau, pour accomplir le vœu du supplicé, eut saisi par les cheveux sa tête pour la montrer au peuple, un murmure sourd et terrible s'éleva de tous les



LUCIEN BONAPARTE, NÉ EN 1775.

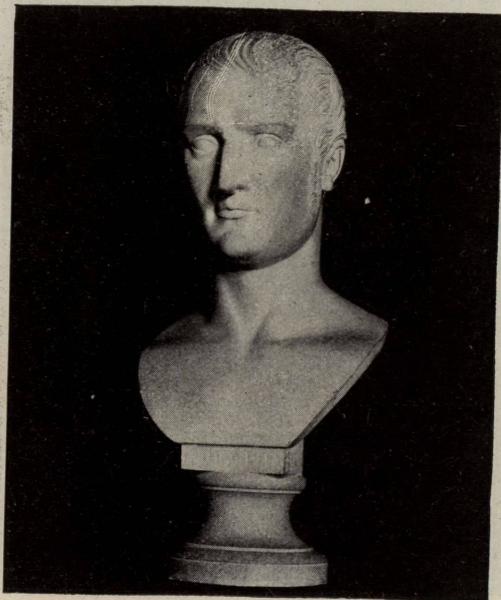
Troisième fils de Charles-Marie Bonaparte.

Buste en marbre de l'époque du Consulat. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)

points de la place et fit tressaillir jusqu'aux exécuteurs eux-mêmes: les compagnons de Georges, seuls, regardèrent fixement et sans sourciller la tête de leur chef bien-aimé.

Pierre Cadoudal succéda à Georges; puis vint le tour de Picot, et ainsi des autres. Les deux premières charrettes se vidèrent au bruit des acclamations qui se succédaient avec des intermittences effrayantes. A chaque tête qui tombait, c'était un long bourdonnement semblable au bruit du tonnerre, suivi bientôt d'une attente silencieuse; puis les mêmes cris recommençaient. Parmi cette foule compacte, il y avait des gens qui se haussaient sur la pointe des pieds pour ne rien perdre de l'affreux spectacle, et qui se croyaient obligés de communiquer à ceux que leur petite taille empêchait de *bien voir* le programme du sanglant sacrifice.

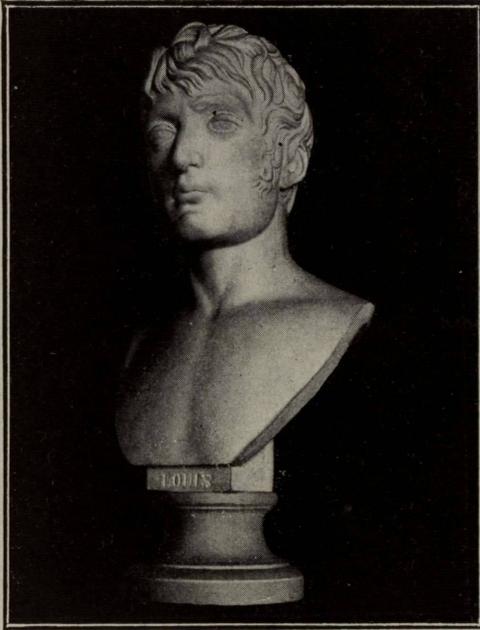
Déjà huit des condamnés avaient passé sous le fer rougi de sang. Les quatre derniers, Deville, Coster Saint-Victor, Mercier et Louis Ducorps étaient descendus de la troisième charrette, lorsque cette boucherie humaine fut suspendue pendant dix minutes, Coster, d'après les instructions données à l'exécuteur, devait être exécuté le dernier. La tête de Deville venait de tomber; ses trois compagnons étaient déjà au pied de l'échafaud, lorsque Mercier et Louis Ducorps demandèrent à faire des révélations. Le cas avait été prévu. Aussitôt, un magistrat, qui se tenait à portée, s'avança suivi d'un greffier pour recevoir ces tardifs aveux. Mais leurs déclarations, tout à fait insignifiantes, n'eurent d'autre résultat que de gagner un peu de temps sans intérêt pour leur vie. Ils avaient voulu seulement retarder encore l'exécution d'un de leurs chefs, de Coster Saint-



JOSEPH BONAPARTE, NÉ EN 1768.

Fils aîné de Charles-Marie Bonaparte.

Buste en marbre de l'époque du Consulat. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)



LOUIS BONAPARTE, NÉ EN 1778.
Quatrième fils de Charles-Marie Bonaparte.

Buste en marbre de l'époque du Consulat. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)

Victor, dont la famille avait jusqu'au dernier moment espéré la grâce. Saint-Victor, comme honteux d'être redevable de quelques minutes d'existence à l'humanité des exécuteurs qui se tenaient à ses côtés, leur dit ces paroles qui achèveront de peindre son caractère :

— Messieurs, le soleil commence à m'incommoder beaucoup ; finissons-en, je vous en prie.

Et il fit quelques pas vers l'échafaud ; mais les autres le retinrent. Le magistrat délégué auquel ses deux compagnons avaient parlé s'était retiré et ceux-ci devaient mourir avant lui. Ce ne fut pas long, et son tour arriva enfin. Il monta rapidement les degrés, releva sa belle tête et jeta un dernier regard du côté des Tuileries. Au même moment, on entendit çà et là les femmes dire en sanglotant :

— Quel dommage ! un si beau jeune homme !

— Vive le roi ! cria Saint-Victor d'une voix retentissante.

Et il se jeta lui-même sous le couteau qui venait d'abattre la tête de ses onze compagnons.

Soit maladresse de la part des exécuteurs, soit hasard, soit enfin par quelque phénomène particulier de vitalité, la tête de Saint-Victor, une fois séparée du tronc, bondit sur l'échafaud et roula sur le pavé. Un des valets la ramassa et la jeta dans un des paniers. Parmi les gens qui ont assisté jadis au supplice de Georges et de ses complices, il en est encore qui prétendent que la tête de Coster prononça quelques paroles.

L'exécution avait duré vingt-sept minutes. Depuis les temps néfastes de 1793 à 1794, jamais on n'avait vu en un seul jour répandre tant de sang sur un échafaud. Malgré le sentiment d'horreur que ce terrible holocauste fit éprouver à la classe élevée, le soir de cette exécution toutes les prome-

nades publiques, tous les lieux de réunion étaient remplis d'une foule élégante et oisive qui ne parlait que du courage que Georges et ses amis avaient montré le matin. Au spectacle, pendant les entr'actes, des colporteurs offraient au public le *Journal du soir des frères Chaigneau*. Chacun s'empressait d'acheter le journal ; mais il ne contenait que deux petits alinéas dont le premier était ainsi conçu :

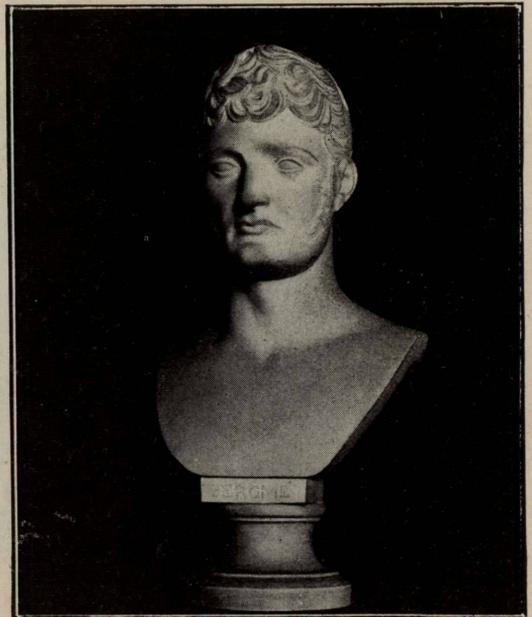
« Les condamnés Georges Cadoudal, etc. (suivait le nom des douze suppliciés), ont été transférés cette nuit, sous une forte escorte de gendarmes, de Bicêtre à la Conciergerie, où l'arrêt de la cour de justice criminelle, confirmé par celle de cassation, leur a été signifié. Tous ont demandé des confesseurs, Georges s'est mis aux pieds du sien et a longtemps écouté ses exhortations. A onze heures et demie les condamnés sont montés dans les charrettes qui les attendaient pour les conduire à la place de Grève. A onze heures cinquante-cinq minutes la tête de Georges est tombée la première. Deux d'entre les condamnés ont demandé à faire des révélations et ont subi leur jugement aussitôt après. Coster dit Saint-Victor a été exécuté le dernier. »

Le second alinéa ne contenait que ces quelques lignes :

« Ce matin, les lettres de grâce émanées de la clémence impériale en faveur de ... (suivaient les noms des huit condamnés à mort dont la peine avait été commuée), ont été envoyées par S. Exc. le grand juge au greffe de la cour de justice criminelle pour y être entérinées. »

Émile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(Souvenirs intimes du temps de l'Empire.)



JÉRÔME BONAPARTE, NÉ EN 1784.

Cinquième fils de Charles-Marie Bonaparte.

Buste en marbre de l'époque du Consulat. — (Collection du prince Roland Bonaparte.)



LE PROCÈS CADOU DAL.

D'après les portraits du temps (Bibliothèque de la ville de Paris). Clichés A. Barrier.

1. Georges Cadoudal, dit *Larive*. — 2. Russillion. — 3. Roger, dit *Loyseau*. — 4. Armand de Polignac. — 5. Even. — 6. Burban. — 7. Picot, dit *le petit*. — 8. Joyaux. — 9. Lenoble. — 10. P.-J. Cadoudal. — 11. Rolland. — 12. Coster Saint-Victor. — 13. Pichegru. — 14. Victor Couchery. — 15. Jules de Polignac. — 16. Querelle, dit *Courson*. — 17. Bouvet de Lozier. — 18. Leridan. — 19. Splin. — 20. De Rivière. — 21. Le général Moreau. — 22. Hervé. — 23. Armand Gaillard. — 24. Lajolais, ex-général. — 25. Charles d'Hozier. — 26. Lelan, dit *Brutus*. — 27. Mirelle. — 28. Rochelle, dit *Richemont*. — 29. Lemercier. — 30. Femme Verder. — 31. Fille Hézai. — 32. Femme Denaut.

Cérémonie du sacre et du couronnement.

(2 et 3 décembre 1804).

LE bruit du canon et le son des cloches n'ont cessé depuis six heures du matin d'annoncer la cérémonie. A peine faisait-il jour que les rues étaient inondées d'un concours immense de spectateurs. A huit heures, les membres des différents ordres de l'Etat se sont réunis à Notre-Dame,

es Petrus. On a chanté tierces. Il y a eu l'intervalle de plus d'une heure entre l'arrivée du Pape et celle de l'Empereur. Pendant ce temps, S. S. est restée sur son trône, dans l'attitude d'un pontife qui médite profondément sur les choses du ciel et pour le bonheur de la terre.

A onze heures précises, des salves d'artillerie ont annoncé le départ de LL. MM. II. Elles étaient dans une voiture toute éclatante d'or, traînée par huit chevaux, couleur isabelle, richement caparçonnés. Sur l'impériale de la voiture on voyait comme sur celle du Pape une couronne d'or sou-



LA MORT DE PHOCION.

Prix de Rome. Premier grand prix de peinture en 1804.

Tableau d'ODEVAERE. — (École des Beaux-Arts.)

et ont été conduits par les maîtres des cérémonies aux places qui leur étaient destinées. Le quai Bonaparte, entièrement terminé, a été traversé pour la première fois par le cortège du Corps législatif. A neuf heures, le Pape est sorti des Tuileries dans un magnifique carrosse attelé de huit chevaux gris-pommelé, et sur l'impériale on remarquait une tiare en or avec les attributs de la papauté. Un ecclésiastique monté sur une mule portait une croix en vermeil, devant Sa Sainteté...

S. S. est arrivée à Notre-Dame à dix heures et demie, précédée des cardinaux, des archevêques et évêques de France, du chapitre de Notre-Dame et des curés de Paris. A son entrée, la musique, présidée par M. le Sueur, a exécuté le verset *Tu*

tenue par quatre aigles déployant leurs ailes. Cette voiture, remarquable par son élégance, sa richesse et les peintures dont elle était ornée, fixait l'attention autant que le cortège, dont il est difficile de décrire la magnificence. Qu'on se figure sept ou huit mille hommes de cavalerie de la plus belle tenue, entremêlés de groupes de musiciens, défilant entre deux haies continues d'infanterie de plus d'une demi-lieue de longueur; qu'on y ajoute la richesse et le nombre des voitures, la beauté des attelages, le concours de quatre ou cinq cent mille spectateurs, et l'on n'aura qu'une idée imparfaite du coup-d'œil qu'offrait la seule marche du cortège. Le temps était plus beau qu'on ne pouvait l'espérer dans une saison ténébreuse : un léger

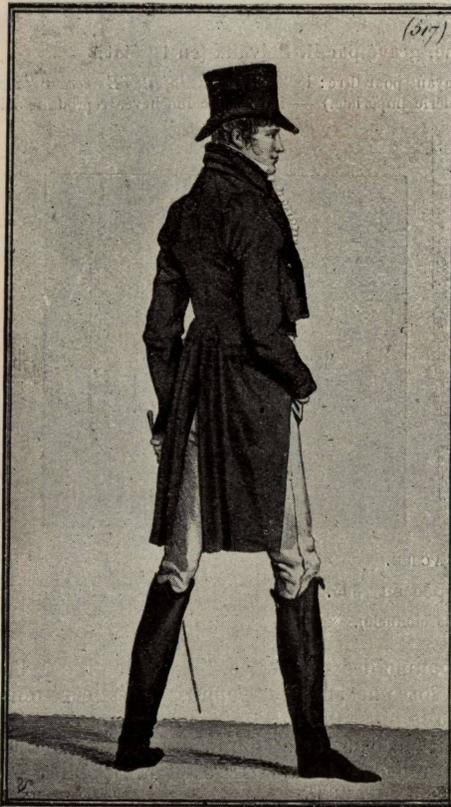
brouillard qui avait régné toute la matinée s'est dissipé; le soleil même, perçant d'épais nuages, a éclairé de ses rayons l'arrivée de l'Empereur à l'archevêché. Les habitants des différentes rues par où LL. MM. II. ont passé avaient décoré la façade de leurs maisons de draperies, de tentures en papier, quelques-uns de guirlandes formées de branches d'if; beaucoup de boutiques du quai des Orfèvres étaient ornées de festons de fleurs artificielles. S. M., accueillie en tous lieux par les acclamations du peuple, lui répondait par un regard de bienveillance et par un salut affectueux.

Arrivé à midi à l'Archevêché, l'Empereur s'y est revêtu des ornements impériaux; et à une heure moins un quart, Leurs Majestés se sont rendues à la métropole par la galerie de bois tendue de tapisserie qui conduit de l'archevêché à un portail en charpente établi dans le parvis, et représentant celui de S. Pierre de Rome. Leurs Majestés arrivées à l'autel, S. S. a entonné le *Veni Creator*. Le sacre et les autres cérémonies ont eu lieu dans la forme annoncée. La plus belle musique a exécuté, pendant ce temps, des motets analogues. Avant le graduel, LL. MM. ont descendu la nef avec tout le cortège impérial et ont été se placer sur le trône. S. S. y est montée après elles, dans tout l'appareil de sa dignité. Il est impossible de rendre l'effet de cette réunion de tant de grandeurs. Après que S. S. eût intronisé l'Empereur, et dit les paroles : *Vivat impe-*



MODES DE 1804.

Costume d'une ouvrière en modes.

(D'après le *Costume Parisien* de l'an XII.)

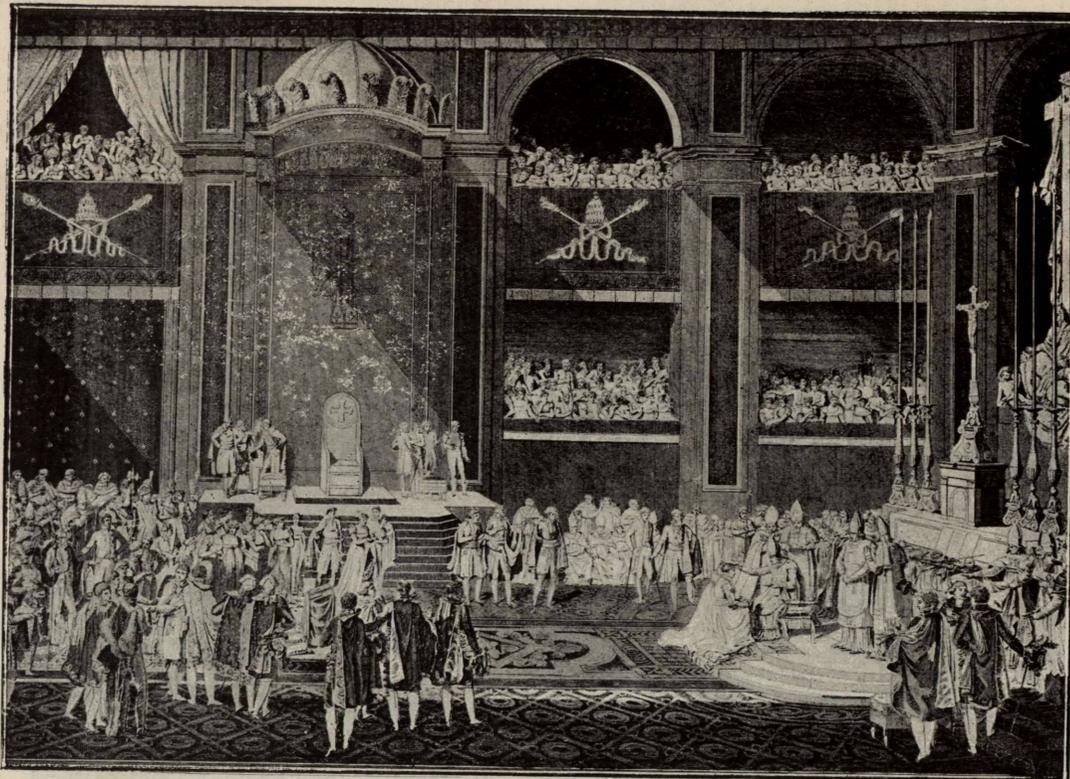
MODES DE 1804.

Costume négligé d'un jeune homme.

(D'après le *Costume Parisien* de l'an XII.)

rator in æternum, les voûtes de l'église ont retenti des cris de : *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!*

LL. MM. II. ont été une seconde fois à l'autel pour les offrandes. Après la messe, qui a fini à trois heures, S. E. monseigneur le cardinal Fesch, grand aumônier de France, ayant porté le livre des Évangiles à l'Empereur, S. M. a prononcé le serment impérial du haut du trône, d'une voix si ferme et si distincte, que les paroles en ont été entendues de tous les assistants, surtout celles où elle promet d'employer tout son pouvoir pour le bonheur et la gloire des Français. C'est dans ce moment que se sont renouvelés les cris de : *Vive l'Empereur!* On a chanté le *Te Deum*. LL. MM. sont sorties de l'Église dans le même appareil qu'elles y étaient entrées. Le Pape est resté environ un quart d'heure en prières après la sortie de LL. MM. Lorsque S. S. s'est levée pour se retirer, une acclamation universelle de : *Vive le Saint-Père!* l'a accompagnée depuis le chœur jusqu'à la porte de l'église. A l'Archevêché, S. S. a admis à lui baiser les pieds la partie du clergé de Paris qui avait assisté à la cérémonie. Le cortège de LL. MM. est entré dans la rue Saint-Denis à quatre heures un quart, il est arrivé au château des Tuileries à six heures et demie. La voiture du Pape suivait le cortège de l'Empereur à dix à douze minutes de distance. Le soir, illuminations dans tout Paris. Celles des édifices



LES ONCTIONS.

Projet de planche dessiné par Isabey et Fontaine, gravé par R. Delvaux (en 1^{er} état.)

Cette planche, très rare, figure en exécution entière dans l'ouvrage spécial ayant pour titre: *le Sacre de Sa Majesté l'Empereur Napoléon dans l'Église métropolitaine de Paris, le XI frimaire 1804.* (Imprimerie impériale.) — La planche inachevée reproduite ici fait partie de la collection du prince Roland Bonaparte.



MÉDAILLE DU SACRE.

Gravée en 1804 et frappée en 1805.

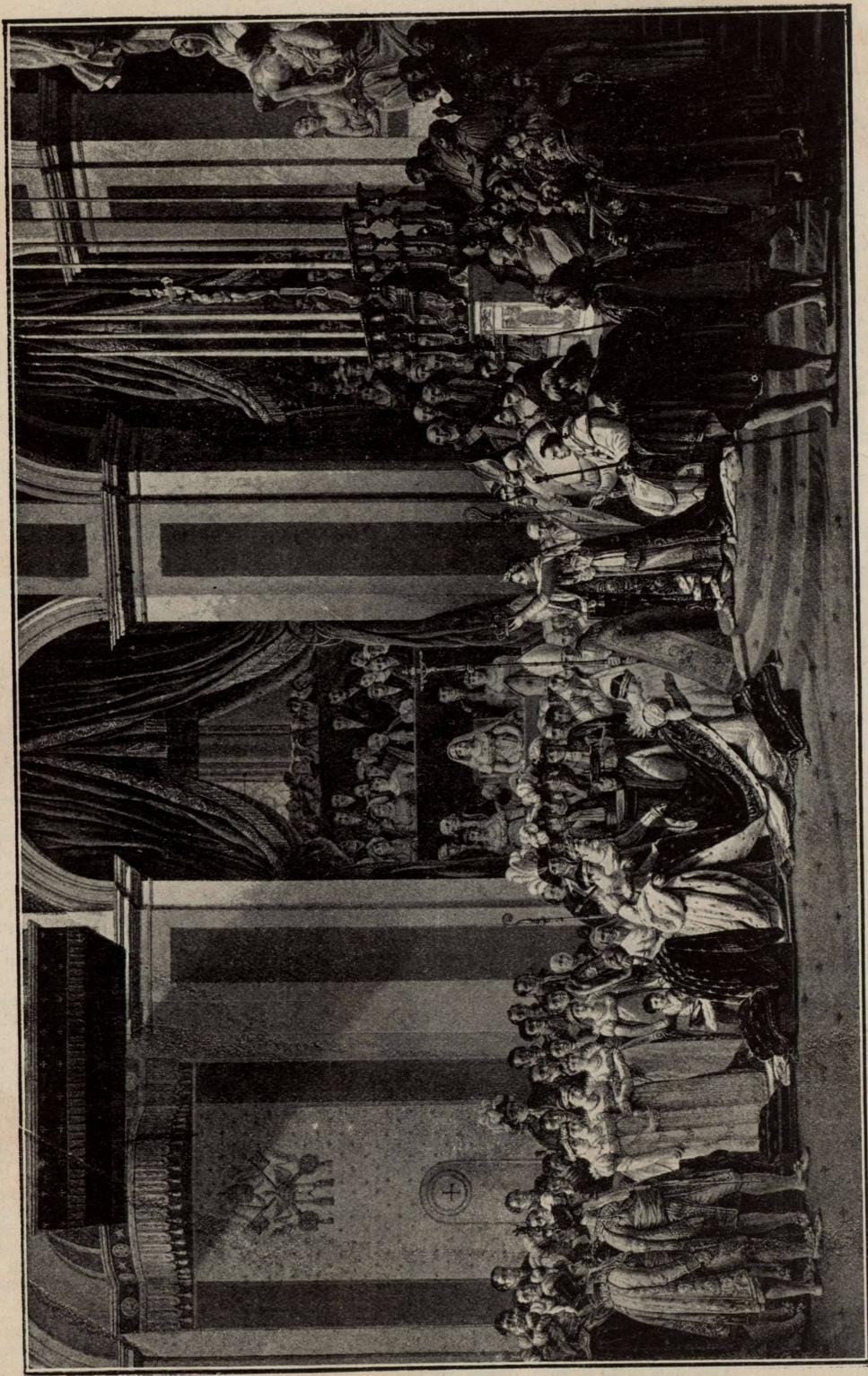
(Musée des médailles de la Monnaie).

publics, des boulevards, du jardin des Tuileries et des Champs-Élysées étaient plus brillantes qu'elles n'avaient encore été.

La seconde journée des fêtes du couronnement ne pouvait avoir ce même caractère de grandeur; mais elle a eu celui qui lui était propre, celui d'une réjouissance publique. Le mouvement d'un peuple qui courait de plaisirs en plaisirs avait succédé à

la pompe des solennités, l'habit de ville à l'éclat des costumes, les jeux populaires aux cérémonies; et, à la place des brillants cortèges de la veille, on avait le spectacle d'une immense population répandue sur les quais, les places publiques, les promenades et les boulevards de la ville, où toutes sortes de divertissements avaient été disposés.

(*Journal des Débats*, 3 et 4 décembre 1804.)



LE SACRE.
Tableau de Louis David. — (Musée du Louvre.)
D'après une gravure de la collection du prince Roland Bonaparte.

PARIS PENDANT L'ANNÉE 1804

Janvier (NIVOSE-PLUVIOSE AN XII).

6 (15 nivôse). — Ouverture de la session du Corps législatif.

16 (25 niv.). — Murat est nommé gouverneur de Paris.

22 (1^{er} pluviôse). — Inauguration des vélocifères. Un vélocifère parti de Paris à 7 heures du matin, arrive à Rouen à 4 heures du soir.

Février (PLUVIOSE-VENTOSE AN XII).

11 (21 pluv.). — La présidence du Corps législatif s'installe à l'hôtel Caraman, rue Saint-Dominique.

15 (25 pluv.). — Arrestation de Moreau.

16 (26 pluv.). — Vol à la Bibliothèque Nationale. Dans la nuit du 26 au 27 pluv., des voleurs pénétrèrent dans le cabinet des Antiques et enlèvent plusieurs objets précieux, une grande sardonix, connue sous le nom d'Agate de la Sainte-Chapelle et représentant l'apothéose d'Auguste, un vase orné de bas-reliefs figurant les mystères de Bacchus et de Cérès, deux couvertures d'évangéliste en vermeil, une couronne du roi lombard Agilafus. (La plupart de ces objets furent retrouvés.)

28 (8 ventôse). — Sénatus-consulte qui suspend pendant 2 ans les fonctions du jury pour les crimes d'attentat contre le premier consul. — A 2 heures du matin, dans une maison de la rue Chabanais, arrestation, par le commissaire de police Comminge, de Pichegru, trahi pour cent mille écus par un de ses amis, Leblanc.

29 (9 vent.). — Le Corps législatif adopte un projet de loi punissant de mort comme les auteurs du crime principal ceux qui recèleraient Georges Cadoudal et les 60 « brigands » cachés à Paris ou aux environs.

Mars (VENTOSE-GERMINAL AN XII).

9 (18 ventôse). — Arrestation de Georges Cadoudal dans la rue Monsieur-le-Prince qu'il traversait en cabriolet.

13 (22 vent.). — Réorganisation de l'École de droit.

15 (24 vent.). — Banquet des officiers du 96^e régiment, à Tivoli, en réjouissance de la découverte de la conspiration. Ils jurent de verser pour Bonaparte jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

21 (30 vent.). — Exécution du duc d'Enghien — Adoption du Code civil.

24 (3 germinal). — Le Corps législatif arrête que le buste de Bonaparte sera placé dans la salle des séances.

27 (6 germ.). — Adresse présentée par le Sénat conservateur au premier consul pour le prier d'accepter la couronne et l'hérédité dans sa famille.

31 (10 germ.). — Arrestation chez Gallet, fripier rue Saint-Martin, n° 60, de Charles d'Hoziar, un des complices de Cadoudal.

Avril (GERMINAL-FLORÉAL AN XII).

4 (13 germinal). — Formation à Paris d'une Société pour la propagation de la vaccine.

6 (16 germ.). — Suicide de Pichegru.

17 (27 germ.). — Mort de Beruyer, gouverneur des Invalides.

25 (5 flor.). — Sérurier est nommé gouverneur des Invalides.

30 (10 floréal). — Un cuisinier, congédié par le ministre de Saxe à Paris, lui tire un coup de pistolet, le manque et se tue. — Séance extraordinaire du Tribunal dans laquelle Curée (appuyé par Carrion-Nisas et plusieurs autres membres) développe une motion tendant à ce que Bonaparte soit déclaré empereur avec hérédité dans sa famille.

Mai (FLORÉAL-PRAIRIAL AN XII).

1 (11 floréal). — Discours de Carnot combattant la motion Curée.

3 (13 flor.). — Adoption de la motion Curée. Tous les tribuns, sauf Carnot, signent le procès-verbal.

18 (28 flor.). — Sénatus-consulte organique conférant à Napoléon Bonaparte le titre d'empereur. Le Sénat se rend à Saint-Cloud et Cambacères, président, présente à Napoléon cesénatus-consulte.



PIE VII
Barnabé Chiaramonti
(1742-1823)



A.-G. CAMUS
Jurisconsulte
(1740-1804)



FRANÇOIS-AMBROISE DIDOT
Imprimeur (1739-1804.)



ANTOINE BAUMÉ
Chimiste (1728-1804.)



CHERUBINI
Compositeur (1760-1842.)



NECKER
Ministre de Louis XVI
(1732-1804.)

19 (29 flor.). — Décret impérial nommant 18 maréchaux de l'empire : Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Sérurier.

20 (30 flor.). — Le capitaine anglais Wright, qui avait débarqué sur la côte française des agents royalistes, est enfermé au Temple.

Juin (PRAIRIAL-MESSIDOR AN XII).

10 (21 prairial). — Condamnation à mort par un tribunal criminel spécial de Georges Cadoudal et de onze de ses complices (sur 46 prévenus) : Ducorps, Picot, Roger, Coster dit Saint-Victor, Deville, Joyau-Barban, Lemercier, Pierre-Jean Cadoudal, Lalan, Mirelle, Bouvet de Lozier, Russillon, Rochelle, Armand de Polignac, Charles d'Hoziar, Charles François de Rivière, Lajolais, Armand Gaillard. L'empereur grâcie ces huit derniers. Moreau, Jules de Polignac, Léridan, la fille Hezai et Rolland sont condamnés à deux ans de réclusion.

25 (6 messidor). — Exécution de Georges Cadoudal et de onze de ses complices.

Juillet (MESSIDOR-THERMIDOR AN XII).

6 (17 messidor). — Le Journal officiel annonce que la fête du 14 juillet, dont l'époque arrive au samedi 25 messidor, sera remise au lendemain.

8 (19 mess.). — Le comte de Ségur est nommé grand maître des cérémonies, Duroc grand maréchal du palais.

10 (21 mess.). — Rétablissement du ministère de la police générale (Fouché ministre de la police).

15 (dimanche, 26 mess.). — Célébration de l'anniversaire du 14 juillet. Inauguration de la Légion d'honneur dans l'église des Invalides. Les dignitaires prêtent serment entre les mains de l'empereur.

16 (27 mess.). — Réorganisation de l'École polytechnique. (Les élèves casernés et soumis à la discipline militaire. — Le général Lacuée nommé gouverneur.)

Août (THERMIDOR-FRUCTIDOR AN XII).

2 (14 thermidor). — Première expérience aérostatique de Biot et Gay Lussac au Conservatoire des Arts et Métiers pour vérifier s'il y a diminution de la force magnétique à de grandes altitudes. Ils atteignent 4,000 mètres et constatent que l'aiguille aimantée se comporte comme au niveau du sol.

6 (18 therm.). — Rétablissement des missions étrangères.

7 (19 therm.). — « On voit dans les promenades un grand nombre de jeunes gens qui portent un œillet rouge à la boutonnière. Cette fleur produit, à une certaine distance, l'effet du ruban de la Légion d'honneur, et il y a tout lieu de croire que ces jeunes gens ne sont pas sans s'en apercevoir, car la plupart d'entre eux paraissent très fiers de la méprise. » (Journal de Paris.)

9 (21 therm.). — Chaptal donne sa démission de ministre de l'intérieur. Champagny le remplace.

31 (23 fructidor). — La légation russe quitte Paris.

Septembre (FRUCTIDOR AN XII-VENDÉMAIRE AN XIII.)

11 (24 fructidor). — Décret instituant 9 prix décernés 1,000 fr., 13 de 5,000 à décerner aux auteurs d'ouvrages ou d'établissements utiles au pays.

16 (29 fruct.). — Deuxième expérience aérostatique de Gay Lussac. Il atteint 7,016 mètres. A cette altitude, une clef approchée de l'aiguille aimantée la dévie comme au niveau du sol.

Octobre (VENDÉMAIRE-BRUMAIRE AN XIII.)

11 (19 vend.). — La princesse Louis Bonaparte (Hortense de Beauharnais) met au monde un fils, qui reçoit le nom de Louis Napoléon.

22 (30 vend.). — Aurore boréale. Le public prétend qu'elle annonce le sacre prochain.

6 (13 brumaire). — Résultat des vœux de la

nation pour l'hérédité de la dignité impériale ; 3,572,329 ont voté pour, 2,569 contre.

22 (1^{er} frimaire). — **Départ de Napoléon pour Fontainebleau.**

24 (3^m). — L'empereur fait présent à l'église Notre-Dame de vases sacrés en vermeil.

25 (4^{frim.}). — **Arrivée du pape Pie VII à Fontainebleau**, à midi et demi. Napoléon va à sa rencontre jusqu'à la Croix de Saint-Herem où tous deux mettent pied à terre et s'embrassent.

28 (7^{frim.}). — **Arrivée à Paris de Napoléon et de Pie VII** dans la même voiture. Le pape loge au pavillon de Flore dans les Tuileries.

Décembre (FRIMAIRE-NIVOSE AN XIII.)

1 (10 frimaire). — Le Sénat conservateur présente à Napoléon le plébiscite qui reconnaît l'hérédité impériale dans sa famille.

2 (11 frim.). — **Couronnement et Sacre à Notre-Dame** de l'empereur Napoléon et de Joséphine. — **Assassinat de l'ingénieur Philippe Lebon** aux Champs-Élysées (on ne découvrit jamais les meurtriers).

3 (12 frim.). — **Fête populaire.**

5 (14 frim.). — **Fête militaire.** Distribution des drapeaux à tous les corps de troupe au Champ de Mars (Aigles dorés surmontant un drapeau sur lequel on lit d'un côté : *L'empereur des Français aux...* (suit la désignation du corps de troupe) et de l'autre : *Valeur et discipline.*)

9 (18 frim.). — **Fête donnée par la ville de Paris.** Distribution de pain, de vin, de volailles et de cervelas au peuple.

16 (25 frim.). — **Deuxième fête donnée par la ville de Paris.** Loterie gratuite tirée dans chacune des 12 municipalités. Les gagnants reçoivent un poulet, une dinde, etc. et 13,000 pièces de volailles sont ainsi distribuées. A la place des Innocents, quatre fontaines versent du vin toute la journée. A trois heures et demie, défilé du cortège impérial. Le soir, illuminations et 13 feux d'artifice.

29 (8 nivôse). — **Le Pape reçoit** dans la grande galerie du Musée Napoléon douze cents personnes qui ont demandé à lui être présentées.

Monuments et fondations.

Construction de la nouvelle Morgue. Une nouvelle arcade est ouverte dans le pavillon du collège Mazarin.

Transfert de l'Imprimerie Impériale à l'hôtel de Rohan.

L'église Saint-Marcel située place Saint-Michel (plus tard place de la collégiale) est abattue.

Démolition de la bicoque appelée **barrière des Sergents** à l'extrémité de la rue Saint-Honoré.

Inauguration du cimetière du **Père Lachaise**. **Daunou** est nommé garde général des Archives.

Bonaparte place le **Lion de Saint-Marc** au milieu de la place des Invalides.

Création du **Lycée Napoléon** pour remplacer l'École centrale du Panthéon.

L'abbé **Liautard** fonde le collège qui deviendra en 1814 le collège Stanislas.

Fondation d'une administration générale de tous les hôpitaux de Paris.

Les locaux de **Bicêtre** sont agrandis et améliorés (chaînes et carcans supprimés ; classement des aliénés ; pavillons isolés ; salles de bains et de douches).

La vie de la rue.

Boudoir des Muses. — Théâtre de la Société olympique. — Théâtre de la rue du Bac (3 petits théâtres populaires).

Course d'**oiseaux hollandais**, boulevard du Temple. — **Serpent à sonnettes**, vivant, Grande-Rue et hôtel Taranne, faubourg Saint-Germain. Ce rare animal, de quatre pieds et demi et six pouces de circonférence, est accompagné d'un chardonneret vivant avec lui dans la même cage depuis son arrivée à Bordeaux. Outre le serpent à sonnettes, on verra également un raton originaire ainsi que le serpent de la Louisiane. Ce charmant animal n'intéressera pas moins par sa douceur, son instinct et ses formes rapprochées de celles de l'ours, que le précédent ». Ce serpent à sonnettes, qui intéressa les Parisiens au moins autant que la proclamation de l'Empire,



CHARLES PICHEGRU
Général (1761-1804).



LOUIS DE BOURBON
Duc d'Enghien
(1772-1804.)



J.-V. MOREAU
Général (1763-1804.)



J.-M. JACQUARD
Mécanicien (1752-1834.)



M^{ME} VESTRIS
Danseuse de l'Opéra
(1743-1804.)



ANDRIEUX
Auteur dramatique
(1750-1833.)

mourut à la fin du mois de juillet d'un changement de peau.

Les Arts.

Vente de la collection de tableaux de Dutartre, ancien trésorier des bâtiments du roi.

Arrivée à Paris des deux statues, le *Tibre* et le *Nil*. **David** nommé **premier peintre de l'Empereur** est chargé de quatre tableaux relatifs aux fêtes du sacre et du couronnement.

Les Sciences.

A la suite de l'exploration des terres Australes par les deux vaisseaux, le *Naturaliste* et le *Géographe* (commandés par le capitaine Baudin), les naturalistes Péron et Lesueur offrent au muséum une précieuse collection.

L'Industrie.

Jacquard reçoit une pension de 3,000 francs, avec une prime de 50 francs pour chaque métier qu'il établira.

La vie littéraire.

Mme de Krudner : *Valérie*. — **Marmontel** : *Mémoires* (posthumes). — **Nodier** : *Essais d'un jeune Barde*.

Le théâtre (DÉBUTS ET PREMIÈRES).

Théâtre-Français. — 14 janvier *Polyxène*, tragédie d'Aignan (chute). — 4 février. Début de Lagardère dans le rôle de *Xipharès* de Mithridate (insuccès complet). — 19 mai. *Pierre le Grand*, tragédie par Carrión-Nisas (Chute bruyante. La pièce est mauvaise mais c'est surtout l'homme politique qu'on siffle). — 6 juin. Rentrée de **Dugazon**. — 5 juillet. *Molière avec ses amis* ou la *Soirée d'Auteuil*, comédie en un acte, en vers, par **Andrieux** (succès).

Théâtre des Arts (opéra). — 13 avril. — Le *Pavillon du Calife*, opéra en 2 actes, paroles de Morel, Deschamps et Després, musique de Dalayrac (chute). — 18 mai. Rentrée du danseur **Duport** dans la *Caravane*. — 10 juillet. *Ossian ou les Bardes*, opéra en 5 actes, paroles de Dercy, musique de Lesueur (immense succès, Napoléon envoie à Lesueur une tabatière décorée de son chiffre, avec cette légende : L'Empereur des Français à l'auteur des *Bardes*. Six billets de mille francs sont renfermés dans cette tabatière).

Opéra-Comique. — 14 janvier. *La Jeune Prude* ou *les Femmes entre elles*, un acte, parole de Dupaty, musique de Dalayrac (succès). — 2 mars. *L'Amour Romanesque*, un acte, paroles de Charlemagne, musique de Woelf (succès). — 20 mars. *Une Heure de mariage*, un acte, paroles d'Étienne, musique de Dalayrac (succès). — 4 juin. Début de Mlle **Saint-Aubin** dans le *Concert interrompu*. — 23 juillet. Retour de l'Opéra-Comique dans son ancienne salle, place des Italiens. — 27 novembre. *Milton*, opéra en un acte, paroles de Dieulafoy et Jouy, musique de Spontini (succès).

Théâtre Louvois (devient à la fin de cette année **Théâtre de l'Impératrice**). — 27 janvier. Le *Tresor*, comédie en vers d'Andrieux (succès). — 17 mars. *M. Girouette*, un acte en prose de Dubois. — 25 juin. *Les Tracasseries* ou *M. et Mme Tatillon*, 5 actes, en prose, par Picard (demi-succès). — 20 octobre. *Ma jeune femme colère*, 1 acte, en prose, par Étienne (grand succès).

Vaudeville. — 31 juillet. *Guimbarde*, parodie des *Bardes*, 3 actes par Moreau Dupaty et Chazet (succès). — 17 novembre. *L'original et le portrait*, 1 acte en prose par le vicomte de Ségur (succès).

Opéra Buffa. — 10 juillet. Première représentation dans la salle du théâtre Louvois.

Théâtre des Variétés-Montansier. — 21 juin. *Le Bouffe et le Tailleur*, opéra bouffon, 1 acte, paroles de Villiers et Armand Gouffé, musique de Gaveaux (grand succès).

Les morts de l'année.

Le ministre **Necker** (9 avril). — L'imprimeur **François-Ambroise Didot** (11 juillet). — **M^{me} Vestris**, danseuse de l'Opéra (6 oct.). — Le chimiste **Antoine Baumé**, de l'Institut, le premier qui ait établi en France une fabrique de sel ammoniac (13 oct.). — **Camus**, garde général des Archives (2 nov.). — L'ingénieur **Philippe Lebon** (2 décembre).

Sig.: G. B. L. 24

Tit.: La vie parisienne a travers le

Aut.:

Cód.: 1008118



Faire
d'évén
d'illust
trales,

tractions, d'expositions, de constructions et démolitions, de créations de tout genre, sans oublier celles de la petite industrie parisienne, les **petits métiers**; remettre sous les yeux par l'image toutes les choses vues et vécues dans ce passé séculaire; rappeler au souvenir, par le témoignage des contemporains, tout ce qui a captivé, occupé, préoccupé **PARIS DE 1800 A 1900**, tel est le but de cet ouvrage, dont le titre même indique le plan et dont on appréciera d'avance l'intérêt et la valeur documentaire par l'importance, l'autorité et le nombre des écrivains qui ont collaboré à cette entreprise.

E, jour par jour, en ses cent années
ns glorieuses ou de crimes célèbres,
entifiques, artistiques, théâ-

alons, de bals, de courses, d'at-

PARIS DE 1800 A 1900 comprend trois parties distinctes :

1° *La Vie de Paris à travers le dix-neuvième siècle*, présentée en cent *tableaux chronologiques* (un tableau par année) donnant de date en date tous les faits, tout ce qui a eu son heure, avec les portraits de toutes les **célébrités du jour**, avec les **bruits de la rue**, les **livres nouveaux**, les **premières des théâtres**, les **prix du Salon**, les **prix de Rome**, les statistiques de population, la **nécrologie**, etc.

2° *La Vie de Paris à travers le dix-neuvième siècle*, racontée d'année en année par les écrivains importants de nos jours en des récits suivis, constituant, dans leur ensemble et sous tous les aspects, l'histoire complète de Paris, de 1800 à 1900.

3° *La Vie de Paris à travers le dix-neuvième siècle*, reproduite dans ses événements sensationnels, dans sa physionomie diverse, d'après les *journaux*, *mémoires du temps*, *pamphlets*, *plaquettes*, *pièces des archives*, *relations des voyageurs étrangers*, publications de tous genres, livres, romans, pièces de théâtre ou documents manuscrits inédits, etc., etc.

L'ouvrage forme environ *2,000 pages de texte* enrichies de plus de *4,000 gravures*, d'après les estampes de la Bibliothèque nationale, du Musée Carnavalet, du Louvre, des collections particulières, d'après les médailles du musée de la Monnaie, les collections de l'École des Beaux-Arts, etc., etc. avec tables des matières, tables analytiques, plans topographiques, etc.

PARIS DE 1800 A 1900 se composera de trois beaux volumes :

- I. — **Paris de 1800 à 1830** : *Consulat, Premier Empire, Restauration.*
- II. — **Paris de 1830 à 1870** : *Monarchie de Juillet, 2^e République, Second Empire.*
- III. — **Paris de 1870 à 1900** : *Troisième République.*

DOCUMENTS ET GRAVURES :

Plans de Paris. — Emblèmes et armoiries. — Événements, fêtes publiques, cérémonies, solennités. — Portraits. — Monuments : Paris qui s'en va, Paris qui vient. — Cris et personnages typiques de la rue, petits métiers. — Théâtres : acteurs, actrices, scènes et décors. — Voitures. — Salons artistiques. — Prix de Rome. — Caricatures. — Modes. — Médailles. — Vignettes. — Jouets populaires, etc.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

PARIS DE 1800 A 1900 formera trois beaux volumes de 625 à 750 pages chacun. L'ouvrage contiendra plus de 4,000 gravures exécutées avec le plus grand soin et un grand nombre de plans de Paris et de ses transformations.

Chaque volume paraîtra par séries de 96 à 100 pages, sous couverture illustrée variant d'époque en époque.

Le 1^{er} volume (1800-1830) comprendra six séries; le 2^e (1830-1870), huit, et le 3^e (1870-1900), six.

Chaque série embrasse une période de cinq années consécutives.

Le format et le papier de l'ouvrage sont semblables à celui de ce prospectus.

Le prix de chaque série est de **1 fr. 75 centimes net**

Par la poste. **2 " —**

Il paraît une série par mois.

Les séries sont en vente dans toutes les librairies, bibliothèques de gares et chez les éditeurs E. PLON, NOURRIT et C^{ie}, 8 et 10, rue Garancière, Paris.

On peut, dès maintenant, souscrire soit chez les libraires, soit chez les éditeurs, à l'ouvrage complet, pour le prix de **35 francs net**, ou à chacun des volumes qui composent l'ouvrage, aux conditions suivantes :

1^{er} volume. **11 fr. net.** — 2^e volume. **14 fr. net.** — 3^e volume. **11 fr. net.**

Les souscriptions sont servies, au gré des souscripteurs, soit par séries au fur et à mesure de leur apparition, soit en volumes complets brochés, après apparition de la dernière série de chaque volume.

